M. BREEN

Mayotte

Librairie Armand Colin, 103, Boulevard Saint-Michel, Paris

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
BOOKSTACKS

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/mayotte00bree

Mayotte

M. BREEN

Mayotte

DEUXIÈME ÉDITION

Librairie Armand Colin
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS
1924
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

845 B745
Om

A

Monsieur **FRÉDÉRIC PLESSIS**

MAYOTTE

I

« Voilà, p'ti mam'zelle Mayotte; vous serez la plus belle à l'église, ce soir! »

Accroupie sur ses talons, une négresse achevait d'habiller une toute petite fille qui s'échappait souvent de ses mains et riait sans cesse, du rire inconscient des enfants très heureux.

Mayotte Alban se trouve en effet très heureuse.

Son père est bon et fort riche; il possède une des plus belles « fincas » ou cultures de canne à sucre de Saint-Domingue : la finca de

San Isidro, située près du pittoresque village de los Llanos. M. Alban a déjà les cheveux gris; il est indulgent et calme; il gâte beaucoup sa fille Mayotte, brunette dont les cheveux plats encadrent d'un rigide bandeau noir le petit visage au teint doré, et il traite comme une autre enfant, comme sa fille aînée, sa femme Luisa, charmante créole de la Martinique qu'il a épousée toute jeune et amenée avec lui à Saint-Domingue. Il voit en elle un être faible et doux qu'il lui faut protéger. Il ne songe point à lui demander les qualités qu'elle n'a pas, que sa nature de créole ne peut acquérir, et il l'aime pour sa grâce, pour sa gaieté, pour son enfantillage même.

Ingénieur de mérite auquel le gouvernement de Saint-Domingue confiait parfois des missions dans l'intérieur de l'île, le propriétaire de la finca de San Isidro consacrait à ses affaires toute son activité et toutes les forces de son intelligence; chez lui, il n'était plus qu'un homme très gai, désireux d'oublier tout tracas et tout travail, et il ne demandait qu'à redevenir enfant avec sa femme Luisa et sa fille Mayotte.

Mayotte n'a donc nul souci, nul chagrin; elle passe de longues heures sous la véranda, paresseusement étendue dans sa balancine, ou bien elle se pelotonne sur la chaise longue de sa mère et se fait raconter de belles histoires; parfois aussi, son père la mène avec lui visiter les champs de cannes à sucre, et elle se redresse, très fière, sur le cou du grand cheval Feliciano.

Puis elle a sa « nourrice », sa grande amie, la négresse Dâ. Quel est le vrai nom de Dâ? personne n'en sait rien. Elle a déjà élevé Luisa, la mère de Mayotte, et depuis lors ce petit nom, caressant et facile à dire, lui est resté. C'est elle qui commande aux autres domestiques et qui s'occupe de « p'ti mam'zelle Mayotte ». Dâ sait beaucoup de légendes et de chansons; Dâ fait partie de la famille et tout le monde la regarde comme une femme de grand sens et de bon conseil. Dâ n'est pas noire : elle est chocolat clair avec des taches plus foncées qui rappellent les meurtrissures des abricots bien mûrs; ses cheveux crépus sont cachés sous un beau madras de couleur voyante, et elle remue souvent la tête, d'une certaine manière, pour

entendre tinter les longues boucles d'oreille en or que sa maîtresse lui a données le jour de son mariage. Dâ en est fière, car elle aime tout ce qui brille, tout ce qui reluit, et Mayotte, habillée d'après ses goûts, n'a jamais que des toilettes aux teintes vives, criardes même.

Ce soir, elle porte une robe rose avec des paillettes d'argent qui scintillent sur la mignonne jupe un peu courte.

Dâ contemple son œuvre avec transport et répète encore :

« P'ti mam'zelle Mayotte, vous serez la plus belle à l'église, ce soir! »

Car on lui a fait mettre ce beau costume de bal pour aller tout à l'heure à la messe de minuit. Pendant que les hommes et les femmes prieront avec ferveur et réciteront leur chapelet à voix haute, pendant que l'harmonium, qui à los Llanos remplace les grandes orgues, jouera des hymnes triomphales, les enfants danseront dans l'église au son des guitares et des « guiros », ces étranges calebass d'une forme spéciale qu'on racle en mesure avec un archet en os.

Il faut bien que les tout petits célèbrent la

naissance de leur compagnon, l'Enfant Jésus, et comprennent que Noël est une fête très gaie. Aussi on leur permet de danser et de se réjouir devant la Vierge revêtue de ses plus beaux habits et leur tendant son « niñito » tout rieur, empêtré dans une robe étincelante.

Les enfants s'amusent de tout leur cœur, et Mayotte déclare à son petit ami Felipe Baëz, qui saute en la tenant par la main, « que c'est Noël le jour le plus agréable de l'année et que demain elle sera triste parce que ce ne sera plus Noël ».

Mais si « demain n'est plus Noël », c'est encore fête pour Mayotte, puisque tous les jours de sa vie sont marqués par quelque chose d'heureux. Reine et maîtresse à la finca de San Isidro, elle était arrivée à l'âge de dix ans qu'elle n'avait encore jamais vraiment pleuré.

Il est juste de reconnaitre qu'on n'avait pas essayé de lui apprendre à lire ; en fait d'alphabet, elle n'avait vu que celui du petit Felipe, son ami et son voisin, de deux ans plus âgé qu'elle, qui bâillait sur ses lettres quelques heures par jour.

Luisa Alban, la mère de Mayotte, savait lire, même écrire avec beaucoup de fautes d'orthographe et une bizarre écriture d'enfant, mais tout cela lui servait très peu; elle avait horreur de l'encre qui tache les doigts, et n'arrivait jamais à la dixième page d'un livre. Elle aimait mieux babiller avec Mayotte et Dâ, jouer avec ses oiseaux ou son chat, soyeuse boule de neige, petite bête aux yeux éveillés. Aussi ne se pressait-elle pas de faire acquérir à sa fille des talents qui lui paraissaient en somme fort inutiles. Quant à M. Alban, il aimait sa femme telle qu'elle était et ne pensait pas qu'un autre pût être jamais plus exigeant pour sa fille Mayotte.

C'est pourquoi, à dix ans, Mayotte, jamais grondée, jamais punie, ne savait que rire, aimer, ou chanter, sur des airs doux et plaintifs, les chansons créoles que lui enseignait Dâ.

A dix ans elle versa ses premières larmes.

M. Alban prit mal pendant la saison des pluies, et une fièvre maligne l'emporta en quelques jours.

C'était vers le soir, à l'heure de la « Ora-

cion » ; le soleil descendait sur la savane, derrière les cimes bleuâtres des collines du Seybo. Dâ balançait Mayotte sur ses genoux et lui chantait à voix basse l'adieu d'une négresse à son pays, à toutes les petites choses qu'elle aime, et le refrain disait, mélancolique :

Adoué foulards! adoué madras!
Adoué! Adoué!

Tout à coup on vint chercher Mayotte en lui expliquant que son papa était parti et qu'il fallait embrasser très fort sa mère qui avait du chagrin.

On l'amena, tout étonnée, dans une chambre sombre où beaucoup de voisins réunis pleuraient et parlaient, tous à la fois, à voix haute.

On lui fit embrasser son père, qui avait l'air de dormir; mais comme il ne se souleva pas pour lui rendre son baiser et qu'il était froid, Mayotte comprit le sens du mot « mort » qu'elle entendait murmurer autour d'elle : être mort, c'est ne plus sentir la douceur des lèvres qui embrassent, c'est ne plus remuer, c'est avoir froid; et Mayotte fondit en larmes.

Sa mère pleurait dans une pièce voisine; on

l'y conduisit, et toutes deux, aussi surprises l'une que l'autre, souffrirent ensemble leur première grande douleur.

Les amies, les voisines, qui avaient déjà encombré la maison pendant la courte maladie de M. Alban, n'abandonnèrent pas la petite veuve. On ne laissa pas Luisa seule une minute : cinq ou six femmes parlaient sans cesse à la fois dans sa chambre, pleuraient abondamment et récitaient en chœur force chapelets.

Le jour des funérailles fut caché à Mayotte et à Luisa. Pourtant, malgré les précautions prises, Mayotte comprit qu'on emportait son père, et Dâ lui expliqua qu'il était au ciel, très loin, tout là-bas... Alors elle pensa à la mort comme à un grand voyage et elle murmura en elle-même le refrain de la chanson de Dâ :

Adoué, adoué!...

Puis on lui envoya Felipe Baëz tous les jours, pour jouer avec elle, tandis que la señora Baëz tenait compagnie à Luisa Alban.

Les deux enfants se prenaient par la main et causaient d'abord à voix basse, comme gênés

par ce quelque chose d'étrange qui était venu dans cette maison, si près d'eux; mais un oiseau s'envolant tout à coup leur faisait peur, ou le joli chat blanc prenait une attitude bizarre, et les enfants riaient, revenus à l'insouciance de leur âge.

Quant à Luisa, sa douleur se calmait, bercée par les phrases de condoléance de ses amies et par les paroles de Padre Nuñez, le curé de los Llanos.

Il venait tous les jours s'asseoir à côté de la chaise longue de Luisa; il lui disait des choses que Mayotte, blottie sur les genoux de sa mère, ne comprenait pas très bien, mais trouvait aussi belles que les légendes de Dâ. Elle savait maintenant que son père était très heureux dans un pays plus admirable encore que la savane égayée de bouquets de palmiers et de bananiers qui entoure le village de los Llanos.

A la vérité, Felipe lui avait dit qu'on met les morts dans la terre, et il lui avait montré de loin les croix du cimetière de los Llanos; Padre Nuñez, lui, affirmait que les morts sont dans un pays bleu avec du soleil. Mayotte n'avait osé

demander d'explications à personne et, du reste, son imagination d'enfant avait tout arrangé pour le mieux : on avait descendu son père dans la terre, c'est vrai ; mais la tombe est sans doute comme une porte par laquelle il faut passer pour aller au pays bleu. Il avait suivi sous terre quelque mystérieux chemin bordé de manguiers, et il était arrivé là-bas, là-bas, au port de Ballahibe, là où l'indigo de la mer souligne d'une barre plus sombre le bleu du ciel.

Peu à peu, la vie avait repris son cours habituel à la finca de San Isidro ; seulement le majordome Jose Mieses dirigeait tous les travaux de la plantation à la place de M. Alban, et Padre Nuñez venait souvent pour apprendre à lire à Mayotte.

Il avait beaucoup de patience, ce Padre Nuñez, et son doux visage souriait toujours sous ses cheveux blancs.

Tout d'abord, Mayotte avait refusé de rien apprendre. A quoi bon, puisque Dâ lui racontait des histoires et que Felipe lui expliquait tout ce qu'il y avait dans les beaux livres d'images? Mais Padre Nuñez s'était doucement obstiné,

et Mayotte avait appris à lire, sans verser une larme, en jouant à l'ombre d'un bouquet de manguiers, oasis dans l'immensité des champs de cannes.

II

Mayotte sait lire; elle a fait sa première communion, et Padre Nuñez a essayé de lui enseigner différentes choses; il lui a expliqué le mystère de la mort et lui a démontré que, seul, le corps de son père avait été enseveli tandis que son âme montait au ciel. Mayotte croit toujours tout ce que lui dit Padre Nuñez, aussi ne discute-t-elle pas avec lui, ne réplique-t-elle rien; mais, dès que la leçon est finie, elle secoue sa petite tête, oublie ces difficiles explications et en revient à ses idées à elle, trouvées par elle toute seule d'après les paroles de Dâ et de Felipe, à l'époque de la mort de son père.

Mayotte ne danse plus dans l'église le soir

de Noël, car elle a déjà quinze ans, mais d'autres fêtes et d'autres danses ont remplacé pour elle celles de ce jour-là. Padre Nuñez trouve tout naturel que la jeunesse s'amuse, et lui-même, comme c'est l'usage à Saint-Domingue où les prêtres, aimés et respectés de tous, n'ont pas besoin d'affecter une austérité extrême, assiste avec ses sœurs à presque toutes les réunions et s'y montre l'un des plus enjoués.

Mayotte ne manque aucune des « danzas » et des « habaneras » ; Felipe Baëz est son cavalier assidu, et Dâ pense que nulle autre n'a la grâce et la légèreté de « p'ti mam'zelle Mayotte » dont les pieds d'enfant semblent à peine toucher le sol.

Du reste, Dâ est fière de Mayotte en tout et pour tout; elle lui dit qu'elle est belle, elle lui dit qu'elle est riche et Mayotte ne demande pas mieux que de la croire, ou plutôt elle se laisse bercer par cette voix chantante qui n'a pour elle que des paroles douces.

Car Mayotte est encore bien enfant et elle admire ses robes beaucoup plus que sa propre personne. Quand elle se voit parée de rose ou

de rouge, quand elle a attaché une fleur éclatante dans ses cheveux noirs, elle est ravie d'une joie naïve et ne pense même pas à regarder son visage.

Ce qu'elle sait très bien, c'est que la finca de San Isidro est une des plus importantes de l'île entière; elle n'a qu'à ouvrir ses jolis yeux pour contempler les champs immenses de cannes à sucre et compter le nombre des « péons » qui travaillent pour elle.

Le soir, un peu avant la « Oracion » ou angélus, au coucher du soleil, elle s'assoit sous la véranda, dans une balancine, à côté de la chaise longue de sa mère, et toutes les deux aiment à regarder mourir les lueurs du jour.

Tout est paisible et parle d'une large abondance. De tous côtés les champs de cannes s'étendent comme d'immenses prairies d'un vert tendre ou jaunâtre suivant le degré de maturité de la canne.

Près de la porte d'entrée est la « bodega » ou cantine des travailleurs, et un peu plus loin se trouvent les bâtiments de la bascule où l'on pèse les cannes à leur arrivée. A gauche s'élève

l'usine avec une gigantesque cheminée et le long « conducteur » ou table sans fin qui amène les cannes aux moulins. Autour de l'usine sont les habitations des péons et les magasins.

Dans le calme du soir qui tombe, on entend le bruit sourd produit par l'écrasement des cannes que mâchent les lourds cylindres, le ronflement grave des turbines et du ventilateur qui active les foyers des chaudières.

Au delà de l'usine se déroule le ruban d'argent d'un ruisseau ou « cachon » avec son port d'embarquement, ses chalands, son petit remorqueur. C'est par cette voie que les sucres fabriqués iront à la rivière Ozama et à Santo Domingo, le port de mer.

Lentement arrivent des charrettes à bœufs qui, après avoir passé à la bascule, vont décharger leurs cannes au conducteur de l'usine.

La finca possède aussi un réseau ferré et des wagons américains se hâtent, remorqués par une élégante locomotive qui halète et souffle comme une petite personne très pressée.

Tout indique une installation bien comprise

et réalisée par un homme de science et d'intelligence. M. Alban était bien tout cela et le majordome n'avait qu'à suivre l'impulsion donnée par celui qui avait tout organisé.

Mais, tandis qu'à l'intérieur de la finca les choses allaient pour le mieux, il s'éleva soudain quelques difficultés avec les armateurs de Bordeaux qui achetaient les cacaos et les sucres de la plantation.

Tout le monde conseilla à M^me^ Alban de partir pour la France avec sa fille. Ce serait un voyage de quelques mois, et l'on s'entendrait mieux qu'après beaucoup de lettres échangées. En outre, Luisa désirait connaître la France de toute l'ardeur de sa curiosité enfantine : la France! ce pays dont son mari lui avait tant parlé!

Aussi elle se décida facilement à partir et triompha sans trop de peine, en cette circonstance, de son indolence de créole.

Quant à Mayotte, la perspective d'un beau voyage avec sa mère et Dâ l'enchantait sans arrière-pensée, et elle consolait de son mieux son ami Felipe, tout triste de la voir partir.

« Tu es ridicule de te désoler ainsi, Felipe; dans trois mois, au plus, nous serons de retour. Je te raconterai tout ce que j'aurai vu; cela sera très amusant au contraire. Et puis nous ne partons pas tout de suite. Tu sais bien que nous irons à Higuey le 21 janvier pour prier Notre-Dame d'Altagracia de bénir notre voyage. Là tu viens avec nous. Allons, ris au lieu de soupirer! »

C'était vrai; Felipe se sentit un peu moins triste à l'idée de faire ce pèlerinage avec sa petite amie et tous deux se mirent à parler gaîment de leurs préparatifs.

L'église d'Higuey jouit dans toute l'île d'une grande célébrité à cause d'une image de la Vierge d'Altagracia qui passe pour miraculeuse. Aussi est-elle le but de nombreux pèlerinages venant de toutes parts, même d'Haïti.

Deux fois par an, le 21 janvier, jour de la fête d'Altagracia, et pendant la semaine sainte, le village est rempli de pèlerins.

C'est le 21 janvier que Luisa Alban a choisi pour y aller faire ses dévotions en compagnie d'une nombreuse troupe d'amis et de voisins.

La seule manière d'atteindre Higuey, comme d'ailleurs tout autre endroit à Saint-Domingue, est de s'y faire transporter à dos de bêtes de somme.

Mayotte monte le grand et doux Feliciano dressé par son père et dont le pas berceur ne cause aucune fatigue; Luisa s'est confiée à une mule aux reins larges et au pied solide; Felipe, maîtrisant son cheval « Hermoso », jolie bête ardente et fine, caracole sur les flancs de la petite troupe. Des mulets, des ânes, des bœufs porteurs conduisent le reste des pèlerins.

Sur toutes les routes on ne rencontre que « romerias » ou caravanes composées d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards qui se rendent à la fête sur toutes sortes de montures. Parfois le long de la grande avenue, en approchant d'Higuey, certains pèlerins qui ont fait un vœu, marchent péniblement sur leurs genoux tandis que leurs compagnons les aident et les soutiennent sous les bras; derrière eux viennent leurs chevaux et leurs bagages.

Quelques kilomètres avant d'arriver à Higuey se trouve une colline où, suivant le nom du

pays, un « calvaire » de vastes dimensions et dont l'origine est fort curieuse : chaque pèlerin apporte avec lui une pierre du lieu d'où il vient, et il la dépose sur ce calvaire. Avec le temps, la masse est devenue considérable : ceux qui implorent la Vierge d'Higuey sont nombreux, et ils espèrent déposer à ses pieds leurs douleurs et leurs peines comme ils déposent sur le calvaire cette pierre qui chargeait leurs mains, afin de retourner chez eux exaucés et délivrés.

Mayotte n'avait ni chagrin ni souffrance à confier à la Vierge d'Higuey, pourtant elle ne manqua pas d'apporter, elle aussi, sa petite pierre, et elle dit en souriant à Felipe :

« L'année prochaine, nous en mettrons une autre; mais bien des pèlerins seront venus et nous ne retrouverons pas celles-ci. »

Felipe soupira et enfonça côte à côte les deux pierres dans la masse dure.

Déjà, en face d'eux, était le bourg d'Higuey, construit sur un véritable tapis de verdure, la « grana », sorte d'herbe courte et grasse qui couvre toute la plaine.

Rien de pittoresque et de joli comme cette

arrivée à Higuey : en montant par la route dite du « Calvaire », on a devant soi une avenue longue et très large, parfaitement droite, bordée de bohios ou chaumières polychromes, et aboutissant à une grande église en maçonnerie peinte en rouge.

Le vert foncé de la grana qui tapisse la rue, les couleurs variées des bohios, le gris jaunâtre des toitures en palmier-cana, la masse pourpre de l'église entourée d'une plantation de flamboyants aux fleurs écarlates, tout cet ensemble, éclairé par la vive lumière qui rit aux Antilles, donne tout de suite une impression de triomphante gaîté. Ces teintes, semblables aux couleurs criardes du plumage d'un perroquet, se juxtaposent sans se fondre et n'ont rien de fâcheux pour l'œil malgré leur vif éclat : sous le ciel tropical dont nulle brume ne voile la splendeur, c'est bien la note des Antilles à la riche végétation, note verte et rose essentiellement joyeuse.

L'animation causée par la foule envahissante des pèlerins ajoute encore à la gaîté du tableau : chacun se hâte, s'agite pour trouver un loge-

ment. Ceux qui connaissent des habitants vont — en toute simplicité — se présenter chez eux et sont reçus avec la cordialité dominicaine. D'autres, les premiers arrivés du moins, se réfugient dans des bohios appartenant à la paroisse et dénommés les « maisons de la Vierge ». Beaucoup enfin, n'ayant où se loger, campent sur la place autour de l'église, laissant leurs chevaux paître la grana.

On allume de grands feux, et vite on met en train l'éternel et national « sancocho » ou viande bouillie avec des bananes, des patates, des ignanes et du manioc.

D'un bohio à l'autre c'est un va-et-vient joyeux; on suspend des hamacs un peu partout, et Mayotte reposera, enroulée dans une couverture, la tête sur les genoux de Dâ, qui tout simplement s'assied par terre.

Mais qu'importe aux pèlerins de manquer de confortable? On rit beaucoup, on rit de tout, et il faut se hâter de dormir ce soir, car demain la fête commencera de bonne heure; il y aura bal et procession et personne ne veut rien manquer.

Bientôt la nuit claire descend sur Higuey ; les feux jettent encore une mourante lueur qui fait danser l'ombre des flamboyants sur les murs de l'église.

Le silence règne, coupé parfois par le hennissement brusque d'un cheval qui rêve ou le jurement étouffé d'un péon qui ne peut arriver à s'installer d'une manière confortable pour dormir.

III

A peine le soleil apparaît-il dans le ciel d'un bleu intense, que la cloche de l'église rappelle aux pèlerins venus à Higuey le but pieux de leur voyage. Cette après-midi il y aura procession, mais dès le matin les fidèles s'adressent au majordome ou sacristain pour lui acheter une bouteille d'huile consacrée et lui remettre un ruban qu'il fera toucher à Notre-Dame d'Altagracia.

Les cloches sonnent très clair dans la joie de l'air pur, le soleil embrase l'église rouge, incendie les panaches écarlates des flamboyants et, dans la gloire des cantiques, baignée par

la lumière crue du grand jour, défile, recueillie, la procession.

Les militaires, nu-pieds, vêtus d'un vieux pantalon de toile, d'une chemise de coton et coiffés d'un chapeau de paille qui a déjà subi les rigueurs de bien des soleils, portent maladroitement des fusils rouillés et forment la garde d'honneur. L'un d'eux, frappant sur un tambour, ouvre la marche de la procession et rythme la cadence des pas.

Le curé suit; il est revêtu de ses plus beaux ornements et les enfants de chœur, en soutane et en surplis, l'escortent.

L'orchestre, qui tout à l'heure fera danser pendant le bal, accompagne les cantiques de la procession, les guitares frémissent autour de l'Image miraculeuse portée par des jeunes filles en blanc, le corsage étoilé d'un nœud bleu.

Puis s'avance la statue de la Sainte Vierge, habillée de sa belle robe de cérémonie : tunique de soie blanche brodée d'or, manteau d'azur, couronne de pierreries. Une auréole d'argent, entourant sa tête aux cheveux bruns, est elle-

même entourée par une seconde auréole de jasmin et de roses rouges. Des guirlandes de petites fleurs, de la même teinte que le jasmin et les roses, descendent de cette auréole et sont soutenues à leur autre extrémité par six enfants choisis parmi les plus jolis et habillés en anges.

Enfin vient Saint Joseph, coiffé en l'honneur de la fête d'un panama tout neuf.

Pendant que la procession défile, les pèlerins se prosternent dévotement et saluent l'Image Miraculeuse de leurs acclamations et de leurs cantiques.

Agenouillée elle aussi sur le doux tapis vert de la grana, Mayotte se sent heureuse : elle est heureuse de vivre parce que le ciel est très pur, le soleil resplendissant, et la joie d'exister ravit son âme simple. Elle est heureuse encore de prendre part à ce beau pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame d'Altagracia, elle est heureuse enfin à la pensée de son prochain départ pour la France qui apparaît à son imagination enfantine comme une terre de rêve et de féerie.

Elle est bien sûre que ce voyage ne sera

qu'un long enchantement : tout à l'heure, en passant auprès d'elle, l'Image a souri, juste comme elle lui demandait de les protéger.

Et Mayotte serre contre son cœur le petit morceau de ruban bénit qui préservera les voyageuses des naufrages et de tout mal, et ne la quittera que lorsqu'elle en aura fait bénir un autre à Higuey, l'an prochain.

La procession est à peine terminée que commencent les fêtes profanes. Le plus beau bal est celui de l' « Ayuntamiento » ou municipalité. La salle, assez petite, est ornée de guirlandes de palmes, de rubans et de drapeaux. Quelques lampes à pétrole constituent tout l'éclairage. N'importe, les Dominicains n'en demandent pas davantage pour beaucoup s'amuser, et la fête ne manque pas d'entrain. Tant pis si la salle est petite! on danse dehors, sous les arbres, sur la grana, indulgente aux pieds délicats des créoles.

De grands feux brillent ce soir encore sur la place de l'église et c'est fête partout. Les guitares, les guiros lancent, infatigables, leurs notes aigrelettes sur des airs chantants, et

rythment les danzas, les habaneras, exquises dans leur langueur et leur mélancolie.

La nuit est venue, nuit de pleine lune, nuit des tropiques, lumineuse et claire, qui n'amène pas avec elle la crainte vague, la tristesse oppressante que laisse en Europe la disparition du soleil. Quelques jeunes gens fatigués de la danse et de l'animation de la salle de bal se promènent dehors dans la douceur de l'air pur.

Auprès des feux sont groupés tous les péons et les pèlerins qui n'ont trouvé de place dans aucune habitation ; très affairés, ils tendent leurs hamacs d'un arbre à l'autre pour la nuit et surveillent le sancocho et les œufs frits qui chantent gaîment dans la poêle.

Quelques péons, couchés à terre, jouent aux cartes et boivent du rhum dans une bouteille qu'ils se passent à la ronde. Les flamboyants balancent dans l'air du soir leurs panaches avec un bruit d'étoffes froissées et l'église recueillie, l'église où dort la Vierge miraculeuse, semble écouter avec plaisir le joyeux tumulte des danses et de la fête.

Mayotte, accompagnée de Dâ et de Felipe, a désiré faire elle aussi une apparition sur la place. Tout ce mouvement l'amuse, provoque à chaque instant les fusées de son jeune rire. Tout est si animé, si gai et il est si bon de vivre, sans souci aujourd'hui, avec tant de bonheur en perspective pour demain!

Tout à coup, par l'avenue du Calvaire, débouche un grand vieillard à l'aspect étrange : ses cheveux blancs retombent sur son col; il marche les mains étendues et il sourit, les yeux levés, comme si devant lui flottait une image visible pour lui seul. Arrivé sur la place de l'église, il s'appuie contre un arbre et il commence à chanter, sur un ton doux et plaintif, sans prêter aucune attention à ceux qui sont autour de lui.

Les péons, soulevés sur leurs coudes, oublient leurs cartes; tous ceux qui se trouvent assez près se taisent, écoutant le vieillard dont le visage inspiré est éclairé en plein par la flamme dansante de l'un des feux.

Mayotte et Felipe se sont arrêtés, fort surpris, car jamais encore ils n'ont vu venir à Higuey

cet étrange pèlerin, et ils entendent avec étonnement circuler dans la foule ces mots :

« C'est l'ami des Ciguapas; il habite près d'elles dans la forêt et il vient là quelquefois nous chanter ce qu'elles lui enseignent. »

A ce nom de « Ciguapa » chacun demeure comme frappé de respect et de crainte.

Mayotte n'a jamais entendu parler des Ciguapas; elle questionne Dâ qui hoche la tête et cherche à la ramener vers la salle de bal.

« Faut pas dire ça si fort, mam'zelle Mayotte! il vaut mieux ne pas s'occuper du tout des Ciguapas. »

Et la négresse regarde peureusement autour d'elle, en traçant un grand signe de croix.

« Allons, Dâ! insiste à son tour Felipe. Apprends-nous donc ce que c'est au juste qu'une Ciguapa. Je croyais qu'elles étaient des Muertos (revenants) comme les autres; mais à présent je vois bien que non. »

Dâ se fait encore un peu prier, mais rassurée par les lumières de la salle de bal et le chant des guitares, elle se décide à satisfaire la curiosité des enfants.

« Eh bien! pti Mam'zelle, les Ciguapas — que Dieu nous en garde! — sont des femmes sauvages qui vivent là-bas, tout là-bas au fond de la forêt, là où vont à peine les plus braves des « monteros ». Elles sont belles, si belles que dès qu'on les a vues on ne peut plus les oublier et on va avec elles, toujours, toujours, sans vouloir les quitter. Elles ont des pieds tournés en dehors et des mains avec des griffes. Il y en a beaucoup dans la forêt, des Ciguapas; les unes habitent dans des cavernes, d'autres dans des rivières où l'eau est bien, bien profonde. Puis elles chantent mieux que les oiseaux et disent de très belles choses.

« Quelquefois elles envoient ceux qu'elles ont pris, comme ce vieux là-bas, pour chanter aux autres hommes leurs belles chansons. Mais il faut toujours que le prisonnier revienne dans la forêt auprès des Ciguapas. Elles tiennent leur esclave mieux que s'il était attaché par des chaînes, et ses pieds retournent comme d'eux-mêmes où elles veulent.

« Que Dieu nous garde des Ciguapas! »

Et Dâ se hâta de ramener Mayotte et Felipe

dans la salle où on dansait encore tandis que chantait près des feux mourants, au milieu des péons songeurs, le pâle vieillard, l'ami des Ciguapas.

IV

Il y a un mois que Luisa Alban est en France avec sa fille et Dâ. Il y a un mois que Mayotte a dit non pas « adieu », mais « au revoir » à sa patrie de Saint-Domingue.

Felipe, le cœur bien triste, avait accompagné sa petite amie jusqu'au navire qui allait la lui emporter si loin.

« Mais, Felipe, ne te désole pas ainsi; nous reviendrons bientôt et que de choses amusantes j'aurai à te raconter à mon retour!

— Tu m'écriras, Mayotte?

— Ah! pour cela, réplique-t-elle avec une moue espiègle, n'y compte pas. »

Et, sans la moindre confusion, elle explique :

« Je sais à peine former les lettres, je mets de l'encre partout et la seule action de toucher une plume m'enlève de la tête tout ce que j'ai à dire. Quand je reviendrai, nous causerons; cela vaudra bien mieux. »

Felipe n'est nullement convaincu; mais il faut toujours obéir à Mayotte et, sans insister davantage, il se contente de lui demander si elle n'a pas oublié le petit ruban bénit qui a touché la Vierge miraculeuse d'Higuey. Non, Mayotte ne l'a pas oublié; elle le garde sur son cœur, et tous les bons présages sont pour elle; aussi elle gronde Dâ qui s'avise de murmurer, au moment où le navire quitte le port, sa triste chanson créole :

Adoué madras! adoué foulards!
Adoué! Adoué!...

La traversée a été des plus heureuses et n'a paru longue à personne. Mayotte commençait tout juste à se fatiguer de l'éternel mouvement des vagues quand *la Plata* est entrée dans les eaux dorées de la Gironde et qu'elle a confié ses passagers au vapeur qui va de Pauillac à

Bordeaux et que Mayotte trouve si étrange avec ses grosses roues à palettes protégées par d'énormes tambours.

Annoncées à la société bordelaises comme de très riches étrangères, ce fut à qui s'empresserait d'aller voir Luisa Alban et sa fille, à qui leur ferait fête, à qui donnerait en leur honneur de superbes dîners. Bien qu'on fût en mars, on dansait encore, de sorte que Mayotte retrouva, dans cette France qu'elle aimait avant de la connaître, tous ses plaisirs favoris.

Ce soir Dâ prépare Mayotte pour aller à un grand bal, et comme jadis quand elle l'habillait pour la Messe de Minuit, la négresse murmure de sa voix chantante :

« P'ti mam'zelle Mayotte, vous serez la plus belle de toutes! »

Assurément non; et l'adjectif de « belle » ne convient même pas à Mayotte. Elle est plutôt gracieuse et mignonne, souple et dégagée dans sa petite taille. Elle est brune comme un grain de café; elle a de grands yeux noirs très doux, gais et naïfs, légèrement relevés vers les tempes. Son sourire découvre, dans une bouche

très rouge, des dents brillantes et pointues comme celles d'un jeune chien. Ses cheveux, absolument plats, ressemblent à une calotte d'ébène et moulent les contours d'une toute petite tête ronde, très bien faite. Mayotte est un peu maigre encore : les tons chauds de sa robe en soie rouge encadrent des épaules d'enfant et ses manches courtes laissent voir des bras fuselés et bruns, d'un grain uni.

Toujours les couleurs voyantes, le goût de Dâ! Mais, ainsi parée, Mayotte est étrange et fait penser à quelque oiseau très petit, très jaseur et vêtu de plumes éclatantes, à quelque cardinal aux ailes teintes d'une goutte de sang.

En tout cas, Mayotte a beaucoup de succès et ne reste jamais longtemps assise sur sa chaise. Elle est originale, amusante, cette fillette de seize ans à laquelle on en donnerait quatorze, et, plus encore que son charme étrange, son renom de riche héritière attire autour d'elle tous les jeunes gens. Habituée à beaucoup danser dans les fêtes si gaies de Saint-Domingue, Mayotte trouve cet empressement naturel et

n'en tire nulle vanité; elle s'amuse très simplement et sourit à tout le monde avec la même grâce enfantine et charmante.

Debout dans l'embrasure d'une porte, un jeune homme de haute taille, remarquable par un grand air de distinction correcte et froide, regardait valser Mayotte dont l'infatigable robe rouge tournoyait sans répit autour des salons et faisait songer à ces frêles papillons couleur de feu dont le vol égaye les prairies.

« Qui donc est cette jeune fille ou plutôt cette enfant? » demanda-t-il soudain à un de ses amis qui, comme lui, contemplait la fête sans y prendre une part très active.

« Cette petite habillée en rouge! tu ne l'as pas encore vue? Tu sais, nous l'appelons « Grain de Poivre », mais cela n'empêche pas qu'elle soit fort riche, cette Mayotte Alban, créole de Saint-Domingue. Un beau parti, en somme, et elle est originale, très simple, très sincère, ce qui manque totalement à la plupart de ces demoiselles. »

D'un geste un peu sans façon, Jean Vernon désignait les jeunes filles fort décolletées, à la

fois raides et hardies, qui dansaient d'un air ennuyé ou bien s'éventaient nerveusement sur leurs chaises, mécontentes d'avoir manqué une valse.

« Es-tu au nombre de ses adorateurs? questionna Robert de Villiers, amusé par la boutade de son ami.

— Moi? oh! non certes, et un sourire bizarre illumina le visage, plutôt triste au repos, de Jean Vernon. Tu sais, mon cher, quand je me marierai c'est quand je me trouverai tout à fait « à la côte » : plus rien dans la poche. Alors, je rencontrerai quelque femme plutôt mûre, et bien riche. Voilà mes rêves d'avenir. Pour le moment, je mène une existence charmante, des plus enviables... Je ne songe guère à me marier. Et toi?

— Je ne pense pas à cette petite fille plus qu'à aucune autre, mais le mariage ne me déplairait nullement. Pour mes projets d'avenir une alliance convenable serait fort utile; puis — je te l'avoue — cette manière d'augmenter mes revenus ne me semble point fâcheuse. Enfin c'est le vœu le plus ardent de ma mère; elle ne

désire que cela et je me laisse peu à peu convaincre. »

La valse était finie; quelques minutes plus tard, Robert de Villiers se faisait présenter à Mayotte et sollicitait l'honneur de la prochaine danse.

Il était vraiment bien, ce Robert de Villiers, avec ses yeux gris un peu froids, son nez dédaigneux et ses longues moustaches blondes frisées du bout. Mayotte le regardait beaucoup pour faire de lui une description exacte à Felipe et pour lui raconter comment, presque toute la soirée, il s'était occupé d'elle.

Quinze jours plus tard, on annonçait dans tous les salons de Bordeaux le mariage du comte Robert de Villiers avec Mayotte Alban.

La petite Mayotte a consenti à ne plus revoir l'île verte et rose, la Vierge d'Higuey et son ami Felipe Baëz. Son grand cheval Feliciano attendra en vain la caresse et le morceau de sucre qu'elle lui donnait chaque jour; Padre Nuñez ne viendra plus s'asseoir auprès d'elle sous la véranda, récitant, devant la gloire du soleil qui saigne au-dessus des savanes, les prières de la « Oracion ».

Mais tout le monde lui a dit qu'elle serait très heureuse avec Robert de Villiers. Lui-même a fait de grandes promesses en serrant dans les siennes la petite main de sa fiancée, et Mayotte, qui ne sait que chérir, a trouvé très facile de répondre à Robert qu'elle l'aimait beaucoup puisqu'il était si tendre et si bon pour elle.

D'autre part des amies — amies de date récente, mais combien affectueuses et dévouées ! — ont démontré à Luisa Alban que sa fille serait comtesse, qu'il ne fallait pas laisser échapper cette occasion de la marier convenablement et que ne pas engager Mayotte à dire « oui » serait le fait d'une mauvaise mère.

Seule Dâ avait longtemps conservé une mine défiante et renfrognée, car le « Nouveau Maître » ne lui plaisait pas. Il fallut que Mayotte se montrât aux yeux de la négresse dans toute sa gloire de mariée en robe de satin blanc couverte de superbes dentelles, pour que le sourire revînt sur les bonnes lèvres épaisses avec un cri d'admiration :

« Oh ! p'ti mam'zelle Mayotte ! toujours belle ! toujours la plus belle ! »

Dâ se trompe encore : Mayotte est trop brune et trop petite pour être belle, ou même jolie, au milieu des reflets argentés du riche satin ; mais elle est bien mignonne, et ses yeux sont si doux, si purs, qu'ils font paraître resplendissant le visage enfantin qu'ils éclairent.

Mayotte se sent heureuse et calme, nullement troublée par les regards curieux qui l'observent au moment où elle traverse l'église remplie de monde pour aller s'agenouiller à côté de Robert, devant la majesté de l'autel. La solennité de la cérémonie ne l'impressionne pas ; elle ne trouve point difficile de prononcer les graves serments. Pourquoi hésiterait-elle à promettre d'aimer toujours Robert ? Elle a aimé sa mère et Dâ de toutes les forces de son cœur ; de même, à présent, elle aimera son mari.

Et, doucement, elle sourit à Robert en lui tendant sa frêle petite main qui ne tremble pas.

V

« Je comprends, Robert, que tu sois surpris et mortifié de l'inqualifiable ignorance de ta femme; mais, un peu de patience! tes sœurs vont la faire travailler et j'espère que nous arriverons à lui enseigner quelque chose. »

Mme de Villiers considérait ses mains blanches perdues sous la manche un peu longue et Robert, assis en face d'elle, mordait ses moustaches d'un air mécontent. Il ne répondait rien, sa mère poursuivit :

« Je t'avoue que je la croyais plus instruite et, surtout, plus femme du monde et meilleure femme de ménage. Dans un salon elle était gentille, elle faisait de l'effet. Sa fortune m'a

paru suffisante, point très important! car n'oublie pas que, si tu as un nom, tes revenus personnels sont modestes. Enfin, elle est comme orpheline, puisque son père est mort et que sa mère est repartie pour Saint-Domingue. C'est encore une chose à considérer : on ne saurait s'imaginer combien il est souvent désagréable de se trouver en relations avec la proche famille d'une jeune femme. J'ai cru agir pour le mieux en te conseillant ce mariage.

— Mais certainement, ma mère! Pardonnez-moi un mouvement d'humeur quand je me suis aperçu hier que Mayotte savait à peine lire. Pour écrire, c'est mieux encore; elle forme à peu près ses lettres; mais son orthographe est fantaisiste et on dirait les caractères grossiers que trace un enfant de sept ans. Le plus fort est qu'elle n'en paraît point confuse! Mon étonnement ne l'a point déconcertée : elle m'a déclaré en riant que tout cela était fort inutile. J'ai insisté; alors elle a baissé la tête, prête à pleurer, et elle a murmuré tout bas : « Ne me grondez pas! Maman ne me grondait jamais! » — Malgré moi, j'ai souri; tout de suite elle a

retrouvé son expression insouciante, et elle a été jouer avec son horrible négresse. Que faire?

— Je te le répète : Aline et Rose s'occuperont de son instruction. Pour ma part, je surveillerai sa toilette et ses manières peu correctes de parler et de se tenir. »

Au même moment, Mayotte, bien loin de se douter du complot qui se tramait contre elle, rappelait avec Dâ les souvenirs du passé et, le cœur un peu gros, elle songeait au départ récent de sa mère.

La pauvre Luisa aurait bien voulu rester en France auprès de Mayotte devenue M^me^ Robert de Villiers, mais on lui avait persuadé que les intérêts de la « finca » exigeaient son prompt retour et sa résidence à Saint-Domingue.

Puis M^me^ de Villiers lui avait promis d'être une véritable mère pour Mayotte ; Aline et Rose se déclaraient enthousiastes de leur nouvelle petite sœur et devaient la gâter beaucoup. Rassurée par tant de bonnes paroles et voyant en effet toute cette famille ravie à chacun des mouvements de Mayotte, l'indolente créole,

gagnée d'ailleurs à son insu par le mal du pays, était repartie seule pour Saint-Domingue.

Dâ avait dit : « Je reste avec p'ti mam'zelle Mayotte qui va être loin de tout le monde. »

Pour Dâ, « tout le monde » c'était la finca, les péons, le cheval Feliciano, le curé Nuñez, les amis de los Llanos, toutes les choses de là-bas.

Quelques jours après le mariage, la mère et la fille avaient échangé une dernière et longue étreinte. Mayotte avait bien recommandé à Luisa Alban de caresser Feliciano de sa part et de dire à Felipe Baëz qu'elle était très contente de sa nouvelle vie, que Robert avait de belles moustaches blondes, et que, s'il voulait lui écrire, elle lirait certainement sa lettre.

Luisa Alban fit-elle la commission de Mayotte? En tout cas, Felipe n'écrivit jamais à sa petite amie, et Mayotte crut pendant longtemps qu'il l'avait oubliée.

Mayotte se remémore tout cela, et elle se dit que peut-être la vie n'est pas aussi gaie qu'elle l'avait imaginé tout d'abord. « Oui, ma pauvre Dâ, je vois bien que je ne peux pas m'amuser

avec Robert comme autrefois avec Felipe; ce n'est plus du tout la même chose et par moments il a l'air contrarié comme si ce que je dis ou ce que je fais n'était pas bien. Puis, as-tu remarqué que Mme de Villiers n'est plus aussi aimable qu'avant mon mariage? Et Aline, et Rose donc! Sais-tu que, parfois, je croirais volontiers qu'elles ne m'aiment plus! »

Et Mayotte pose câlinement sa tête sur les genoux de Dâ, assise sur le canapé à côté d'elle.

La négresse caresse les cheveux soyeux qui semblent chercher sa main, et son honnête visage est tout triste.

« Pourquoi ça, pas vous aimer, ma p'ti mam' zelle Mayotte? vous la meilleure et la plus belle de toutes? ça pas possible! Seulement, ici pas comme là-bas, ni pour manger, ni pour dormir, ni pour parler non plus! »

« Tiens! vous dormez sur les genoux de votre bonne, Mayotte? Éveillez-vous et venez, car ma mère désire vous parler. » Aline debout, la main sur le bouton de la porte, regardait avec un sourire ironique le groupe étrange de la négresse et de la jeune femme.

Aline était une belle fille de vingt-quatre ans, très fière de sa science et de sa distinction. Ainsi que sa sœur Rose, de deux ans plus jeune, elle avait fait de brillantes études. Toutes deux avaient obtenu avec quelque éclat leur brevet supérieur, et elles suivaient encore des cours de peinture et de chant. C'étaient des jeunes filles fort bien élevées, sachant toujours exactement ce qu'il faut dire ou faire dans toutes les circonstances de la vie. Elles pouvaient aussi bien peindre des fleurs à l'aquarelle, suivre une conversation sérieuse ou spirituelle, écrire des lettres charmantes, et s'habiller avec un goût parfait.

Leur caractère même était agréable, et ce n'est que depuis peu que perçait un léger dépit quand on annonçait en leur présence le mariage d'une amie de leur âge et surtout celui d'une amie plus jeune.

La raison pour laquelle elles ne se mariaient pas était fort simple : elles n'avaient que quatre-vingt mille francs de dot, et c'était peu si on considérait le genre de vie qu'elles menaient chez elles.

La maison de Mme de Villiers était des plus confortables, sinon des plus luxueuses, et les hommes de leur monde hésitaient, non sans raison, à demander la main de ces jeunes filles, qui dépenseraient plus que les revenus de leur dot, en somme assez modeste.

Le mariage de Robert de Villiers fit plaisir à ses sœurs, car il amenait plus de luxe et d'argent dans la maison; mais Aline et Rose furent secrètement jalouses de Mayotte; elles étaient irritées contre cette enfant de dix-sept ans à peine qui s'appelait « Madame » et qui avait le droit de porter à ses oreilles de larges brillants, étoiles claires sous l'ombre des lourds cheveux d'ébène.

Mme de Villiers, assise devant une table à ouvrage chargée de laines de couleurs différentes, tendit la main à Mayotte, puis effleura son front d'un léger baiser. Dès qu'elle entrait dans ce petit salon à l'ameublement sévère, aux riches tentures, où siégeait d'ordinaire une femme imposante, Mayotte éprouvait un sentiment assez comparable à de l'effroi. Elle n'osait plus parler, ne riait pas, s'asseyait tout

au bord des chaises avec la crainte mortelle de renverser quelqu'un des précieux bibelots qui encombraient les tables et les consoles. Elle regardait avec une curiosité mêlée d'admiration Mme de Villiers dont les mains actives travaillaient sans cesse à un ouvrage de tapisserie; c'était elle qui, au petit point, avait exécuté le dessus des chaises et des fauteuils qui meublaient ce sanctuaire.

Si Mayotte détournait un instant les yeux de ces doigts conduisant les fines laines nuancées, c'était pour les diriger aussitôt vers Rose occupée à peindre des fleurs, tandis qu'Aline chantait au piano ou faisait la lecture à haute voix. Mayotte ne comprenait absolument rien aux livres qui charmaient ces dames, et le travail à l'aiguille l'attirait fort peu. En revanche, elle eût aimé à peindre; les couleurs et les pinceaux lui semblaient pleins de charme, mais elle devinait que Rose ne lui aurait pas permis d'y toucher, et ce petit coin de table avait pour elle l'attrait du fruit défendu.

Ce matin-là, Mme de Villiers était seule et plus digne que jamais.

Pendant un moment, elle contempla Mayotte sans dire un seul mot et comme pour bien s'assurer que cette étrange petite créature était vraiment de sa famille, la femme de son fils.

« Mayotte, prononça-t-elle enfin, je crois de mon devoir de mère d'avoir avec vous un entretien fort sérieux. Votre éducation ne ressemble en rien à celle que les jeunes filles reçoivent en France. Appelée à vivre désormais au milieu de nous, vous devez essayer d'être vraiment une de nous par votre maintien, votre toilette et votre instruction. »

Satisfaite de son exorde, elle considéra de nouveau Mayotte qui, perdue dans un grand fauteuil au dossier raide et sculpté, écoutait, les lèvres entr'ouvertes et la tête un peu de côté, à la façon d'un oiseau.

Mme de Villiers reprit :

« Tout d'abord, ma chère enfant, je désire que ce ne soit plus votre négresse qui dirige votre goût en fait de toilettes. Vous demanderez des conseils à vos belles-sœurs et surtout à moi-même. Ce peignoir rouge que vous affectionnez est ridicule; choisissez des teintes plus sombres,

plus distinguées. En outre, il est peu convenable d'avoir le cou découvert et les bras nus ainsi que cela est votre habitude : regardez mes filles et imitez-les. »

Une bouffée de sang monta aux joues brunes de Mayotte et, se croyant très coupable, elle chercha à cacher dans les plis de sa jupe ses bras nus et ronds, cerclés d'anneaux d'or. Puis, se rappelant que la couleur rouge de ce peignoir était également répréhensible, elle baissa la tête avec une grosse envie de pleurer.

Sa confusion plut à M^me^ de Villiers, qui continua sur un ton moins sévère :

« Quand vous aurez suivi tous mes conseils au sujet de votre toilette, votre extérieur sera déjà beaucoup mieux; vous serez comme tout le monde. Mais ce n'est pas tout; vous devez songer aussi à cultiver votre esprit. Mes filles, qui sont si instruites, vous y aideront. Chaque jour, Aline vous fera travailler pendant une heure ou deux; Rose vous apprendra à coudre. Il est très important qu'une femme sache tout cela. J'y tiens, ou plutôt nous y tenons, car c'est Robert lui-même qui m'a priée de vous

parler ainsi. Je crois en outre tenir la promesse que j'ai faite à Mme Alban de vous traiter comme une de mes propres filles; je remplace votre mère auprès de vous, Mayotte, ne l'oubliez pas. »

Est-ce que vraiment Luisa aurait ainsi parlé à sa fille? Mayotte revoit le sourire si doux de sa mère, elle entend sa voix chantante qui lui disait « Petite chérie », en faisant des « r » un gazouillis d'oiseau.

Et puis, elle aussi, rêvait ou dormait sur sa chaise longue, avec un peignoir clair et les bras nus. Elle ne lisait pas, elle ne cousait pas, personne ne l'y avait jamais obligée; Mayotte se souvient que M. Alban trouvait les choses très bien ainsi. Et dire que Robert n'était pas content d'elle! Il s'était plaint à Mme de Villiers. Pourquoi ne pas lui avoir dit tout doucement à elle-même :

« Mayotte, ne mettez plus ce peignoir rouge et tâchez d'apprendre quelque chose pour me faire plaisir. » Elle se serait résignée, elle aurait essayé de s'instruire un peu. Mais enfin quelle importance tout cela peut-il avoir? Sa mère et

Dâ n'y tenaient pas du tout, et Padre Nuñez lui-même était bien plus indulgent.

Mayotte voudrait vite se sauver dans sa chambre où Dâ l'attend sans doute, mais elle n'ose pas quitter le fauteuil qu'un geste de M^me^ de Villiers lui a indiqué tout à l'heure. Elle a peur de traverser le salon sous le regard sévère de ces yeux qui l'observent, elle qui ne « marche pas », dit Aline, mais qui « sautille », ce qui doit être aussi fort ridicule et fort laid.

Mayotte, désespérée, achève de perdre contenance en s'apercevant que des larmes tremblent au bord de ses longs cils et tombent en faisant de grosses taches rondes sur la soie de ce pauvre peignoir rouge qu'il va falloir ôter et qu'elle ne remettra jamais plus.

VI

Le lendemain, Mayotte, revêtue d'une robe grise qui lui allait fort mal — c'était tout ce qu'elle avait pu trouver de plus sérieux, — s'efforçait d'écrire, sans faire trop de fautes, sous la dictée d'Aline.

Elle s'appliquait beaucoup et, aux premières lignes, elle écoutait de toutes ses oreilles. Puis, peu à peu, elle pensait à autre chose; elle regardait une mouche dansant dans un rayon de soleil, ou bien elle admirait un grand pan du ciel bleu sur lequel passaient des oiseaux, joyeux et libres comme elle-même autrefois.

« Eh bien, Mayotte, où donc en êtes-vous? Je vous assure que ce n'est pas pour mon plaisir

que je vous fais travailler; du moins soyez attentive. Allons! encore une tache. Mais prenez garde! voici votre porte-plume qui roule sur ma robe et vos mains sont remplies d'encre! »

Mayotte sursaute, veut revenir à la leçon et ne se retrouve plus elle-même au milieu des mots à l'orthographe peu correcte tracés de son hésitante écriture d'enfant qui ne s'exerce jamais.

Sans pitié, sans patience, Aline efface, corrige, et condamne Mayotte à faire des pages d'écriture, des copies, à apprendre par cœur des leçons auxquelles la petite créole ne comprend pas un mot.

Puis, c'est le tour de Rose qui arrive avec un fastidieux ouvrage de couture. Pendant que Mayotte casse ses aiguilles, fait des nœuds à son fil et se pique les doigts jusqu'au sang, M^me^ de Villiers lui adresse des conseils et des remontrances.

« Bien, Mayotte! j'aime mieux cette robe grise; c'est beaucoup plus convenable et plus distingué que votre peignoir rouge si voyant. Une femme, ma chère enfant, doit passer ina-

perçue ou se faire remarquer par les qualités de son cœur et de son esprit. C'est d'après ce principe que j'ai élevé mes filles. On loue leur bonne tenue, leur instruction, et il faut avouer que vos belles-sœurs ont toutes les qualités sérieuses qui vous manquent. Pourquoi ne frisez-vous pas vos cheveux? tout le monde le fait! Ces grands bandeaux, luisants et plats comme si vous y mettiez de l'huile, ne me plaisent guère. Si votre négresse ne sait pas vous coiffer, je vous enverrai ma femme de chambre. »

Mayotte déteste cette Louise aux cheveux fous, à la mine éveillée, qui taquine sa pauvre Dâ et se montre presque insolente avec elle.

Elle hasarde timidement :

« Maman me trouvait bien coiffée comme cela. »

M^me^ de Villiers eut un sourire de mépris.

« Sans doute! et votre mère trouvait bien aussi de vous laisser grandir comme une petite sauvage sans rien vous faire apprendre du tout! Que faisiez-vous donc toute la journée? à quoi passiez-vous votre temps? »

Mayotte laissa retomber son ouvrage sur ses genoux et répondit à demi-voix, les yeux regardant au loin :

« Oh! là-bas, je ne m'ennuyais jamais. Tout était si gai, si beau! Et puis, si je ne lisais pas, j'avais bien autre chose à faire. Dâ m'apprenait des chansons créoles, je jouais avec Felipe Baëz et bien souvent, pour le faire un peu fâcher, je me cachais dans les tiges d'énormes bambous qui servent de barils pour garder l'eau. Dâ et lui me cherchaient partout en criant bien fort. Maman me racontait des histoires, et nous faisions jouer Niñita, la chatte blanche, avec des boules de papier rose. Je montais sur mon beau cheval Feliciano, et José Mieses, le majordome de la finca, m'accompagnait. Nous allions quelquefois très loin dans la forêt; je n'avais jamais peur. La nuit est si claire là-bas! Ici je crois toujours qu'il y a une mousseline devant les étoiles. Là bas, rien; c'est pur, c'est bleu... Elles brillent comme de gros clous d'or. Ensuite, j'avais une guitare; Dâ chantait tandis que je jouais. Le soir, les péons allumaient de grands feux, et quand, avec Dâ,

j'allais les regarder, ils frappaient dans leurs mains pour me saluer. Le samedi surtout ils étaient contents, ils riaient en montrant leurs dents blanches quand ils voyaient venir la grosse mule « Lomo de plata [1] » — comme ils l'appelaient — qui arrivait de Saint-Domingue avec des sacs d'argent sur le dos pour la paye de la semaine.

— Je vois, remarqua Rose avec un petit sourire moqueur, que votre négresse était votre inséparable, votre seule amie. N'aviez-vous point dans ce beau pays d'autres compagnes, d'autres jeunes filles pour jouer ou se promener avec vous?

— Non, ou très peu et pas pour bien longtemps. Vers douze ou treize ans on les envoie en Europe, pour faire leur éducation. J'ai pleuré quand Ignacia Gonzalès s'en est allée. Je pense qu'elle retournera là-bas cet été.

— Et vous, refait à son tour Aline, comment se fait-il qu'on ne vous ait pas envoyée de bonne heure en France, puisque M. Alban était français?

1. Échine d'argent.

— Papa n'avait jamais parlé de me renvoyer, répondit Mayotte sur un petit ton plaintif. C'est lui qui est parti! Et maman ne pensait pas me quitter jamais. Pourquoi faire? c'était très bien là-bas. »

Mme de Villiers aime à tout approfondir et que ses interlocuteurs emploient le mot juste.

« Votre père est parti? il est mort, vous voulez dire?

— Oui, fit Mayotte; il est mort, parti très loin quand j'étais petite encore. »

Mme de Villiers allait probablement critiquer cette manière de s'exprimer, quand Louise annonça que Monsieur venait de rentrer et que le déjeuner était servi.

Le moment des repas était encore un moment pénible pour Mayotte. On n'admettait point que ses goûts fussent différents de ceux des autres; on la reprenait à tout instant comme une enfant mal élevée.

En mangeant, elle buvait volontiers du thé au lait sucré, ou du chocolat, ce dont toute la famille de Villiers se montrait fort scandalisée. Avant son mariage, Mayotte n'avait pourtant

caché aucune de ses habitudes, et elle ne comprenait pas qu'on lui fît maintenant presque un crime de ce qu'on avait déclaré tout d'abord une « adorable bizarrerie ».

Refuser de boire du vin! Robert de Villiers en était contrarié comme si, en dédaignant les vins de sa cave, sa femme lui eût fait une injure personnelle.

« Partout où vous irez à Bordeaux, lui expliquait-il, dans un dîner, dans un salon, on parlera de vins et vous paraîtrez absurde en avouant que vous ne vous y connaissez pas. On me blâmera de ne pas vous habituer à aimer le vin; je vous assure, cependant, que ceux que je vous sers sont assez bons pour que vous y fassiez honneur; je sais ce qu'ils me coûtent. »

« Et puis enfin, reprenait M^me^ de Villiers, vous vous singularisez par ces habitudes qui n'ont aucune raison d'être. Cela ne se fait pas. »

Cela ne se fait pas, non plus, de manger de la confiture et de croquer des sucreries pendant tout le temps du repas, avant le dessert. Mayotte, en son ignorance de toute chose, laissait très volontiers la viande pour grignoter des gâteaux

et des bonbons; puis elle ne manquait guère de confectionner dans son assiette un bizarre mélange de fromage et de confiture. Mme de Villiers réprouvait tout cela et si, pendant les repas, elle s'abstenait parfois de faire des observations, son œil froid et chargé de reproches ne quittait guère Mayotte, qui perdait contenance, baissait la tête comme un enfant boudeur et ne mangeait plus.

A l'office, les autres domestiques auraient aussi volontiers tourmenté Dâ; mais, moins timide que Mayotte, la négresse se révoltait et, par ruse ou par force, savait en somme se faire respecter. Elle avait dans son parler étrange la riposte très vive et, quand on voulait la taquiner, elle mettait souvent les rieurs de son côté.

C'est ainsi qu'un jour Robert de Villiers ayant, après déjeuner, quitté le petit salon pour chercher un livre dans sa chambre, revint au bout d'un instant, l'air amusé, et riant malgré lui.

« Je déclare, mesdames, que je n'ai pas la vilaine habitude d'écouter aux portes, mais pour une fois que cela m'arrive, je ne le regrette pas. Je passais devant la porte entr'ou-

verte de l'office, quand le bruit d'une discussion entre Louise et Dâ m'a fait m'arrêter et prêter l'oreille. Je n'ai pas compris tout d'abord ce qu'elles se disaient, mais je voyais la fourchette de Dâ aller vivement du plat à son assiette. Encore une détestable et peu propre habitude de votre négresse, ma chère Mayotte! Enfin Louise, impatientée sans doute de voir disparaître tous les bons morceaux placés en face de Dâ, a voulu user de ruse pour en obtenir sa part et se moquer en même temps de l'ignorance, bien des fois reconnue, de son ennemie :

« — Écoutez donc, Dâ; on ne vous a point appris que le monde tourne? les savants l'ont dit. Tenez, comme cela. »

« Et joignant le geste à la parole, elle a fait faire demi-tour au plat. Mais Dâ, sans se troubler, a repris :

« — Voyons, voyons, mam'zelle Louise, ces savants ne savent rien; laissez le monde comme il est. »

« Et elle a remis le plat dans sa position primitive. Quelle malice dans son œil brillant!

Elle n'est pas aussi sotte qu'on le croirait, cette brave fille », conclut Robert, riant encore.

M^me^ de Villiers et ses filles ne goûtèrent point cette histoire. Elles se récrièrent et prétendirent que cette désagréable négresse ferait partir leurs meilleurs domestiques.

Mayotte sut gré à Robert d'avoir ri au lieu de gronder sa chère Dâ, et elle songea que, si elle était seule avec son mari, les choses iraient peut-être mieux pour elle.

VII

Au mois d'août, quand il fut question de se déplacer pour l'été, Mayotte espéra que Mme de Villiers et ses filles préféreraient Royan, tandis que Robert avait décidé d'aller à Arcachon avec sa femme. Mais après beaucoup de discussions et de pourparlers, les choses s'arrangèrent de telle sorte que tout le monde loua pour le mois d'août un chalet sur la plage à Arcachon.

On irait s'installer dans le Médoc en septembre, pour surveiller les vendanges d'une jolie propriété qu'y possédait Mme de Villiers.

Mayotte eut, comme les enfants, la joie des vacances : Mme de Villiers avait déclaré qu'elle ferait chaque jour « une lecture sérieuse »,

mais qu'elle n'aurait, pendant quelques semaines, ni devoirs ni leçons. Elle lui permit aussi de porter des robes claires à manches courtes qui, ridicules à Bordeaux, étaient élégantes et distinguées à Arcachon.

Aussi les heures paraissaient brèves et délicieuses à Mayotte dans cette pittoresque petite ville qui, sans lui rappeler précisément son cher pays, lui plaisait par la gaîté du ciel et de l'eau d'un bleu intense en ces chaudes journées d'été.

La sombre verdure des pins sur la blancheur crue du sable, les couleurs voyantes des chalets rouges plaqués de volets verts, la douceur de l'air, lourd des saines odeurs de la mer et de la résine, tout ce paysage était riant, presque capiteux, et rendait à Mayotte sa belle joie de vivre.

Entourées de nombreuses amies, M^me^ de Villiers et ses filles passaient de longues heures à broder sur la plage, assises sur des fauteuils pliants, à l'ombre de tentes ou de grands parasols en coutil rayé blanc et rouge.

Mayotte ne faisait point partie de ce groupe, mais elle trouvait d'autres divertissements,

beaucoup plus de son goût. Il y avait toujours quelque jeu de croquet disposé sur la plage, et Mayotte se faisait remarquer entre tous les joueurs par son ardeur et son bon caractère. On l'aimait beaucoup dans ce cercle composé d'enfants, de jeunes filles et de toutes jeunes femmes. Quelques frères, quelques maris se joignaient souvent à cette bande joyeuse, et Mayotte était avec tout le monde la même petite personne complaisante et très aimable sans aucune prétention.

Nullement timide, elle souriait dès qu'on la présentait à un nouveau visage et, comme les animaux élevés avec douceur, elle ne pensait pas que personne pût lui vouloir de mal. Elle ne paraissait gênée que si M^me^ de Villiers était assez près d'elle pour pouvoir la surveiller derrière les verres entourés d'écaille de son face à main, ou si par hasard son mari se mêlait aux joueurs.

Pourtant, depuis quelques jours, Robert se montrait plus indulgent pour elle ; il avait abrégé la longueur de la lecture sérieuse imposée par Aline ; il emmenait souvent sa femme faire avec

lui des promenades à cheval dans la forêt. Mayotte montait bien, était très gracieuse dans son simple costume d'amazone et il ne déplaisait pas à Robert qu'on la vît ainsi, à ses côtés, tout à son avantage. Encouragée par l'amabilité de son mari, Mayotte avait osé lui avouer qu'elle aimerait bien à être toujours ainsi, seule avec lui qui était très bon pour elle. Robert avait souri, d'un air plutôt content, et répondu : « Peut-être ! Nous verrons cela. »

« J'ai encore réfléchi, confiait-il le lendemain à Jean Vernon, à tout ce que nous avons dit ensemble l'autre jour, mon cher Jean, et il est à peu près décidé que nous irons nous installer à Paris, Mayotte et moi, vers la fin d'octobre, quand les vendanges seront terminées. »

Les deux jeunes gens fumaient et se promenaient de long en large sur la route, devant le chalet, tandis que, par les fenêtres ouvertes, leur venait la douce voix de Mayotte chantant une romance créole qu'Aline accompagnait au piano.

« Alors ta mère a volontiers consenti? questionna Jean.

— Je crois que ce projet la contrarie; mais maintenant je suis libre de faire ce qu'il me plaît. La fortune de ma femme, jointe à ce que je possède déjà, nous permet de vivre, dans tous les cas, très indépendants à Paris. Puis, grâce aux relations que j'y ai, à celles que je compte m'y créer, je me ferai plus vite qu'à Bordeaux une plus belle situation d'avocat. Enfin je m'efforce de persuader à ma mère une chose qui la préoccupe fort et à laquelle je tiens beaucoup aussi : c'est que, grâce à ma présence là-bas, elle y placera plus facilement les vins de notre propriété. Elle le reconnaît, mais il lui déplaît de nous voir partir. Pour moi, je t'avoue que je désire m'éloigner, non seulement dans l'intérêt de mes affaires et de mon avenir, mais encore pour être libre. Tu sais bien toi-même, qu'ici, entre ma mère et mes sœurs, je ne le serais jamais.

— M^me^ de Villiers me paraît autoritaire en effet. Quant à moi, je te retrouverai toujours avec plaisir à Paris, où tu sais que je vais souvent, surtout pour les courses. Mais que pense ta femme de ce projet? Cela la regarde

bien un peu. Ne redoute-t-elle pas le climat de Paris? »

Robert se mit à rire.

« Qu'en sait-elle? Je ne lui en dirai rien, et si quelqu'un a la malencontreuse idée de lui en parler, je lui persuaderai facilement qu'il y fait au contraire plus chaud qu'à Bordeaux. Puis elle sera très contente de partir! Elle tremble devant ma mère et mes sœurs; hier encore elle m'a laissé entendre qu'elle voudrait être seule avec moi. J'ai répondu que ce n'était pas une chose impossible, mais je n'ai pas encore prononcé le mot de Paris. Je vais lui en parler à la première occasion et lui donner le désir d'y aller.

— Peut-être serait-elle en effet plus heureuse seule avec toi. C'est mon avis, et...

— Robert! venez vite écouter cette jolie chanson. Aline a composé un délicieux accompagnement. Vous aussi, monsieur Vernon. Allons! dépêchez-vous! »

La voix claire de Mayotte devenait impatiente, et trouvant sans doute que Jean et son mari se faisaient trop attendre, en deux bonds elle

franchissait les marches du perron. Puis, toujours espiègle, d'un léger coup sur les doigts, elle faisait tomber le cigare des mains de son mari et de Jean Vernon.

Robert fronça les sourcils : il n'aimait pas ces manières, qu'il considérait comme la marque d'une très mauvaise éducation. Jean rit de tout son cœur et fit mine de poursuivre Mayotte, qui entrait déjà comme un tourbillon dans le vestibule et ouvrait avec bruit la porte du salon.

« Doucement, Mayotte! doucement! marchez, ne courez pas. Comme vous voilà décoiffée! » Et Mme de Villiers inspectait d'un œil sévère Mayotte toute haletante, une mèche de cheveux traçant une ligne imprévue et répréhensible sur son petit front uni.

« Vous êtes trop essoufflée pour chanter maintenant; reposez-vous un peu », conseilla sèchement Aline.

Mayotte s'assit, essaya de remettre de l'ordre dans sa coiffure, qu'elle rendit encore moins présentable, et demanda :

« De quoi parliez-vous donc tous deux sur la route quand je suis arrivée? »

Et, au souvenir des cigares roulant dans la poussière, elle se mit à rire du rire silencieux qui lui était particulier quand elle avait fait quelque malice, d'un rire qui, sans bruit, découvrait ses dents aiguës et blanches.

« Nous parlions de Paris, madame », répondit Jean Vernon.

Mme de Villiers tressaillit.

« C'est vrai, vous connaissez très bien Paris. Robert m'a dit que vous y allez souvent pour les courses, pour les salons de peinture, pour vous y amuser, enfin. Car on s'amuse beaucoup à Paris, n'est-ce pas?

— Oui, fit à son tour Robert. Il n'y a qu'un seul Paris au monde et j'espère bien vous le montrer un jour, peut-être avant peu, ma chère Mayotte.

— Quel bonheur! Monsieur Vernon, parlez-moi encore de Paris, dites-moi tout ce qu'il renferme de beau et d'amusant. »

Jean Vernon satisfit, comme il put, la curiosité de la jeune femme et parla de Paris, du Paris qui devait plaire à Mayotte. Il n'omit ni le Jardin d'acclimatation avec son palmarium et ses ani-

maux apportés de tous les pays, ni les superbes magasins des boulevards et de l'avenue de l'Opéra, ni les cirques, ni le guignol des Champs-Élysées. Il l'intéressa, il la fit rire; Robert appuyait d'un mot et souriait aux cris d'enthousiasme de Mayotte.

Mme de Villiers et ses filles écoutaient d'un air maussade. Au bout d'un moment, Aline l'interrompit :

« Eh bien, Mayotte, voulez-vous enfin chanter? êtes-vous disposée? Vous ennuyez tout le monde à vous faire raconter des histoires comme à un baby de dix ans. »

Mayotte chanta, puis Mayotte alla se coucher et elle vit en songe une ville merveilleuse avec des maisons en marbre rouge, les vitres étincelantes comme de gros diamants. Des animaux de toutes sortes erraient dans les rues, et d'énormes palmiers dressaient leurs bouquets verts sous un ciel aussi bleu que celui de Saint-Domingue. Elle jouait avec Jean Vernon comme autrefois avec Felipe Baëz, tandis que Robert, toujours de bonne humeur, la regardait en souriant et ne grondait jamais plus.

VIII

Le nez appuyé contre les vitres du wagon, Mayotte regarde filer les arbres, les maisons, les clochers des églises et elle pense avec joie qu'elle s'éloigne de Bordeaux. Elle est partie sans regret, heureuse de quitter M^me^ de Villiers, Aline et Rose qui se montraient de moins en moins affectueuses pour elle.

Puis la fin d'octobre avait été pluvieuse et froide, et Mayotte gardait un triste souvenir de cette campagne où elle avait passé plusieurs semaines au moment des vendanges. Encore, si on lui avait permis de courir les champs et de parler aux vendangeurs comme à ses péons, jadis! Mais Robert et M^me^ de Villiers avaient

déclaré d'un commun accord que ce n'était pas convenable, et qu'elle devait se contenter pour toute distraction de promenades en voiture et de visites faites en compagnie de ses belles-sœurs aux propriétaires des environs. Bien entendu ces visites exigeaient des toilettes aussi élégantes que celles qu'on portait à Bordeaux, et les conversations que l'on y tenait n'étaient pas très divertissantes pour Mayotte. On parlait surtout des vins et des récoltes, puis on s'occupait beaucoup, et le plus souvent avec malice, de personnes qu'elle ne connaissait pas.

Elle prenait alors une attitude ennuyée, soupirait profondément et n'ouvrait la bouche que pour des bâillements mal dissimulés par sa petite main. Au retour de ces redoutables visites, M^me^ de Villiers lui adressait toujours de sévères observations.

En outre — ce qui ajoutait beaucoup aux chagrins de Mayotte — la pauvre Dâ n'était guère plus heureuse que sa maîtresse. Elle se trouvait sans cesse en butte aux plaisanteries grossières et souvent brutales des paysans, dont l'épaisse joie ne connaissait plus de bornes

quand ils avaient réussi à tourmenter à leur gré cette inoffensive créature. Un jour entre autres il lui était arrivé une aventure au souvenir de laquelle elle frissonna longtemps. Tout heureuse d'un rayon de soleil, la brave négresse se promenait un matin entre les règes de vigne. Une bande de vendangeurs l'avait aperçue, et ce furent aussitôt des cris et des huées. Dâ voulut fuir; ils la poursuivirent de leurs rires, de leurs injures et lui lancèrent même des grappes de raisin et des mottes de terre. Dâ, éperdue de terreur, s'était réfugiée toute tremblante auprès de Mayotte et avait pleuré en voyant son beau foulard jaune souillé par la boue et par les taches sanglantes du raisin écrasé. Mayotte avait trouvé le courage de se plaindre à M^me^ de Villiers, qui, bien entendu, l'accueillit très mal et lui déclara que « cette fille avait été chercher à plaisir une ridicule aventure ».

« Votre négresse devrait avoir le bon sens de se tenir à l'écart et ne pas promener sa laide personne, grotesquement habillée, au milieu de gens qui en rient et qui n'ont pas tort. »

Quel bonheur de s'en aller loin de toutes

ces méchancetés, de fuir tout ce monde impitoyable! Elles seront tranquilles du moins à Paris, seules avec Robert, qui est, en somme, bien plus indulgent.

C'est ce que Mayotte se répète tout bas pour chasser une tristesse singulière qu'elle éprouve sans savoir pourquoi. Elle a froid, il fait humide; le train passe au milieu d'un pays qui lui paraît étrange et lugubre. Le ciel gris, est bas à toucher la cime des peupliers et les clochers ajourés des églises; des nuages noirs passent très vite, déchiquetés par le vent, et la grosse fumée blanche que Mayotte appelle « la respiration de la locomotive » se détache, sinistre, sur la teinte sombre du ciel. Il a tant plu que tous les ruisseaux, toutes les rivières ont débordé; à chaque instant ce sont des mares au lieu des prairies, et, pensives, dans l'eau jusqu'à mi-jambes, des vaches regardent filer le train, de leur grand œil calme et vague.

Des peupliers, toujours des peupliers, puis des aulnes aux bras tourmentés, aux troncs creux; des chênes, rongés de gui pour la plupart; des feuillages brillants comme l'or, ou

jaunes de la teinte adoucie de l'ambre; des branches pourpres, sanglantes, rayant les taillis mordorés, et çà et là quelques tristes marronniers élevant des feuilles d'un vert tendre avec les thyrses mélancoliques de leurs fleurs écloses hors de saison.

Marronnier fleuri à l'automne, signe de mort! disent les bonnes femmes des campagnes.

Robert, en nommant à Mayotte les villes qu'ils traversent, lui expose avec complaisance ce que chacune d'elles peut présenter de remarquable; il parle bien, et il ne lui déplaît pas de penser que les autres voyageurs l'entendent.

« Robert, fait tout à coup Mayotte après qu'il vient de lui annoncer Orléans, regardez ce fleuve comme il est large! il a débordé sans doute. Mais ce n'est plus la Garonne; nous sommes trop loin de Bordeaux; c'est donc la Seine? »

Robert sentit un flot de sang lui monter au visage en apercevant le sourire ironique d'une jeune fille assise en face de lui.

« C'est la Loire... J'ai mal à la tête et je désire me reposer un peu », fit-il d'un ton bref.

Mayotte comprit qu'elle venait d'être très coupable une fois de plus, et avec un gros soupir, se sentant bien seule — Dâ voyageait en seconde, — elle se réfugia dans un coin du wagon, se faisant plus petite encore.

C'est cela, Paris! ce trou noir où luisent les yeux de braise des locomotives, où se dressent comme les astres sinistres de ce ciel étrange, les disques blancs et rouges des signaux! C'est sale, c'est gluant par terre; puis où aller au milieu de tout ce monde?

Robert ordonne à Mayotte de s'asseoir auprès de Dâ sur une banquette dans la salle d'attente, pendant qu'il ira s'occuper des bagages. Mayotte se serre peureusement contre sa fidèle négresse dont la bonne figure est tout ahurie et paraît d'un gris sale sous l'éclat de la lumière électrique.

Mayotte a froid, encore plus froid que dans le train, malgré sa grosse pèlerine de fourrure. Il lui semble que c'est dans l'intérieur même des os qu'elle frissonne tandis qu'elle écoute, sans comprendre ce que cela peut être, le roulement incessant des voitures et cette rumeur, faite de

mille bruits, qui monte de la ville où ne descendent jamais le silence et le repos. Elle s'étonne de la clarté entrevue derrière les vitres de la gare, et se demande si quelque immense incendie ne déroule pas, là-bas, ces ondes de flamme. Elle ne sait pas encore que ce bruit, cette lueur, c'est Paris qui s'amuse et qui pense, Paris qui travaille et qui souffre, Paris qui vit enfin.

« Allons, Mayotte, vite! J'ai retenu une voiture; on charge nos malles. Vous avez froid? »

La voix de Robert rassure Mayotte, et tout d'un coup l'impression de crainte et de tristesse qui l'envahissait se dissipe; elle rit en entendant les cris des cochers, elle s'amuse des nombreux embarras de voitures et déclare que c'est très gai et qu'elle sera très heureuse ici.

Tandis que les tapissiers se hâtaient de préparer l'appartement arrêté rue de Prony, Robert et Mayotte, descendus au Grand-Hôtel, couraient les magasins et visitaient les monuments.

Robert voulait montrer tout de suite à sa femme les principales merveilles de Paris afin

de l'acclimater au plus vite et de s'éviter en présence d'étrangers l'ennui de ses questions et de ses naïfs étonnements. Il acheta donc un guide des principaux monuments et, sans retard, il entreprit de faire connaître à Mayotte les beautés cataloguées du grand Paris.

Par chance, la pluie avait cessé de tomber; on jouissait de ce doux temps d'automne où, dans l'air léger, les arbres balancent leurs rameaux vêtus d'une grâce plus fine à mesure que décroît l'abondance des feuilles. Le ciel était clair et le soleil mettait la lumière et la joie sur toutes choses.

Mayotte admira les Tuileries avec la blancheur des statues; elle s'étonna de l'immensité de la place de la Concorde, qu'il lui fallut traverser les yeux fermés, toute frissonnante de peur à cause des voitures et cramponnée au bras de Robert.

« Comme il fait froid ici et comme ces pierres grises sont affreuses! Ces yeux sans prunelle et qui ont pourtant l'air de nous regarder me font peur! s'écria Mayotte en entrant au Louvre par la salle des antiquités égyptiennes.

— Comment, Mayotte? mais c'est fort intéressant, au contraire. » Et Robert entraîna sa femme, qui aurait bien préféré rester dehors à regarder jouer les enfants dans le jardin des Tuileries.

D'ailleurs, Robert lui-même n'entrait au Louvre que parce qu'il faut l'avoir visité; il n'admirait que les tableaux désignés par le catalogue et n'éprouvait devant les chefs-d'œuvre les plus troublants que l'approbation correcte d'un homme instruit qui sait devant quelles toiles il convient de s'arrêter et de dire : « c'est bien ».

Mayotte bâilla franchement; elle fit des questions absurdes qui irritèrent Robert, mais qui amusèrent beaucoup ceux qui les entendirent.

Elle ne dissimulait pas son ignorance, disant en toute simplicité :

« Je m'ennuie! » là où tant d'autres le pensent sans oser l'avouer tout haut.

« Robert, ce beau diamant, comme il brille!

— Oui, il a une très grande valeur », appuya Robert, et pendant un instant tous deux demeu-

rèrent appuyés contre la frêle balustrade qui entoure la vitrine gardienne des superbes joyaux. Tous deux ne parlaient plus et semblaient fascinés par les feux du « Régent ». Mayotte regardait, les yeux grands ouverts, respirant à peine, telle une alouette attirée, éblouie par un miroir, et Robert — homme pratique — se disait que ce n'était en somme qu'une pierre et qu'il en aimerait mieux la valeur en bons louis d'or.

Pendant que Robert et Mayotte visitaient le Louvre, le temps s'était assombri; une légère brume grise flottait sur le ciel.

« Encore un voile devant le jour, soupira Mayotte. C'était si bleu tout à l'heure; pourquoi sommes-nous entrés là dedans quand il faisait si clair dehors! »

Robert répliqua qu'on devait connaître le musée du Louvre; puis, agacé par l'ignorance et l'enfantillage de sa femme, il se tut. Tous deux descendirent ainsi, sans se parler, la rue de Rivoli.

Soudain, comme ils arrivaient place de la Concorde, la brume se déchira et le soleil

apparut semblable à un globe de feu, versant des torrents d'or en fusion sur les eaux calmes de la Seine. Les tours du Trocadéro se détachèrent sur un fond de pourpre; la tour Eiffel pour un instant parut belle, avec ses nervures, légères comme les cordages d'un navire, dessinées sur la gloire du couchant. Et ce fut le triomphe rutilant et somptueux des soirs d'automne.

« Le soleil! c'est beau! Regardez, Robert, comme tout flamboie! Le soleil, je l'aime! »

Mayotte, les lèvres entr'ouvertes, les mains tendues, souriait à l'astre dont la splendeur lui était familière et douce. Indifférente aux choses de l'Art, choses muettes pour elle et qu'elle ne comprenait pas, elle saluait le vieux soleil qui semblait lui adresser un sourire avant de disparaître sous les brumes violettes du soir.

« Tiens, Mayotte! vous êtes bien romanesque! Allez-vous devenir poète maintenant? comme c'est curieux de voir se coucher le soleil! un événement qui arrive chaque jour et, en vérité, un peu banal! Vous feriez mieux de réserver votre admiration pour les belles choses qu'on vous montre et qui en valent la peine. Eh bien?... »

Robert de Villiers se retournait brusquement en sentant une main s'abattre sur son épaule.

Il se trouva en face d'un homme de son âge, de taille moyenne, qui le regardait en souriant d'un air amusé.

« Mais, n'est-ce pas... ?

— Oui, ton vieux camarade, Henri Bruyère. J'ai reçu la lettre de faire part de ton mariage, et je te demande de me présenter à M^me^ de Villiers. »

Le chapeau à la main, il s'inclinait devant Mayotte, qui riait encore de la surprise éprouvée par son mari.

En quelques mots, les deux amis se racontèrent les principaux incidents de leur vie depuis quelques années qu'ils ne s'étaient vus.

« Je compte, dès demain, aller chez toi présenter mes hommages à ta femme puisque j'ai déjà le plaisir de la connaître. J'espère qu'elle deviendra l'amie de la mienne et que nous nous verrons souvent.

« Faites mieux, reprit Henri Bruyère; je me permets de vous inviter à dîner tous les deux pour... voyons, samedi. Nous avons ce

jour-là quelques personnes auxquelles nous vous présenterons ; c'est le meilleur moyen de faire vite connaissance et, vous le savez, à Paris, pour travailler ou pour s'amuser, il faut des relations. Un dîner, une soirée avancent souvent des affaires sérieuses. J'en parle par expérience : j'ai une jolie clientèle, mais elle n'est pas venue toute seule, vous pouvez le croire! »

« Vous verrez, Mayotte, disait quelques minutes plus tard Robert de Villiers, combien Mme Bruyère est une femme charmante et distinguée. Elle est instruite, intelligente et en même temps excellente femme de ménage. Je vous avouerai qu'elle a beaucoup fait pour la situation de son mari. Elle a su par ses relations, sa manière de recevoir, lui créer une belle clientèle ; maintenant Henri commence à être cité parmi les médecins connus et gagne pas mal d'argent. Je vois qu'ils ne demandent pas mieux que de se lier avec nous, et cela me fait plaisir. A nous aussi, Mayotte, il nous faut des relations, et il me tarde beaucoup que nous soyons dans notre appartement afin de recevoir un peu.

— Oui, j'ai hâte d'être chez nous, répondit en toute sincérité Mayotte. Mon petit salon rouge et or sera si joli! puis nous pourrons nous chauffer mieux qu'à l'hôtel; ces grands corridors sont si froids! ma pauvre Dâ fait pitié. »

IX

Le lendemain Mayotte reçut un billet très aimable de M^me^ Bruyère appuyant l'invitation faite par son mari, et recommandant aux de Villiers de venir de bonne heure afin qu'on pût causer avant l'arrivée des autres invités.

« Mayotte, dépêchez-vous donc! nous serons en retard. Allons, Dâ, emportez cette bête; aidez madame à finir de s'apprêter. »

Et Robert, nerveux, arpentait le petit salon qui faisait partie de leur appartement à l'hôtel, tandis que Mayotte, oublieuse de l'heure, commençait à mettre ses gants, puis les retirait pour faire sauter un jeune chat dont les griffes

joueuses menaçaient de déchirer les dentelles de prix qui ornaient la robe de la jeune femme.

Dâ jeta un regard irrité au nouveau maître, car se presser, faire une chose au moment voulu, était pour la pauvre négresse un véritable supplice. On ne l'avait jamais habituée à se dépêcher ; Mayotte elle-même avait toujours le temps, ne savait jamais l'heure, et on l'aurait étonnée en lui disant que sa jolie petite montre avait un rôle plus important que celui d'orner sa ceinture et de servir d'amusette à toute une famille de jeunes chats.

Robert était au contraire très ponctuel, très exact et, en outre, il tenait ce soir à témoigner un certain empressement à M^me^ Bruyère, sur l'influence de qui il comptait beaucoup pour perfectionner Mayotte.

« Enfin! » s'écria-t-il en faisant claquer la portière de la voiture, et, tout le temps du trajet, il adressa à Mayotte des observations sur la mauvaise habitude d'ignorer les heures, et sur le coupable mépris des belles choses grâce auquel elle permettait à un animal de déchirer des dentelles de valeur.

Aussi, en entrant dans le salon, Mayotte avait l'air triste d'un enfant que l'on vient de gronder; même, elle poussait de gros soupirs qui lui valurent encore un regard irrité de son mari. Mais l'accueil de M. et de Mme Bruyère fut si cordial, qu'avec sa mobilité ordinaire d'impression, elle sourit presque tout de suite, et la petite brume qui voilait ses yeux disparut, les laissant brillants et clairs comme deux étoiles.

En ce moment, les jolis yeux de Mayotte, fixés sur Mme Bruyère, exprimaient une admiration qui amusait d'autant plus la jeune femme qu'elle n'était pas habituée à lire ce sentiment dans le regard de ses amies. C'est en toute sincérité que Mayotte trouvait Mme Bruyère très belle; elle admirait ses épaules éblouissantes hardiment décolletées, l'éclat rose de son teint et l'auréole cuivrée de ses cheveux frisés, très fins, autour du visage. Puis elle se regardait à la dérobée dans une glace placée en face d'elle, et constatait entre Mme Bruyère et elle de bien grandes dissemblances. Comme ils sont noirs et plats, ses cheveux qui ne veulent la coiffer qu'en larges bandeaux! son cou est bien frêle

aussi et ses bras bruns sont si minces qu'en les levant en l'air elle peut faire glisser plus haut que le coude ses nombreux bracelets d'or.

Elle trouvait Mme Bruyère très belle, mais étrange ; il lui semblait qu'elle n'avait pas non plus la même manière de parler ou de penser, et que jamais elle ne pourrait s'entendre complètement avec elle.

Robert lui avait dit de tout observer et d'imiter ensuite. Elle ne demandait pas mieux, mais elle comprenait bien que ses cheveux ne seraient jamais frisés et blonds, que jamais elle ne saurait parler et s'avancer comme cette belle femme, souriante et majestueuse à la fois.

« Madame de Villiers, voulez-vous venir voir mes fillettes? Nous allons les surprendre dans leur salle d'étude. »

En effet, dans la pièce voisine, deux petites filles de six et sept ans s'appliquaient à tracer sur de belles pages blanches des caractères encore bien hésitants et bien gros. Une vieille dame aux vêtements noirs et très modestes, l'air timide sous ses cheveux blancs, les surveillait et guidait les doigts malhabiles.

A l'arrivée de leur mère les enfants s'étaient levées et, déjà au courant des usages, elles tendaient, sur un signe de Mme Bruyère, leur main à Mayotte.

« Voici Germaine, dit Mme Bruyère en présentant l'aînée; et voici Suzanne, ajouta-t-elle en désignant une petite personne rose et bouclée.

— Oh! la mignonne! » Mayotte la saisissait à pleins bras, couvrait de baisers son visage rond à fossette, et prévoyait de nombreuses parties de rire avec les deux enfants. Mais Mlle Suzanne résistait, se dérobait aux caresses, et d'une petite voix irritée :

« Vous chiffonnez ma robe, madame.

— Petite coquette », fit en riant Mme Bruyère, pendant que Mayotte interdite considérait Suzanne avec stupeur.

« Va dire à Jeanne de refaire tes boucles avant le dîner; toi aussi, Germaine. Madame, pour aujourd'hui la leçon est terminée. Bonsoir. » D'un léger mouvement de tête elle saluait la vieille dame qui, d'un geste un peu las, remettait ses gants soigneusement raccom-

modés. Les fillettes lui présentèrent leur front, sans élan, comme on accomplit une cérémonie obligée, et elles disparurent, déjà pressées d'aller à leur toilette.

« A propos, madame Rémy, il est entendu que vous viendrez de bonne heure demain, car j'emmène les enfants avec moi à quatre heures.

— Oui, madame; Germaine m'avait prévenue. »

La vieille dame, debout, rajustait les brides de son chapeau et lissait du doigt ses anglaises bien roulées. Ses yeux encore bleus étaient très doux, peut-être un peu tristes, et tout de suite il sembla à Mayotte qu'elle devait être très bonne et que, si elle avait une fille, elle l'embrassait très fort, à plein cœur, comme sa mère à elle, non du bout des lèvres, comme Mme de Villiers. Aussi elle lui sourit de son plus joli sourire et lui adressa un affectueux « Bonsoir, madame », qui lui valut un regard reconnaissant des yeux tristes et bons.

A peine les deux jeunes femmes étaient-elles revenues au salon que les autres convives commencèrent à arriver.

Mme Bruyère, de plus en plus aimable, présenta d'abord à Mayotte sa conseillère, presque une mère pour elle, Mme de Valin. Et Mayotte vit devant elle une dame qui lui parut plus âgée que Mme Bruyère et surtout beaucoup plus imposante. A la vérité, aucune ride apparente ne sillonnait son visage, et ses cheveux habilement poudrés et disposés, auraient aussi bien pu orner le front d'une jeune femme, mais une robe en velours noir drapait ses formes majestueuses, son regard se posait plein d'autorité sur les hommes et les choses, et c'est à peine si elle daigna répondre par une légère inclination au salut respectueux et un peu gauche que lui adressa Mayotte.

Bientôt cependant elle s'anima, se mit à parler, dirigeant manifestement l'entretien, et sa conversation brillante, qui montrait à tout instant des dents encore belles, acheva de remplir Mayotte d'admiration et de timidité. Elle fut tout aussi effarée par Mme Livran, petite femme mince, d'aspect jaune et triste, qui parlait avec volubilité des derniers discours prononcés à l'Académie pour la réception de

deux nouveaux Immortels. Elle posait beaucoup de questions, mais fournissait elle-même les réponses, de sorte que Mayotte n'avait qu'à tout approuver par de vagues adhésions, de la tête. Solennel et barbu jusque dans les yeux, M. Livran semblait continuer dans le monde son métier de juge d'instruction. Il parlait peu, disait des choses graves avec des mots choisis, donnait aux jeunes d'excellents conseils en leur prouvant que, si l'on voulait « arriver vite et haut », il fallait être décidé à sacrifier ses plus solides convictions. Découvrant en Robert de Villiers un « provincial », un nouveau venu, il l'avait attiré dans un coin et lui parlait avec mystère, l'œil fouilleur, comme s'il avait interrogé un prévenu.

Les de Glossay firent enfin leur apparition. M^me^ de Glossay précipita sur les coussins d'un fauteuil, qui gémit, les masses tremblantes de son énorme personne, et, retirant ses gants avec mille gentillesses, elle se mit à parler si vite et si haut que M^me^ de Valin elle-même dut se taire. Discret et effacé, M. de Glossay semblait pleurer derrière un paravent, place que sa

femme lui avait indiquée d'un coup d'œil impérieux.

Tous les convives se trouvant réunis, on se mit à table.

Le dîner fut ce qu'il devait être; des mets excellents se succédèrent dans l'ordre consacré, et les vins portaient, tous, des noms de très grands crus. On pouvait en somme tirer quelque vanité d'avoir été prié à ce repas, et laisser traîner chez soi, comme par mégarde, les menus imprimés sur fort papier moyen âge, afin d'apprendre à ses amis qu'on allait chez des gens riches et sachant recevoir.

L'attitude de Robert de Villiers approuvait toutes choses, les hommes et les plats; il mangeait beaucoup, goûtait aux vins d'un air connaisseur et causait gaîment, surtout avec M^me^ de Valin, sa voisine de droite.

Pendant ce temps, Mayotte, assise à côté de M. Livran, écoutait avec effroi les détails les plus précis de crimes horribles, et quand elle se retournait vers M. de Glossay, elle était immédiatement renseignée sur les découvertes philologiques les plus récentes.

Déconcertée, elle essaya de suivre la conversation générale et s'amusa à regarder autour d'elle.

Mme de Glossay, les joues très roses, lutinait tout le monde, buvait du vin pur le petit doigt en l'air, riait la tête renversée, la bouche très ouverte, son cou blanc et gras largement gonflé. On eût dit d'un Roybet par sa beauté peuple, sa gorge puissante, ses épaules splendides, tout cet étalage de chair éclatante buvant la lumière et s'imposant comme le centre de quelque tableau de joyeuse ripaille.

Après le dîner, Germaine et Suzanne vinrent au salon montrer leurs minois déjà fort éveillés et dire bonsoir à tout le monde avec des coquetteries amusantes et des manières de petites femmes.

Mme Bruyère demanda à Germaine de réciter une fable : sans se faire prier, l'enfant débita avec beaucoup d'aplomb *le Renard et la Cigogne*. Un perroquet n'eût pas mieux dit, et l'on pouvait prévoir que la fillette aurait plus tard de grands succès en récitant des monologues. Chacun se récria, admira et félicita Germaine, qui déclara qu'elle en savait beaucoup d'autres.

« Voulez-vous que je vous en dise une de Florian? Celle-ci était de La Fontaine. Lequel aimez-vous le mieux, madame? demanda-t-elle gravement à Mayotte.

— Cela m'est égal; je ne connais ni l'un ni l'autre.

— Oh! » et Germaine ouvrait de grands yeux scandalisés, tandis que les dames souriaient ironiquement.

Robert de Villiers avait rougi; il se hâta d'expliquer qu' « à Saint-Domingue on apprenait aux enfants les œuvres d'autres fabulistes ».

« Mais non, Robert, interrompit Mayotte avec sa terrible candeur, je n'ai jamais appris aucune fable. Je suis sûre que le Padre Nuñez n'en savait pas lui-même, et maman non plus. »

Pour changer le cours de la conversation, M^me^ Bruyère proposa de faire de la musique et se mit tout de suite au piano.

Bientôt les mélodies qui chantaient sous ses doigts, — M^me^ Bruyère était mieux qu'un amateur ordinaire, — attirèrent Mayotte tout près d'elle. Sans prendre garde que chacun restait à

sa place et écoutait avec l'ennui plein de politesse des gens du monde, elle s'était appuyée contre le piano, les yeux en extase et demandant sans cesse « Encore! encore! » comme si elle eût été seule dans le salon.

« Comme vous aimez la musique! » fit Mme Bruyère en se levant, jouez-nous donc quelque chose.

« Je ne sais pas jouer ainsi; mais avec une guitare je chanterai une chanson créole, si vous le désirez.

— Oui! oui! volontiers! cela sera vraiment original », appuya Mme de Valin avec un sourire moqueur. Robert aurait voulu empêcher sa femme de chanter, mais déjà Henri Bruyère revenait avec une guitare et offrait à Mayotte une chaise au milieu du salon.

Nullement intimidée, elle s'assit, passa le ruban jaune, auquel était suspendue la guitare, autour de son cou brun, et tandis que ses doigts fuselés caressaient doucement les cordes, elle se mit à chanter.

C'étaient des souvenirs du pays, des airs de danse, ou des refrains mélancoliques que disait

sa voix claire au timbre si jeune. Elle oubliait Paris, ce salon plein de monde et de lumières; elle croyait vraiment chanter pour Dâ et pour ses péons. Mais tout cela est loin, elle a pour toujours quitté l'Ile Verte, et le refrain qui l'a si souvent bercée sur les genoux de Dâ revient à ses lèvres :

Adoué Madras! adoué foulards!
Adoué! Adoué!....

Elle s'arrêta tout à coup et une larme glissa sur sa joue brune, car — chose ridicule — Mayotte, pas plus que les enfants, ne savait retenir ses larmes quand elles voulaient couler. Robert s'approcha vivement de sa femme comme pour la débarrasser de sa guitare :

« Vous vous fatiguez, Mayotte; vous n'auriez pas dû chanter, puisque depuis quelques jours vous souffrez de la gorge. »

Et tout bas il ajoutait :

« Votre manière de vous conduire dans le monde est absurde! J'ai honte d'aller n'importe où avec vous! »

Robert ne s'en tint pas à ces paroles de

blâme, et le lendemain matin, à déjeuner, il reprit :

« Vous comprenez, Mayotte, que ma mère avait bien raison; il faut absolument vous décider à apprendre quelque chose. Hier soir j'ai encore été mortifié de votre ignorance. Puisque vous n'avez plus mes sœurs auprès de vous, je vais demander à Mme Bruyère de nous indiquer quelqu'un qui vous fera un peu travailler, dès que nous serons installés dans notre appartement. »

Mayotte, la tête basse, écoutait les observations de son mari et voyait déjà, non sans terreur, recommencer la vie de Bordeaux. Tout à coup, son visage s'éclaircit.

« Oui, Robert; pour vous faire plaisir je veux bien essayer de travailler. J'ai vu chez Mme Bruyère l'institutrice de ses petites filles. C'est une bonne vieille dame qui a des cheveux blancs et l'air très doux. Elle ne me fera pas trop de peur. Je puis aller demander son nom et son adresse à Mme Bruyère aujourd'hui. »

Robert approuva tout de suite le projet de sa femme, et le soir même il était convenu que

Mme Rémy commencerait le plus tôt possible ses leçons à Mayotte.

« C'est une femme distinguée, avait déclaré Mme Bruyère. Elle a connu des jours meilleurs; mais son mari l'a à peu près ruinée. Il est mort, heureusement pour elle! Elle a réussi à marier sa fille dans une jolie position, mais il ne lui reste rien; elle est obligée de donner des leçons pour vivre, et elle habite avec son frère, un bon vieux un peu sourd, je crois, qui a une petite place; il fait des écritures dans un bureau quelconque.

— Mais, si la fille de Mme Rémy est riche, elle pourrait bien donner de l'argent à cette pauvre vieille dame qui a l'air si bon, fit Mayotte avec chaleur. Pourquoi la laisse-t-elle travailler?

— Si on raisonnait ainsi, personne ne serait longtemps riche! Mme Lagrange a des enfants à elle, sa mère peut bien se tirer d'affaire, après tout. Il faut que chacun pense à soi en ce monde. Voulez-vous que nous sortions ensemble, ma chère amie? »

X

Les de Villiers sont enfin installés dans leur appartement de la rue de Prony. Robert constate avec plaisir que son salon est plus grand que celui de Henri Bruyère, et que ses tapis sont fort beaux. Mayotte est enchantée parce que du balcon on voit les arbres du parc Monceau : « Cela la repose des maisons », dit-elle, et elle se promet, au beau temps, d'aller souvent se promener sous ces arbres dont les branches, agitées par le vent d'automne, ont l'air maintenant de lui faire de grands saluts.

Quant à son petit salon, Mayotte le déclare tout à fait à son goût; elle ne se lasse pas d'admirer les meubles, frêles et charmants,

dont le bois doré encadre des coussins écarlates; les plantes vertes, palmiers, phénix et musa, qui mettent leur grâce exotique dans cette pièce aux aspects de serre. Puis, partout des fleurs, partout du rouge et de l'or, des glaces et des appliques aux branches nombreuses. Quand un rayon de soleil glisse sa joie à travers les rideaux pourpres et caresse les soies éclatantes des meubles, c'est une lueur chaude, un éclat rubescent cruel à la plupart des yeux; mais Mayotte s'enivre de clarté, elle que charment les lumières crues, les couleurs vives, et qu'attriste la douceur des grisailles.

Mayotte a commencé à travailler avec M^me^ Rémy et les leçons ne l'ennuient pas du tout : la vieille dame est indulgente et bonne; elle ne la gronde pas comme Aline jadis et comprend très bien qu'on ne se mette pas tout de suite dans la tête une chose aussi difficile que l'orthographe. D'ailleurs, toute la leçon ne se passe pas à écrire! Elle fait beaucoup causer sa jeune élève pour laquelle elle éprouve une réelle et croissante affection. Elle voudrait bien lui donner un peu de science, mais moins celle

qui s'apprend dans les livres que la science même de la vie.

Car la bonne Mme Rémy est effrayée de découvrir quelle enfant est Mayotte, combien grande est son ignorance de toutes choses; elle est émue quand elle la voit très franche, très droite, si confiante dans la part de bonheur que doit lui apporter la vie, si peu faite pour lutter contre la méchanceté des hommes et la force aveugle des événements.

Mayotte ne se doute guère de la pitié profonde qu'a pour elle Mme Rémy; elle répond par de brillants sourires aux regards très doux et un peu tristes de la vieille dame, et peu à peu elle a pris l'habitude de lui confier, heureux ou non, tous les incidents de sa vie.

La joue animée, l'œil brillant, elle lui décrit une toilette de bal, elle lui raconte qu'elle a dansé toute la nuit, très tard, jusqu'au matin, et combien c'était glacial, ce retour en voiture au petit jour blanc, ce petit jour qu'on eût dit malade derrière les vitres.

Une autre fois Mayotte essaye de prendre une mine fâchée et avoue que Mistigris, son petit

angora jaune, a déchiré les rideaux du fumoir et renversé un encrier sur le tapis.

« Robert était furieux; il voulait battre Mistigris, j'ai tant pleuré qu'il n'a pas osé. Alors il a dit que c'était la faute de Dâ qui aurait dû enfermer cette bête dans sa chambre; qu'il n'avait pas loué et meublé ce bel appartement pour que des chats et une négresse détruisent tout. On reproche toujours à Dâ d'être noire, comme si c'était de sa faute! Je l'aime, et Robert me fâche quand il la gronde; aussi, je suis presque contente que Mistigris ait déchiré son rideau. »

Ceci n'était qu'amusant; mais il se passa bientôt des événements un peu plus graves qui désolèrent Mayotte.

Une après-midi, quand Mme Rémy se présenta vers deux heures pour donner sa leçon, elle trouva la jeune femme seule, assise dans son petit salon et n'ayant même pas songé à préparer ses livres. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle leva les yeux et sourit faiblement, debout pour aller à la rencontre de Mme Rémy. Elle était pâle, et ses yeux battus avouaient des larmes récentes.

Elle ouvrit distraitement un cahier, s'assit devant sa petite table en laque rouge, ornée de filets d'or, puis tout à coup, incapable de se contenir davantage, elle éclata en larmes, criant dans ses sanglots :

« Il veut la chasser! ô ma pauvre Dâ! » Sans que Mme Rémy lui fit aucune question, elle raconta tout, au hasard :

« Oui, ce matin, il y a eu une scène terrible, mais il faut que vous sachiez pourquoi. Voilà huit jours à peu près, comme il fait très beau temps, pas trop froid, j'ai eu envie de sortir. Vous savez que pendant dix jours j'avais été très enrhumée et l'on m'avait fait rester à la maison. Quand j'ai été mieux, Robert ne pouvait pas m'accompagner. Il a maintenant beaucoup d'amis, il sort avec eux, il va au Palais ou bien au cercle. Je suis souvent seule toute la journée; je ne connais pas grand monde et les visites m'ennuient; pour me distraire, je cause avec Dâ. Puis, comme cela ne m'amusait pas du tout non plus de sortir seule, j'ai emmené Dâ pour nous promener ensemble. Robert m'avait dit qu'il était occupé et je ne croyais

pas que ce fût mal! Pendant plusieurs jours nous nous sommes beaucoup amusées, Dâ et moi; nous avons été au Jardin des plantes, au Jardin d'acclimatation; Robert déteste les bêtes et Dâ était si contente! Puis, au retour, nous allions goûter (nous aimons tant les gâteaux), et nous achetions des fleurs. Enfin, hier, comme il y avait un très beau soleil, j'ai pris avec Dâ une voiture découverte et nous avons été au Bois toutes les deux. C'était si joli, si animé, il y avait tant de monde! Nous avons rencontré Mme de Valin qui m'a dit bonjour en riant. Elle rit toujours, elle a l'air de me trouver drôle. Pourquoi? Le soir, nous dînions, Robert et moi, chez Mme Bruyère. Voilà Mme de Valin qui s'écrie dès que nous entrons :

« Très réussi, votre effet au Bois, madame de Villiers! »

Robert ne comprend pas, ni moi non plus.

« Oui, votre négresse était superbe, allongée « sur les coussins de votre calèche. Comment, « monsieur de Villiers, vous ne le saviez pas? « vous n'avez pas joui du spectacle? Allons! « avouez que vous désirez être remarqué et

« pour cela vous faites escorter partout votre « femme de cette étrange gardienne. On les a « vues ensemble sur les boulevards, on les a « vues au Jardin d'acclimatation, et ailleurs « encore. » Tout le monde riait beaucoup, et Robert était pâle de colère. Il m'a regardée si durement que de toute la soirée je n'ai pas eu le cœur à m'amuser. Du reste, nous sommes partis de bonne heure. A peine rentrés, il m'a demandé ce que j'avais donc fait ces temps-ci et pourquoi je me cachais de lui. « Mais Robert, « je ne me suis pas cachée! Voilà plus de trois « semaines que vous ne sortez plus avec moi; « tant que j'ai été enrhumée, tant qu'il a fait « froid, je n'y faisais pas trop attention. Quand « j'ai été mieux, je vous ai demandé de m'ac- « compagner, vous m'avez répondu que vous « aviez autre chose à faire. Alors, comme je ne « voulais pas sortir seule, j'ai emmené Dâ. Je ne « tenais pas à vous parler d'elle puisque vous « ne l'aimez pas, mais je vous aurais raconté « tout ce que je faisais et tout ce que je voyais. « Seulement, presque chaque soir, nous avions « une ou deux personnes ou nous-mêmes nous

« dînions dehors. Le matin, vous parliez de « vins, de chevaux, vous lisiez un journal, et « vous n'aviez pas l'air intéressé par ce que je « vous racontais. Pourquoi voulez-vous que je « me cache? Cela n'est pas mal. — C'est pire « que mal, c'est ridicule, c'est grotesque! Votre « négresse en voiture, à côté de vous! A-t-on « assez ri, ce soir? Grâce à vous, on va se « moquer de moi. Vous vous faites remarquer « exprès; vous n'avez ni cœur ni intelligence! » Il a continué longtemps à me gronder, mais j'espérais qu'il ne penserait plus à Dâ. Et voilà que ce matin Aline écrit à son frère, elle lui demande si tout va bien chez lui, si Dâ n'a plus autant d'influence sur « cette pauvre Mayotte ». Bien entendu, Robert, ainsi excité, a recommencé. « Vous le voyez, ma sœur aussi « me parle de votre négresse. Cela ne peut pas « durer; il faut la renvoyer. » J'ai tant pleuré, tant supplié, qu'il a consenti à la garder encore un peu. Mais je vais avoir peur tout le temps, car Dâ n'est guère patiente, et à la moindre observation elle répond mal, ce que Robert ne peut pas souffrir. Dites, madame, tout cela

n'est-il pas terrible? et puisque ce n'est pas mal de sortir en voiture avec Dâ, pourquoi m'en empêche-t-on? »

Mme Rémy était très embarrassée; elle caressait doucement, comme elle l'eût fait à une petite fille, les cheveux ébouriffés de Mayotte. « Certainement non, cela n'est pas mal, on ne peut pas vous blâmer beaucoup. Mais c'est extraordinaire; cela ne se fait pas et vous serez jugée par le monde selon que vous aurez ou non observé ses prescriptions, même si elles vous paraissent gênantes et injustes. Tenez! sortir sans chapeau et sans gants, ce n'est pas mal non plus; pourtant si vous le faites, on parlera, on se récriera, on vous blâmera, tout simplement parce que ce n'est pas une chose admise dans le petit — combien petit! — groupe d'hommes et de femmes au milieu duquel vous vivez.

— Peut-être! mais comment faire alors pour savoir au juste ce qui est admis ou non? Je n'en sais rien, moi, continua Mayotte sur un petit ton plaintif. Et en attendant voilà un beau soleil, dont je ne jouirai guère aujourd'hui!

Impossible d'emmener Dâ! Robert est occupé et ne viendra avec moi que demain. Quant à sortir toute seule, cela m'ennuie; je n'ai pas peur de me perdre, mais c'est triste de ne pas pouvoir parler. A Saint-Domingue, je n'étais jamais seule. Madame Rémy?... si vous vouliez! Avez-vous encore des leçons aujourd'hui? »

Mme Rémy sourit :

« Non, madame, et si cela vous fait plaisir, si mes cheveux blancs ne vous effrayent pas trop, je ne demande pas mieux que de vous tenir compagnie. »

Mayotte eut vite fait de s'envelopper de ses fourrures — elle était très frileuse — et bientôt, par un beau temps sec, pas trop froid, toutes deux se dirigeaient vers Notre-Dame.

Mayotte n'était encore jamais entrée dans la cathédrale; aussi avait-elle accepté avec plaisir la proposition d'aller la visiter. Quant à Mme Rémy, la vieille église lui était familière, elle la jugeait à la fois superbe et douce, et tout en reconnaissant sa majesté, elle lui accordait, aux heures où les hordes d'Anglais la respectent, le charme paisible des églises de campagne.

« Vous verrez combien cela est beau, disait-elle à Mayotte, et aujourd'hui que vous êtes un peu triste, une église vous sera plus agréable à visiter qu'un Musée ou un jardin avec beaucoup de foule.

— Non, je ne suis plus triste. J'étais malheureuse de ne pas sortir et de penser qu'on renverrait peut-être Dâ. Mais à présent, dehors, avec vous, je suis contente. Pourtant je ne demande pas mieux que d'aller à Notre-Dame, je n'y ai jamais été; puis ce nom me fait penser à Notre-Dame d'Higuey que j'aime tant. »

« Que c'est grand! que c'est noir! » Dès le seuil Mayotte se sentit envahie par une inexplicable tristesse, comme écrasée par la masse énorme des pierres, et vaguement effrayée par ce quelque chose de solennel qui palpite sous les voûtes, et qui semble être l'âme même de l'église.

C'était pendant l'Avent; un sermon de retraite était fini et la maîtrise entonnait le *Tantum ergo*. Agenouillées près de la porte, derrière la foule immense qui remplissait la cathédrale, Mayotte et Mme Rémy écoutaient les voix dont

la prière élargie, soutenue par l'orgue, semblait monter jusqu'au Ciel. Les lumières de l'autel, comme des points d'or, brillaient lointaines, l'officiant apparaissait très petit à cause de la distance, mais très net grâce à la chasuble violette que moiraient les reflets des cierges. Les piliers, comme les arbres géants de quelque forêt vierge, projetaient sur le sol leurs ombres énormes, et cachaient dans la nuit éternelle éparse sous les voûtes leur faîte revêtu d'un feuillage de pierre. La foule, immobile et recueillie, baissait la tête ; c'était le silence auguste et frémissant de la prière.

Là-bas, après une rentrée de l'orgue, les voix exaltées, triomphales, continuaient l'hymne superbe. Avec plus d'ampleur et de joie encore, elles reprenaient :

Genitori, genitoque
Laus et jubilatio...

Mayotte aurait voulu chanter et se réjouir, elle aussi, ou tout au moins prier, mais elle se sentait trop anéantie, comme étrangère et perdue. Elle en venait à se demander si c'était

bien le même Dieu qu'on adorait à Saint-Domingue; elle n'osait pas parler à Notre-Dame de France comme elle parlait à Notre-Dame d'Higuey; elle se retira de l'église sans que rien de consolant fût venu en elle.

« J'ai froid, fit-elle en sortant.

— N'est-ce pas que c'est beau? insista Mme Rémy.

— Oui, sans doute; mais je ne comprends pas. Là-bas, ce n'est plus la même chose; l'église est peinte en rouge, elle est toute petite, tout le monde ne peut pas y entrer les jours de fête. Alors, au moment de la Bénédiction on ouvre la porte, afin que ceux qui sont à genoux dehors, sur la place, puissent voir et être bénis. Le soleil vient jusque sur l'autel, et vraiment on dirait que le prêtre est vêtu d'or, qu'il tient le soleil lui-même dans ses mains, quand il élève l'ostensoir. Tout brille, tout reluit, les flamboyants sont rouges. Il fait beau et chaud. Puis, la Sainte-Vierge a de si belles robes! Elle sourit, on lui met chaque jour une couronne de fleurs toutes fraîches; on peut lui parler tout près, embrasser le bas de sa robe. Le 21 jan-

vier, ce sera le grand pèlerinage... et je n'irai pas! Je garderai donc le même ruban », et elle appuya sa main sur sa poitrine à l'endroit où, étrange scapulaire, dormait le petit morceau de soie rouge que Felipe avait partagé avec elle.

Mme Rémy et Mayotte remontaient maintenant l'avenue de l'Opéra. Les magasins éblouissants de lumière semblaient verser de la chaleur et de la gaîté sur les trottoirs. Mayotte, très amusée à présent, s'arrêtait devant chaque vitrine avec des cris de joie.

« Tiens! c'est vrai, dans quinze jours nous serons au 1er janvier. N'aimez-vous pas le jour de l'an? moi, madame, je l'adore! J'aime tant les surprises! Je voudrais bien savoir ce que Robert va me donner. Et Dâ? car elle aussi me fait toujours un cadeau. Moi, je lui offrirai un grand foulard de tête en soie rouge, une robe à raies, un gros sac de bonbons au chocolat, et puis, quelque chose de très drôle pour l'attraper ou lui faire peur. A Robert, je ne sais pas trop encore. Vous m'aiderez à trouver un présent pour lui, car il est très difficile. Mistigris ne sera pas oublié, je vous en réponds! Je sais

que, le matin, j'aurai tout plein de paquets blancs sur mon lit. Chère madame Rémy, vous écrirez pour moi à Mme de Villiers et à mes belles-sœurs. Je ne sais que leur dire, et il faut trop s'appliquer. A ma chère maman, j'écrirai bien toute seule; même avec beaucoup de taches et de fautes, elle comprendra. Je lui ferai un joli présent à elle aussi. Pour Felipe... Felipe, vous savez bien? j'achèterai une belle montre. Puis, le soir, nous aurons un grand dîner à la maison et nous ferons des visites depuis trois heures jusqu'à six heures et demie. Mais vous, que ferez-vous? Recevrez-vous beaucoup de cadeaux? »

Mme Rémy eut un sourire un peu triste.

« Je resterai tranquille au coin de mon feu avec mon frère; ma fille viendra avec ses enfants m'embrasser dans la matinée et recevoir les petits présents que je peux leur offrir. L'après-midi elle est occupée. Quant à des cadeaux, je suis trop vieille pour qu'on m'en fasse.

— Ah! par exemple! quand on les aime on n'est jamais trop vieux et enfin vous les aimez,

je suppose? C'est si amusant de défaire des faveurs!

— Tout le monde apprécie un souvenir, une preuve d'affection; mais je n'ai jamais été bien gâtée sous ce rapport; aussi, aujourd'hui, cela ne fait pas grande différence.

— Le soir, bien entendu, vous dînez chez votre fille, et votre frère aussi? »

A cette question, innocemment cruelle, Mme Rémy se troubla.

« Mon Dieu... non; ma fille est si petitement logée! A cause de son mari ils reçoivent du monde ce jour-là. Il n'y a pas de place pour nous.

La pauvre vieille parlait doucement, avec un bon sourire, pour faire croire qu'elle n'avait pas de peine, et que c'était très naturel qu'il n'y eût pas de place pour elle chez ses enfants.

Mayotte ne répondit rien. Elle hocha sa petite tête, fit une moue espiègle, et — elles étaient arrivées devant sa porte — serra la main de Mme Rémy.

« Merci de m'avoir procuré une aussi jolie promenade. A jeudi, pour la leçon. Je ne ferai

rien, vous savez, mais cela ne vous surprendra pas, car c'est assez mon habitude. Je vais chercher des surprises pour tout le monde le 1er janvier. »

Et elle disparut avec un joyeux éclat de rire.

XI

« Encore un paquet ! Mon Dieu, quel bonheur ! »

Mayotte, toute rose de plaisir, défaisait de ses petites mains impatientes les nœuds des faveurs et riait à chaque nouvelle surprise.

Déjà elle avait attaché à son cou le collier de perles offert par son mari, et elle ne cessait de bavarder, tout en croquant à belles dents des bonbons pris au hasard dans les boîtes et les sacs ouverts un peu partout.

« Mayotte ! comme vous êtes brusque, vous avez cassé cette jolie coupe. »

Robert, d'un air fâché, regardait les mor-

ceaux d'une petite coupe en porcelaine de Saxe que Mayotte, en se hâtant d'ouvrir un paquet, venait de laisser tomber sur le sol.

« Cela ne fait rien, Robert, nous en avons bien d'autres! Et puis vous savez, tout ce que j'aime c'est de défaire les paquets. Une fois que j'ai vu ce qu'il y a dedans, cela m'est égal de casser. Ne grognez pas! je vous en prie; goûtez plutôt à ces bonbons. »

Robert, mis en belle humeur par la gaîté du jour de l'an, consentit à rire et demanda :

« Votre négresse est-elle contente de ses étrennes? En tout cas nous avons bien couru pour lui trouver des étoffes d'une couleur assez voyante!

— Oui, Robert, elle a été enchantée, et si vous saviez ce qu'elle m'a donné! C'est vrai! je ne vous l'ai pas dit encore. Elle est entrée la première ce matin dans ma chambre et elle portait une jolie cage dorée avec un... judio! C'est un oiseau de chez nous qu'on appelle ainsi parce qu'il a un bec volumineux et recourbé comme le nez d'un juif; il est tout noir; son cri est bien doux. Comme cela m'a fait

plaisir! Cette pauvre Dà! il paraît qu'elle en a demandé chez tous les marchands d'oiseaux avant de découvrir celui-là. Je l'ai mis avec mes bengalis, qui sont maintenant assez apprivoisés pour que je les prenne dans ma main. Si vous aimiez les animaux, je vous les montrerais.

— Merci! je ne les aime pas beaucoup. Je vous permets d'en avoir à la condition que je ne m'en aperçoive jamais. Avez-vous pensé que nous devons faire des visites ensemble tout à l'heure?

— Oui, je le sais bien; mais avant je voudrais... — Mayotte hésita un peu — aller chez M^me^ Rémy, lui souhaiter la bonne année.

— Pourquoi? cela n'est pas indispensable; nous n'y sommes nullement obligés.

— C'est qu'elle est toute seule avec son vieux frère aujourd'hui; personne ne lui donne rien. C'est elle qui me l'a dit, et elle sera, bien sûr, contente de me voir. Ce doit être si triste le jour de l'an sans cadeaux! J'irai vite, je vous promets que je me dépêcherai.

— Si vous aviez exprimé ce désir plus tôt, il nous était bien facile de choisir un présent pour

elle, et de le lui faire porter dès ce matin : une coupe, une boîte de bonbons, par exemple, avec un billet de cent francs au milieu.

— Non, Robert, car ce n'est pas tout à fait cela. Je tiens à y aller moi-même. Je vous dis qu'elle sera contente de me voir.

— Allons! prenez une voiture et soyez ici à trois heures. Pour ce caprice, je ne me soucie pas de négliger d'importantes visites. Nous avons des relations à ménager et des devoirs de société à remplir. N'oubliez pas non plus que nous avons du monde à dîner. Par conséquent il faut que nous soyons rentrés à six heures et demie au plus tard. Dépêchez-vous. »

Mayotte s'enveloppa bien vite de ses fourrures neigeuses, elle appela Dà, et toutes deux, chargées de paquets, montèrent en voiture.

M^me^ Rémy habitait avec son frère un tout petit appartement au cinquième, rue des Dames.

Tous deux avaient fini de déjeuner, mais rien n'annonçait que ce fût pour eux un jour de fête; assis auprès du feu, ils parlaient à peine et n'attendaient à coup sûr aucune visite aucun joyeux souhait.

« Qui donc peut sonner, puisque Henriette et les enfants sont venus ce matin? n'as-tu pas entendu, Pierre?

— On se trompe, sans doute... »

Déjà la porte du modeste petit salon à manger s'ouvrait toute grande, et Mayotte, rose, souriante, était debout sur le seuil.

« Bonne année, chère madame Rémy! »

Surpris et fort intimidé, Pierre Hyriex s'était levé et, très gauche, tournait entre ses doigts sa calotte en soie noire.

Mayotte riait et continuait, tout en déposant plusieurs paquets sur la table :

« Madame, présentez-moi donc votre frère dont vous m'avez si souvent parlé. »

M^me^ Rémy, qui souriait aussi, satisfit le désir de Mayotte et la jeune femme s'assit tout près du feu, entre les deux vieillards qui contemplaient avec attendrissement cette jeunesse, cette gaîté dont la seule présence réchauffait leur modeste demeure.

« Comme c'est gentil à vous d'être venue me voir, ma chère enfant! vous nous faites à mon frère et à moi un bien grand plaisir. Quand on

est vieux, cette journée est plutôt triste. Malgré soi on pense à des choses qui dorment au fond du cœur et qui font souffrir quand elles se réveillent. Et c'est bien doux de pouvoir regarder un aimable visage, des yeux contents comme les vôtres. Avez-vous reçu beaucoup de présents?

— Des masses! Tenez! en voici un. »

Et défaisant un peu plus ses fourrures, Mayotte montra le beau collier de perles fines dont elle ne voulait plus se séparer.

« C'est mon mari qui me l'a donné. Cela et l'oiseau de Dâ, c'est ce que j'aime le mieux. »

Elle regardait autour d'elle d'un air préoccupé.

« Vous m'aviez dit que vous aviez un bel angora gris, Titi. Je ne le vois pas. » M^me^ Rémy se mit à rire.

« Il s'est caché quand vous êtes entrée; il est un peu sauvage. »

Pierre Hyriex découvrit le fuyard sous la table, il s'en empara et le porta encore tout ému à Mayotte. Ses larges yeux lançaient des flammes rouges et vertes et sa queue, superbe et touffue comme un panache de soie, s'agitait nerveusement à coups précipités.

« Qu'il est beau! »

Mayotte eut pour le saisir des gestes si doux, elle lui parla d'une voix si câline, que toute la colère du bel animal tomba d'un coup. Alors Mayotte prit sur la table un paquet, le défit, en tira un collier avec des grelots d'argent, et le mit autour du cou de Titi sans qu'il protestât.

« Là, n'est-ce pas qu'il est gentil? » et la jeune femme riait de tout son cœur. Sa belle gaieté avait gagné les deux vieillards.

« Déjà si tard! il faut que je me sauve! Quel dommage! il faisait si bon ici! C'est si joli, cette petite pièce bien close; mais je reviendrai vous voir. Je veux faire connaissance tout à fait avec M. Hyriex... et Titi. Chère madame Rémy, tous ces paquets sont pour vous. Non! ne me remerciez pas. Vous serez très longtemps à les défaire; c'est exprès pour cela qu'il y a tant de nœuds aux faveurs. »

Mayotte tendit la main à M. Hyriex et s'approchant tout près de M^me^ Rémy elle murmura, devenue soudain sérieuse :

« Maman est loin. Embrassez-moi pour elle. Voulez-vous? »

Elle partie, un peu de la joie de sa présence restait encore dans la pièce, et Mme Rémy, les yeux pleins de larmes, mais le cœur moins triste, défit un à un les paquets.

« Chère mignonne! s'écria-t-elle quand ses doigts rencontrèrent une moelleuse fourrure; elle a vu que je n'avais rien de très chaud et de très neuf! Quelle manière délicate de donner!

— Dieu la bénisse », répondit de tout son cœur Pierre Hyriex.

Puis les papiers blancs dépliés montrèrent encore des boîtes et des sacs de bonbons, et une superbe gerbe d'orchidées et de gardénias. La petite créole se révélait tout entière par ce luxe de riens charmants.

Et l'odeur des fleurs rares, l'élégance claire des sacs et des boîtes de bonbons apportèrent un peu de la griserie de ce jour de fête aux deux abandonnés. Ils se souriaient, émus, contemplant les fleurs avec des yeux attendris, et le bruit des clochettes d'argent qui tintaient au cou de Titi leur rappelait la musique joyeuse de la douce voix qui leur avait dit de bonnes paroles.

« Dieu la bénisse! » répéta avec ferveur Mme Rémy.

Des gerbes d'orchidées ornent aussi la table qui réunit les convives de Robert de Villiers, mais celles-là ne sont pas regardées avec amour comme celles que Mayotte a données à Mme Rémy. Autour de cette table il n'y a que des gens riches, des heureux de ce monde, pour lesquels la grâce et le sourire d'une fleur sont en vérité bien peu de chose.

Ce soir on s'amuse d'autant plus que, grâce à l'inexpérience de Mayotte et à la mauvaise volonté des domestiques jalouses de Dâ, plusieurs fautes graves ont été commises dans l'ordonnance et le service du repas. Robert, les sourcils froncés, tourmente nerveusement le pied d'un verre et doit faire appel à tout son calme d'homme bien élevé pour n'adresser à sa femme aucun reproche en public.

Mayotte voit bien que tout va de travers; Robert la regarde d'un air mécontent, et il lui tarde — elle qui aime tant le bruit et la gaîté — que ce repas s'achève et que tous les invités soient partis. Les minutes lui paraissent très

longues, et elle ne trouve plus rien à répondre à Henri Bruyère assis à sa droite. Ses yeux sont tristes, elle n'écoute même pas les conversations; elle se demande comment elle fera pour apprendre tout ce que les autres femmes ont l'air de savoir sans s'être donné la moindre peine.

Quand on eut passé au salon, et dès que cela lui fut possible, Robert de Villiers rejoignit Mme Bruyère qu'il avait mise au courant de ses ennuis domestiques. C'était la femme de son ami le plus intime; il la considérait comme une personne pratique, distinguée, capable de donner à Mayotte, si elle eût voulu en profiter, les meilleurs conseils.

« Eh bien, vous avez vu, ce soir encore, comme tout a mal marché? Je ne puis plus me permettre de recevoir même mes amis. Avec cela, une dépense folle! Je dois tenir les comptes moi-même. Que faire? Que devenir? »

Mme Bruyère se donna l'air de réfléchir un moment; puis elle dit avec lenteur, comme si elle hésitait :

« Il y aurait bien un moyen de remédier à

cet état de choses, fâcheux en effet. Mme de Villiers est charmante; mais ces jeunes créoles ne sont pas pratiques; elles ne savent rien de la vie, des usages de notre monde. Il vous faudrait quelqu'un pour diriger la maison, commander aux domestiques, organiser les repas; une intendante, en un mot. Pourtant il serait bon que ce fût en même temps une femme distinguée qui devînt une amie et — sous bien des rapports — un modèle pour votre femme. Qu'en dites-vous? »

Robert approuvait :

« Évidemment! ce serait une excellente solution. Mais rencontrer une telle personne est presque impossible. Si vous vouliez m'aider à chercher? Je n'ose dire : à trouver?

— Cela n'est point si difficile que vous le croyez. J'ai même déjà quelqu'un en vue. Que penseriez-vous de mon amie, Mme de Valin?

— Mme de Valin! mais nous l'avons si souvent rencontrée chez toutes nos connaissances, que je lui croyais au contraire de la fortune. Serait-elle donc dans une position à ce point modeste qu'elle doive chercher à travailler?

— Parfaitement. Mme de Valin a subi de grands revers, et puisque, pour la première fois, je me trouve amenée à vous parler d'elle et qu'elle vivra peut-être auprès de vous, il vaut mieux, je pense, vous mettre au courant de ce qui la concerne.

— J'allais vous en prier.

— M. de Valin était sous-directeur d'une de nos grandes compagnies de chemins de fer; c'est vous dire qu'il touchait de fort beaux appointements; n'ayant qu'une fille, c'était pour les de Valin la fortune. A cette époque, Mme de Valin recevait donc beaucoup. Elle avait énormément de relations, et j'ai rarement vu une maîtresse de maison sachant aussi bien qu'elle veiller au côté matériel de réunions semblables et procurer en même temps des distractions intelligentes et agréables à ses invités. On dansait, on faisait de la musique dans ses salons, mais on y causait surtout, et je puis dire qu'elle a reçu chez elle tout ce que Paris compte de gens connus et distingués.

« M. de Valin est mort brusquement, en pleine force, en pleine prospérité, et, vous le com-

prenez, tout a changé. Mme de Valin a eu la douleur de voir s'évanouir tous les rêves d'avenir qu'elle pouvait faire raisonnablement pour sa fille, grâce à leurs brillantes relations, car elle se trouvait désormais réduite à de bien petites rentes, lui permettant tout juste de vivre et de laisser sa fillette dans la pension où on l'élevait. Pendant trois ans à peu près, je puis dire qu'on ne l'a plus vue; elle devait souffrir cruellement de sa position humble et mon mari la comparait volontiers à une reine détrônée. Pour qui l'avait vue jadis dans ses salons où toutes les attentions, tous les hommages allaient vers elle, c'était bien cela. Mais sa santé s'altérait, cette sorte de retraite dans laquelle elle vivait ne lui convenait nullement, et, dans l'intérêt de sa fille, plus tard, elle a voulu revenir vers ses anciens amis. Immédiatement, toutes les portes lui ont été ouvertes, et je vous avoue que ses conseils m'ont été souvent aussi utiles que les nombreuses relations qu'elle m'a fait faire. Cependant, aller ainsi dans le monde entraîne des frais, et ma pauvre amie m'a confié, il y a quelques mois, que ses rentes

avaient diminué et qu'elle devait non seulement renoncer à ce genre de vie, mais encore chercher une situation. Pourquoi vous cacher que, mise au courant par vous-même de vos difficultés domestiques, je lui ai parlé déjà d'une possibilité d'entente entre elle et Mme de Villiers ; combinaison qui rendrait, je crois, service des deux côtés. Vous ne m'en voulez pas?

— Je vous en suis reconnaissant, bien au contraire ; j'ai apprécié dans le monde ce qu'est Mme de Valin et je ne puis qu'être flatté de la voir venir chez nous. Elle remplacera en quelque sorte ma mère, qui s'efforçait de civiliser Mayotte.

— C'est bien cela ! Vous comprenez que Mme de Valin ait hésité longtemps avant de prendre un semblable parti ; mais je sais qu'elle sera considérée par Mme de Villiers comme une véritable amie, et si je ne vous fais pas l'éloge de son caractère, c'est que vous la connaissez. Vous déplaît-il qu'elle soit protestante? »

Robert souriait, comme débarrassé d'un grave souci.

« Que m'importe? cela serait pour le mieux,

cela serait parfait! Voyez-la au plus tôt, et vous achèveriez de me rendre très heureux en parlant de ceci ce soir même à Mayotte. »

Les paroles de Mme Bruyère avaient en effet rendu Robert de Villiers « très heureux » : en recevant Mme de Valin sous son toit, il escomptait déjà les relations qu'elle ne manquerait pas de lui procurer, à lui aussi, puis il lui semblait qu'un peu de la considération qui entourait cette femme, jadis à la mode, dût désormais leur revenir à eux, inconnus encore et débarqués de la veille à Paris.

Mme Bruyère fut habile. Elle triompha des hésitations de Mayotte qui n'avait nulle sympathie pour Mme de Valin, en lui démontrant tous les avantages qui résulteraient pour elle d'une telle combinaison.

« Réfléchissez donc que vous n'aurez plus rien à faire, si ce n'est vous reposer et vous promener. En ce moment surtout où vous êtes — et c'est bien naturel! — languissante et fatiguée, ce sera charmant. Elle aura l'ennui de s'occuper de tous les fastidieux détails du ménage et vous serez sûre au moins que tout sera

fait suivant nos usages français, comme le désire votre mari. »

Mayotte finit par céder; mais, le soir, elle fut très longue à s'endormir.

Elle se sentait triste et, songeant à Mme Rémy pour laquelle sa fille n'avait pas eu une place à table, elle se disait qu'au milieu de tant de monde, ce soir, elle s'était trouvée tout aussi isolée que sa vieille amie oubliée chez elle. Elle avait encore contrarié Robert, et la pensée de Mme de Valin, venant s'installer chez elle, lui donnait envie de pleurer sans qu'elle sût au juste pourquoi.

Tout à coup elle entendit remuer dans son cabinet de toilette les oiseaux donnés par Dâ; ce bruit des petites ailes agitées par quelque rêve, le cri étouffé d'un bengali, changèrent le cours mobile de ses idées. Elle pense tout aussitôt à Dâ dont la tendresse ne lui a jamais manqué, à cette bonne Mme Rémy qui l'aime beaucoup. Enfin elle sourit et elle s'endort presque joyeuse, car elle sait que, dans peu de mois, il sera là, le petit enfant attendu par elle comme un jouet désiré, le petit enfant dont la présence lui donnera tant de bonheur.

XII

Le bébé est venu; un petit être frêle et vagissant repose dans le berceau que Mayotte a voulu très coquet, tout blanc, garni de rubans et de dentelles. Rien ne lui avait semblé trop beau pour le cher bébé, et maintenant, heureuse et souriante, elle demande sans cesse à Dâ, qui ne s'éloigne pas de sa chambre, de lui porter sa petite Mali. Elle veut la faire admirer à Robert; mais lui, le visage maussade, se détourne après avoir, comme à regret, effleuré le front de l'enfant d'un baiser rapide.

Il voulait un fils, un beau garçon robuste comme lui-même, rose et blond comme ses sœurs, un fils qui aurait perpétué son nom et

vendu le vin de ses propriétés. Il le désirait, il l'attendait ce fils, il y comptait presque, et voilà qu'une fille leur était née, une toute petite fille très maigre, très brune, qui serait plus tard la vivante image de sa mère. Robert en fut humilié et en conçut une sourde irritation contre Mayotte. Quand la jeune femme demanda à son mari le nom qu'il souhaitait de donner à leur fille, Robert qui n'avait cherché et choisi que des noms de garçons, qui s'était complu à des Roger, des Jean, des Raymond, leva les épaules d'un air indifférent :

« Ma chère amie, cela m'est tout à fait égal. » Et, surprenant une expression triste et étonnée dans les yeux de Mayotte, il ajouta :

« Donnez-lui le nom qui vous fera plaisir ; je ne veux vous contrarier en rien.

— Dâ, nous l'appellerons Mali. N'est-ce pas, Robert, que c'est un joli nom? Vous savez que Mali, comme Mayotte, veut dire Marie, et je désire donner à ma fille le nom de la bonne Vierge d'Altagracia. »

Pour Mayotte la Vierge d'Higuey était la seule puissante, la seule secourable ; c'est elle

qu'elle voyait régner au ciel avec sa belle robe brodée des jours de fête et des couronnes de jacinthes blanches et roses sur ses cheveux noirs.

« C'est un nom un peu étrange », fit observer Mme de Valin, qui depuis trois mois dirigeait la maison et gouvernait toutes choses avec expérience et autorité.

Mayotte se remettait très lentement; elle avait beaucoup maigri et elle toussait d'une manière inquiétante. Pourtant, malgré l'avis du médecin — elle n'avait pas voulu des soins de Henri Bruyère, — elle avait tenu à nourrir sa fille. La petite Mali était sa grande joie, son unique occupation.

Étendue sur une chaise longue, elle passait de longues heures à bercer le bébé sur ses genoux, tandis que Dâ, accroupie par terre, les admirait toutes les deux. Elle parlait à sa fille et racontait à ce petit être inconscient dont les yeux s'ouvraient à peine, les merveilles de l'île lointaine, de Saint-Domingue. Dâ chantait pour Mali les chansons créoles qui avaient déjà endormi Luisa Alban, puis Mayotte. La jeune

femme et sa négresse aimaient, autant l'une que l'autre, ces journées de paresseuse nonchalance.

Pendant ce temps Mme de Valin achevait de prendre les pouvoirs et l'autorité de la maîtresse de maison.

Dès avant la naissance de Mali, la fatigue de Mayotte, son indolence naturelle, et l'ignorance complète où elle était des usages français, avaient tout de suite donné à Mme de Valin une importance extrême dans la maison. Au début, elle feignait de consulter Mayotte et de n'agir que d'après ses ordres; maintenant elle commandait ouvertement à sa convenance, elle choisissait et renvoyait les domestiques et gardait toujours toutes les clefs sur elle. Il lui semblait parfois être revenue aux jours où elle habitait ses beaux appartements, où elle commandait à son propre personnel et, tout naturellement, en face de la douceur et de l'inexpérience de Mayotte, elle avait repris son attitude dominatrice. Puis il lui arrivait de se rappeler avec amertume que ce luxe ne lui appartenait pas, qu'elle n'était en somme qu'une

intendante; elle en éprouvait une irritation sourde contre Mayotte et cette irritation lui inspirait le désir de montrer combien elle, à qui la fortune et son rang dans le monde avaient été ravis, se trouvait supérieure à cette petite jeune femme dont elle dépendait. D'ailleurs elle méprisait complètement Mayotte, dont la « sottise », s'avouait-elle tout bas, l'exaspérait. Du moment que Mayotte ne sentait pas et ne pensait pas comme elle et son monde, elle en venait à lui refuser toute intelligence et tout sentiment : elle aurait souri si on lui avait dit que Mayotte pouvait aimer et souffrir; elle plaignait vraiment M. de Villiers d'avoir épousé cette enfant insignifiante et elle s'admirait elle-même de condescendre à vivre sous son toit. Aussi, influencée par toutes ces impressions et sans se demander si elle froissait ou peinait Mayotte, elle la supplantait franchement et en avait à peine conscience. Grâce à elle, il est vrai, tout allait bien dans la maison; les repas avaient pris cet aspect ordonné et savant qui plaisait à Robert; les pendules marquaient l'heure avec une admirable exactitude et les

jeunes chats, dont les jeux amusaient tant Mayotte, n'entraient plus au salon.

Robert avouait qu'il se plaisait davantage chez lui, que son intérieur avait pris un tout autre aspect, et il remerciait la veuve de ces heureux changements qui lui étaient dus.

Mayotte, délivrée du souci de commander à des domestiques qui ne lui obéissaient guère et libre de rester étendue pendant des journées entières dans son petit salon, ne trouvait rien à redire à cet état de choses. Elle n'avait jamais désiré, comme le souhaitent la plupart des jeunes femmes, jouer à la maîtresse de maison et elle savait un certain gré à M^me^ de Valin de lui éviter ce qu'elle considérait comme une fatigue et un ennui. Cependant elle éprouvait toujours comme un malaise pénible en sa présence et elle remarquait avec un secret dépit combien toutes les actions, toutes les paroles de cette femme plaisaient à Robert, presque toujours fort maussade avec elle-même.

De temps en temps, elle réfléchissait à tout cela, se demandant avec tristesse :

« Comment faire pour apprendre ce que l'on

sait en France? réellement je crois que je ne peux pas! En ce cas, Robert est très injuste de me gronder pour ce qui n'est point de ma faute. »

Des larmes montaient à ses yeux, mais un cri de Mali, un battement d'aile de ses oiseaux, une gambade d'un de ses chats, un rien la faisait sourire, et elle se remettait à être heureuse.

Au moment de la naissance de sa fille, Mayotte avait cessé ses leçons avec M^me^ Rémy, mais elle conservait pour la vieille dame une affection profonde. Elle préférait de beaucoup sa société à celle de M^me^ de Valin et lui avait demandé comme une grâce de venir la voir le plus souvent possible.

« Si vous saviez comme je suis contente quand vous êtes auprès de moi!... Avec vous je puis parler de tout ce qui m'amuse, même de Saint-Domingue et de maman, comme si vous les connaissiez. Maintenant que j'ai un bébé, je ne prendrai plus de leçons, j'ai trop à faire. Mais venez autant que vous le voudrez. — Elle s'arrêta tout à coup. — C'est-à-dire que je ne ferai aucun devoir ni rien de trop

ennuyeux, seulement vous continuerez à lire avec moi et à m'apprendre toutes sortes de choses que j'ignore. Ce seront des leçons avec des heures fixées, je le veux! mais des leçons amusantes. »

Mme Rémy avait compris la délicate intention de la jeune femme, et de plus en plus elle s'attachait à cette frêle créature si bonne, si gaie, mais si peu armée pour les luttes de la vie. Elle l'aimait d'une très réelle affection et s'intéressait aussi à la petite Mali; il lui semblait qu'elle eût comme le devoir de veiller de loin sur la mère et sur l'enfant et de leur donner la seule chose qu'elle eût au monde : la tendresse et le dévouement de son vieux cœur.

Elle venait donc plusieurs fois par semaine rue de Prony sous prétexte de faire faire à Mayotte des lectures instructives, mais au bout de quelques minutes la jeune femme riait, se levait et fermait le livre.

« Madame Rémy, regardez ma fille! C'est plus intéressant et plus joli que n'importe quel livre. La mignonne! elle ouvre les yeux. Elle vous contemple. Je vous assure qu'elle vous connaît déjà et qu'elle vous aime beaucoup.

Je suis même certaine qu'elle vous préfère à Mme de Valin qui dit qu'un si petit enfant la dégoûte. Elle n'a jamais caressé Mali. A la rigueur, un garçon, prétend-elle, même à cet âge, peut être intéressant; on pense à ce qu'il sera un jour, et je comprends qu'une femme ait de l'orgueil d'avoir mis un fils au monde; mais une fille?... Les tendresses de Mme de Villiers sont vraiment bien exagérées!

« Le plus triste c'est que Robert dit comme elle, il ne fait guère attention à Mali, il ne la touche même pas et je me demande s'il l'aime. Ma petite chérie! je la trouve si charmante! voyez ce duvet si doux sur sa tête encore molle, et sa petite bouche ronde, ses mains qu'elle agite tout le temps. Je sais bien qu'il aurait préféré un fils, mais pour moi une fille ou un garçon, qu'importe, c'est mon bébé! mon cher bébé, et je suis bien heureuse de l'avoir. En avez-vous vu d'aussi joli, madame, et votre fille à vous était-elle aussi gentille? »

Mme Rémy tenait Mali sur ses genoux, et son visage penché sur l'enfant avait une expression très douce, un peu triste.

« Oui, ma petite-fille aussi était bien jolie; pendant longtemps elle a été ma seule joie, mon seul bonheur au monde. Puis elle a grandi, et maintenant... Aimez bien votre fille tant que vous pouvez la garder tout entière sur vos genoux, dans vos bras, tant qu'elle ne connaît et ne désire que vous. C'est le meilleur moment et il est passé si vite !

— Soyez tranquille ! je l'aime bien. Mme de Valin et Robert disent même que je l'aime trop. Mme de Valin prétend que je la préfère à mon mari. Non, mais je dois avouer que Mali et moi nous nous entendons toujours, tandis que bien souvent il me semble que Robert est si loin de moi! Depuis quelque temps surtout, il me parle à peine; je commence à croire qu'il n'a guère d'affection pour sa femme et pour sa fille. Pourtant je fais tout ce qu'il veut et ce n'est point de ma faute si je n'arrive pas à deviner ce qu'il désire. Comment Mme de Valin fait-elle donc pour tout diriger à sa convenance, et l'intéresser quand elle cause? Car c'est elle qui est tout maintenant; j'étais si lasse, si ennuyée de ne réussir

à rien, que je lui ai dit de faire comme elle l'entendrait, et de me laisser tranquille. Cela vaut mieux ainsi.

— Êtes-vous sûre que cela soit vraiment mieux? il me semble qu'à votre place je craindrais que Mme de Valin ne prît trop d'importance dans la maison et trop d'influence sur mon mari.

— Mais que voulez-vous que je fasse, et du reste que puis-je craindre? Je ne demande pas mieux que de laisser Mme de Valin commander à mes domestiques ainsi qu'elle l'entend. Quant à avoir beaucoup d'influence sur Robert, je ne le crois pas : ils sont du même pays, ils ont été élevés de la même manière, ils pensent de même sur la plupart des choses. Voilà tout! »

Mme Rémy se dit en elle-même que ce « voilà tout » était beaucoup plus grave que la pauvre Mayotte ne pouvait l'imaginer; car, si l'âge de Mme de Valin interdisait toute supposition de quelque coquetterie de sa part vis-à-vis de Robert de Villiers, néanmoins elle jouait un rôle étrange et qui commençait à intriguer Mme Rémy; mais elle ne voulut pas inquiéter

Mayotte et lui faire de la peine sans aucune utilité, puisqu'elle ne la comprendrait sûrement pas. Elle se contenta d'ajouter :

« Je ne vous dis pas de retirer à Mme de Valin des fonctions dont elle s'acquitte à merveille, pendant que vous préférez vous reposer ou vous occuper de votre fille. Essayez seulement de vous faire rendre compte par elle de tout ce qui se passe dans votre maison. Par exemple, soyez au courant des gages des domestiques, veillez un peu au menu des repas, afin de n'avoir pas l'air d'une invitée à votre propre table. Il ne faut pas laisser oublier à votre mari et à vos domestiques que vous êtes, vous, la véritable maîtresse de maison. »

Mayotte, à demi convaincue, promit à Mme Rémy de s'intéresser désormais un peu plus aux choses du ménage, et de ne pas laisser une aussi grande indépendance à Mme de Valin.

Le soir même, afin de prouver sa bonne volonté, elle pria Dâ de descendre à la cuisine, en la chargeant de s'informer du menu, et de dire à la cuisinière d'ajouter des fruits pour le dessert. La cuisinière, femme d'un caractère dif-

ficile, et, comme les autres domestiques, jalouse de Dâ, regarda la négresse de la tête aux pieds, et répliqua d'un ton insolent :

« Ah! çà, qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui de venir ici vous occuper de ce qui ne vous regarde pas? On sait ce qu'il faut faire, on n'a pas besoin de vos ordres. »

Dâ était peu endurante :

« P'ti mam'zelle Mayotte m'a envoyée. Et vous allez me répondre tout de suite, ou bien elle vous renverra. Ce sera bien fait, Dâ rira de tout son cœur.

— En attendant, c'est moi qui vais rire, vilaine tête crépue! »

Et la cuisinière, de toutes ses forces, voulut repousser Dâ hors de la cuisine. Dâ résista et se mit à jeter les clameurs dont sa race est si prodigue.

« Qu'est-ce que tout ce bruit? demanda Robert à Mayotte. Il me semble que je reconnais la voix de votre négresse.

— Allez vite voir, Robert! Je l'avais envoyée à la cuisine et, bien sûr, quelque malheur est arrivé. »

Robert s'éloigna vivement et s'arrêta, les bras croisés, devant le groupe original formé par les deux femmes aussi exaspérées l'une que l'autre.

A la vue de Robert, la cuisinière prit aussitôt le visage calme, l'attitude correcte qu'ont, en présence de leurs maîtres, les domestiques bien appris. Dâ continua ses cris :

« C'est p'ti mam'zelle Mayotte qui m'a envoyée. P'ti mam'zelle Mayotte veut!... »

Robert frappa du pied.

« Quand donc comprendrez-vous qu'il faut dire : M^me^ de Villiers? Votre manière de parler est d'une inconvenance suprême. En tout cas vous n'avez pas à venir ici; M^me^ de Valin donne des ordres, cela suffit, ne vous en mêlez pas. Je ne veux rien savoir de cette ridicule histoire, mais si j'entends encore une scène pareille, je renvoie tout le monde. Que doivent penser nos voisins? tout ce bruit est une honte pour une maison convenable ! »

Dâ s'enfuit, irritée, pâle à la façon des nègres, c'est-à-dire d'un gris terreux, et en s'en allant elle montrait le poing à Robert de Villiers :

« Méchant, méchant maître! c'est p'ti mam'

zelle Mayotte ! et je dirai toujours p'ti mam'zelle Mayotte ! »

Robert demanda à sa femme pourquoi elle avait envoyé Dâ à la cuisine.

« Je pensais... je désirais savoir le menu du dîner pour me rendre compte si c'était bien ainsi, s'il y avait des plats à votre goût. Puis j'aime tant les fruits, et on ne nous en sert presque jamais ! »

Mme de Valin pinça les lèvres, et, de son air le plus majestueux :

« Dois-je comprendre, madame, que je m'acquitte mal de la mission qui m'a été confiée? Vous m'en voyez au désespoir ! Désormais, chaque jour, je viendrai vous soumettre les plus petits détails de la maison. Je ne voulais que vous épargner de la fatigue et des ennuis, et mettre entièrement à votre service le peu d'expérience que je puis avoir.

— Non, non, interrompit vivement Robert. Tout est très bien, madame, et croyez que Mme de Villiers est de mon avis, que, comme moi, elle apprécie votre zèle et votre amitié. Réellement, Mayotte, vous avez des caprices

absurdes, et parfois je vous trouve aussi peu raisonnable qu'une enfant.

« Allons! assez là-dessus. Amusez-vous avec votre fille, vos chats, votre négresse, et laissez Mme de Valin s'acquitter de ce qu'elle fait si parfaitement bien. J'oubliais : tâchez que Dâ aille le moins possible à l'office, j'en serais fâché pour vous, mais je la renverrai si elle continue à m'attirer de pareils désagréments. Je la supporte; qu'elle n'abuse pas de ma patience! »

XIII

Après cette tentative malheureuse pour s'occuper de la direction de son intérieur, Mayotte laissa les choses suivre leur cours. Uniquement absorbée et amusée par sa fille, elle vit avec indifférence M^me^ de Valin prendre une autorité de plus en plus grande, et la traiter décidément comme une étrangère qu'on reçoit en visite.

Mayotte avait choisi un jour de réception. Robert l'avait voulu; mais si elle se tenait en personne dans son salon garni de fleurs, c'était par le fait M^me^ de Valin qu'on venait voir, qui causait, qui faisait les honneurs de la maison. Ses anciennes connaissances l'entouraient rue de Prony comme jadis dans ses salons, et si le

décor avait changé, les visages — à peine vieillis — et les conversations étaient les mêmes. Mme Bruyère ne manquait guère de venir chaque jeudi, et elle amenait avec elle quelques jeunes femmes de leur petit cercle, de leur groupe élégant et mondain. On disait « bonjour » à Mayotte, souriante et l'air un peu effarouché dans son grand fauteuil dont les proportions et la majesté eussent convenu à une femme très imposante; on l'appelait volontiers « ma chérie, ma mignonne », mais au bout de quelques minutes on ne lui parlait plus et il était facile de voir que, seule, Mme de Valin attirait cette affluence de jolies femmes toutes habillées à la dernière mode, et de messieurs très élégants fort occupés à leur faire la cour.

Robert de Villiers savait un gré infini à Mme de Valin de toute l'animation qu'elle mettait chez lui; il se rendait très bien compte que c'était elle, et non Mayotte, qui lui créait des relations et commençait à faire de son salon un salon à la mode, un salon où les gens connus et du meilleur monde peuvent se montrer. Lui-même apparaissait au moins quelques minutes

à l'heure du thé, le jour de réception de sa femme et il se sentait très heureux chaque fois que Mme de Valin lui présentait des amis à elle qui avaient sollicité l'honneur de faire la connaissance de M. et de Mme de Villiers. Sa vanité se trouvait agréablement flattée et toute relation nouvelle était accueillie par lui avec bonheur. Avoir beaucoup de relations, n'est-ce pas le moyen, lui avait affirmé son ami Henri Bruyère, « d'arriver » et de se distraire à Paris? Et puis quelle douce satisfaction d'amour-propre de compter un grand nombre de personnes dans son salon et d'avoir parfois plusieurs voitures devant sa porte!

Mais si agréable soit-elle, la saison des visites n'a qu'un temps; les jeudis de la rue de Prony devinrent bientôt moins animés, et il fallut agiter la question de savoir où on passerait l'été.

Mayotte, restée un peu languissante depuis la naissance de sa fille, et que trop de monde et de mouvement fatiguait parfois, parlait de louer tout simplement une grande propriété aux environs de Paris.

Elle désirait avant tout du soleil, de l'espace, du grand air et de la liberté; cette liberté de courir à travers champs, dégantée et sans chapeau, de ne plus faire et recevoir de visites cérémonieuses, de fuir, pour quelques jours au moins, ces visages indifférents dont le sourire semble être de commande et l'expression soigneusement étudiée, ces femmes aux cheveux teints, aux gestes appris, et qu'on lui présentait sans cesse comme les modèles à imiter.

Mais la seule pensée de cette retraite à la campagne parut insupportable à Robert.

« Quelle idée absurde vous avez là, ma chère Mayotte! Je ne puis voir l'agrément que nous aurions à aller ainsi nous enterrer tout vifs en famille. La campagne n'est tolérable — je ne dis pas amusante — que subie dans un grand château aussi confortable qu'une maison de ville. Il y faut beaucoup d'invités, des chasses, des promenades à cheval, pour faire passer le temps dans la journée, et le soir des dîners nombreux après lesquels on danse et on fait de la musique. Or, vous en conviendrez, notre fortune ne nous permet pas une installation

semblable, et des amusements aussi coûteux.

— Mais, objecta timidement Mayotte, il y a de très jolies maisons de campagne qui ne sont pas des châteaux et où nous serions cependant fort bien. Puis vous pourriez louer au mois des chevaux pour nous. Je ne demande pas mieux que de monter; vous savez bien que je montais très souvent à Saint-Domingue, presque chaque jour, et Feliciano, le grand et doux cheval de mon père, me suivait, docile comme un chien.

— Grand'merci! je ne trouverais aucun plaisir à ces modestes et sentimentales chevauchées dans des chemins déserts. La campagne est assommante, renoncez à votre projet!

— Je ne la trouve pas assommante, au contraire! C'est bon d'être un peu seul, d'avoir de l'herbe et des bêtes autour de soi...

— Ma pauvre Mayotte, quelle petite sauvage vous êtes! J'avoue que j'ai une trop bonne opinion de mon intelligence pour croire que je me plairais dans la société des animaux. On mange les poules et les lapins, les vaches donnent du

lait, les moutons produisent d'excellentes côtelettes; voilà tout le charme que j'y trouve. Mais des gens instruits, bien élevés, de notre monde enfin, se respectent trop pour s'amuser à ces niaiseries de la campagne; les fleurs, les bêtes, comme tout cela est merveilleux! Et vous iriez aussi admirer le lever du soleil, les perles de la rosée?...

— Le lever, je ne crois pas; je suis trop paresseuse, mais le coucher bien sûr. Je dirais devant le ciel tout en feu la *Oracion* comme là-bas, quand les cloches sonnent et que le soleil s'en va tout d'un coup, rouge comme les fleurs des flamboyants.

— Allons! trêve d'enfantillages! nous irons à Trouville; là du moins nous retrouverons beaucoup de nos amis, nous pourrons nous divertir dans notre groupe ordinaire et peut-être même y ferons-nous de nouvelles relations utiles et agréables. »

Mayotte soupira.

« C'est charmant! s'écria M^me^ de Valin. J'avoue que, quoique prête à satisfaire tout le monde, la campagne me faisait un peu peur.

Madame, à votre âge il faut de la gaîté, il faut s'amuser. »

S'amuser! Mayotte le voudrait bien, à Trouville comme ailleurs; mais elle ne peut pas y réussir, et elle commence à se demander s'ils s'amusent réellement, tous ces gens qui sautent avec tant d'entrain au Casino, et qui rient si fort quand ils sont ensemble. Que de fois elle les entend dire : « La journée est pourtant finie », ou bien : « Irons-nous au Casino? c'est ennuyeux, c'est toujours la même chose, mais cela aide à passer le temps. »

Comme il passerait vite le temps, pour Mayotte, si elle pouvait l'employer à sa fantaisie! Elle n'irait point s'asseoir dans les jardins poudreux du Casino, au milieu de toutes ces jeunes femmes qui s'y rendent par devoir, et parlent toutes à la fois. Elle resterait sur la plage, sur le beau sable humide et doré, elle regarderait de tous ses yeux le galop des lourdes vagues qui semblent se poursuivre irritées, haletantes, comme des chevaux qui courent la crinière au vent. Elle mouillerait ses pieds nus dans l'écume argentée, elle ramasserait des

coquillages qui chanteraient à son oreille les mêmes airs que lui chantaient ceux de Saint-Domingue, car les sirènes apprennent à tous les mêmes paroles sous les flots. Elle jouerait aussi avec le sable; elle se mêlerait à la troupe errante et joyeuse des enfants, et ferait avec eux des forts et des remparts que, taquine, la marée suivante s'amuserait à démolir.

Comme, employées de cette manière, les heures seraient douces et les journées courtes! Mais quand Mayotte émit seulement l'idée de marcher pieds nus sur la plage, Robert et Mme de Valin jetèrent les hauts cris.

« Comment donc! mais c'est ici où il est obligatoire d'avoir un corset et des bas noirs pour se baigner, que vous voulez patauger? les fillettes de huit ans elles-mêmes ne le font pas. C'est inconvenant. »

Robert était au désespoir et n'osait plus perdre Mayotte de vue une minute dans la crainte qu'elle ne se livrât à quelque excentricité. Il en voulait même assez sérieusement à Jean Vernon qui, arrivé depuis quelques jours à Trouville, paraissait amusé et non scan-

dalisé, par les manières et les paroles de Mayotte.

Il accompagnait volontiers la jeune femme dans les promenades qui lui plaisaient beaucoup plus que les journées passées au Casino, et entre eux deux la conversation ne languissait point. Puis il prenait parfois Mali dans ses bras et enchantait Mayotte en l'assurant qu'il n'avait jamais vu un aussi joli bébé. En revanche il se montrait très froid, très réservé avec M^me^ de Valin et paraissait prendre un certain plaisir à n'être de son avis sur aucun sujet.

Mais Jean Vernon ne rendait pas ainsi la vie plus agréable à Mayotte, bien au contraire. Agacé par les manières de son ami, et craignant de le voir froisser la susceptibilité de M^me^ de Valin, Robert était moins patient que jamais avec sa femme, et ne perdait pas une occasion de lui dire quelque parole désagréable. Il affectait de ne pas s'occuper du tout de Mali et il rappelait sans cesse, dès que Mayotte était là pour l'entendre, que la naissance d'une fille avait été pour lui une véritable déception.

« Et encore c'est une fille créole qui ne res-

semble à personne de chez moi. Que diront ma mère et mes sœurs en la voyant? Je doute qu'elle soit trouvée très jolie.

— En effet, elle est bien noire », appuya Mme de Valin avec le sourire dédaigneux de ses lèvres minces et l'évident parti pris de critiquer tout ce qui touchait Mayotte personnellement.

Ce jour-là, Mayotte ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et Jean Vernon vit deux larmes glisser sur ses joues. Puis elle serra très fort sa fille sur son cœur, et elle quitta la pièce en jetant à son mari un regard si navré que Jean en fut ému. Robert de Villiers, distraitement occupé à rouler une cigarette, n'avait remarqué ni le chagrin, ni le départ de Mayotte.

La présence de Mme de Valin empêcha Jean Vernon d'exprimer tout de suite et tout haut ses sentiments; mais le soir, quand Robert sortit, il alla le rejoindre sur la plage, et avec sa franchise un peu brusque, il lui dit à brûle-pourpoint :

« Mon vieux camarade, je suis surpris de la manière dont tu te conduis avec ta femme. Voilà presque un an que je ne vous avais vus

et j'espérais que, loin de ta mère et de tes sœurs, tout allait pour le mieux chez toi, surtout depuis la naissance de ta fille. Au lieu de cela je trouve que par moments Mme de Villiers a l'air fort triste; toi, tu me sembles nerveux et mécontent de tout. Je sais bien que tes affaires ne me regardent pas, et tu n'as qu'à m'envoyer promener si je t'ennuie.

— Non, pas du tout! notre ancienne amitié te donne le droit de me dire ce que tu penses, et d'ailleurs je ne cherche pas à te cacher que mon mariage m'a apporté pas mal de déceptions.

— Je ne puis voir lesquelles. Ta femme est charmante; votre fortune est très suffisante, et enfin d'après ce que tu m'as dit toi-même, l'existence que tu mènes à Paris est fort agréable.

— Je te l'accorde. Mais si tu savais tout ce que Mayotte me fait souffrir! Elle n'a pas la moindre idée des usages et des convenances; elle est ignorante, étourdie, incapable de causer pendant cinq minutes sans dire quelque sottise. Et le plus malheureux, c'est qu'elle est parfaite-

ment inconsciente de tout cela; elle n'a point honte de ne pas être comme tout le monde, et à mes observations elle répond : « Qu'est-ce « que cela fait? Maman disait comme moi, « maman faisait ainsi et papa trouvait cela très bien. » Elle ne s'intéresse à rien : j'ai voulu lui faire lire les livres dont tout le monde parle, tout au moins j'ai essayé de lui apprendre ce qu'il faudrait dire quand on en causerait devant elle dans un salon. Elle rit et me déclare que c'est ennuyeux, qu'elle n'y comprend rien et elle retourne jouer avec sa négresse et ses chats.

« Je l'ai conduite à des expositions de peinture les jours de vernissage, alors que c'est si animé, si intéressant, qu'on entend parler les uns et les autres, et qu'il est facile de se faire une opinion, de savoir les toiles qu'il faut admirer et avoir vues : Mayotte n'avait qu'un désir : aller dehors parce qu'il faisait beau temps et parce qu'elle aime mieux voir de vrais arbres et le vrai ciel que « des paquets de couleur verte ou bleue qui sentent le vernis ».

« Je te fais grâce de la manière dont elle dirigeait son ménage, des menus fantaisistes qu'elle composait quand nous avions du monde, de ses dépenses folles, de ses enfantillages ridicules. J'ai dû chercher quelqu'un pour s'occuper de ma maison et, grâce à M^me^ de Valin, j'ai un peu d'ordre et de confortable chez moi. Pour tout couronner, je désirais un fils, j'aurais été heureux d'avoir un garçon qui me ressemblât. Et voilà qu'est née cette petite Mali qui sera une autre Mayotte; physiquement elle rappelle déjà beaucoup sa mère, et, dans quelques années, j'aurai à veiller sur deux enfants aussi fatigantes, aussi mal élevées l'une que l'autre. Eh! bien qu'as-tu à me dire? que répondre à tout cela. Est-ce que j'exagère?

— Un peu... allons, ne te fâche pas! rien qu'un peu. Je comprends ta contrariété d'avoir une fille quand tu attendais un fils. Seulement je ne vois pas en quoi cela est de la faute de ta femme, ou de cette pauvre petite créature elle-même. Pourquoi les brusquer l'une et l'autre? ta mauvaise humeur ne changera rien à ce qui est. Tu crains que Mali n'ait hérité du carac-

tère un peu enfantin de sa mère? C'est possible! mais tu peux faire beaucoup pour transformer ce caractère; tu es libre de la faire instruire, de l'élever à ta manière, au lieu de la laisser pousser comme une fleur sauvage ainsi que cela a eu lieu pour M^me^ de Villiers.

« Et puis, je te l'avoue, je ne vois pas en quoi ta femme est si inférieure à toutes celles que je rencontre partout, que j'entends parler dans tous les salons, à Bordeaux ou à Paris. Tu te plains de ce qu'elle n'est pas comme les autres, de ce qu'elle n'agit pas, ne pense pas, ne parle pas comme tout le monde. Combien je t'en félicite! Sa franchise, sa naïveté, son ignorance même, me reposent délicieusement des bêtises pompeuses que j'entends débiter par toutes ces jolies femmes, si instruites et si spirituelles. Au fond, crois-moi, les autres ne sont pas plus intelligentes : elles répètent ce qu'elles ont entendu dire, elles font semblant de comprendre, elles font semblant d'admirer. Ta femme est exquise quand elle bâille au Salon et veut s'échapper sous les branches des arbres qui vivent; celles qui se pâment devant une

toile dont elles ne regardent que la signature sont ridicules et fausses. Ta femme est primitive et simple, en somme elle voit les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'il est convenu qu'on doit les voir. Elle veut bien aller dans le monde, mais pour s'y amuser, au bal pour y danser, et ne dira pas, comme une jeune femme de ma connaissance : « On s'est « beaucoup ennuyé chez les X***, mais je suis « très contente d'y avoir été; la meilleure « société s'y était rendue, c'était une fête char- « mante ». Naturellement elle choque et scandalise beaucoup de personnes, toi tout le premier.

— Alors c'est moi qui ai tort? le monde est composé d'imbéciles; l'art, les belles choses n'existent pas?

— De grâce, mon ami, ne sortons pas de la question! Laissons l'art aux artistes, et les belles choses à ceux qui savent vraiment les comprendre. Je ne te parle que des jugements et des conventions du monde. Je préfère la très franche ignorance de ta femme aux savantes grimaces de celles qui n'en savent pas plus

long, mais qui répètent des bouts de phrases entendus partout, et n'ont à elles aucune idée, aucun sentiment.

— Enfin! tu reconnais que Mayotte est ignorante. C'est déjà quelque chose. Avoue en même temps qu'il est ennuyeux pour un mari d'être sans cesse exposé à rougir des impertinences et des folies que débite sa femme, presque chaque fois qu'elle ouvre la bouche. Mayotte n'est qu'une enfant.

— Je le sais bien! c'est ce qui la fait charmante. Traite-la donc comme telle. Vois-tu, son père, M. Alban, était un homme intelligent et bon, lui qui chérissait sa femme Luisa comme un enfant, admirait sa beauté, souriait à sa bonté naïve, et ne lui demandait point d'ennuyeuses et solides vertus. Pauvre homme! s'il peut voir ce qui se passe ici-bas, il voudrait sans doute venir au secours de sa petite Mayotte, et s'il pouvait parler, il te dirait d'être indulgent, de bien l'aimer, car elle est bonne, elle est toute jolie et il est si facile de la faire sourire! Que demanderais-tu à une gazelle aux longs yeux mouillés, aux formes gracieuses?

seulement de réjouir ton regard et parfois aussi tu serais heureux de sentir l'affection réelle de cette petite âme de bête. Tout au moins ta femme a cela en elle : une profonde tendresse pour toi. Elle ne cherche pas, elle ne raisonne pas, elle t'aime comme elle sait aimer, et un sentiment sincère, même enfantin, même inconscient, n'est jamais à dédaigner et à repousser. Ne la fais donc pas pleurer! ses yeux sont si navrants quand ils se remplissent de larmes! Elle éveille en moi la même pitié qu'un joli petit animal qu'on maltraite...

— Très bien, Jean! interrompit Robert en partant d'un grand éclat de rire. Tu défendais si énergiquement Mayotte que — ma parole! — j'allais me fâcher, croyant que c'est à moi que tu donnais tort. Mais me voici rassuré : tu la compares à un animal. Tu es plus sévère pour elle que je ne le suis moi-même. En y réfléchissant, tu as peut-être raison : je disais une enfant, mais, une gazelle, c'est plutôt cela. Elle n'est point méchante, je te l'accorde et je sais qu'elle m'aime, qu'elle m'admire beaucoup. Pourtant tu me comprends, j'en suis sûr,

quand je te dis qu'auprès d'elle, la vie est ennuyeuse. Un homme intelligent ne peut pas s'entendre avec une gazelle, entre eux il n'y a rien de commun. C'est égal, mon pauvre Jean, tu es bien drôle! On t'écoute sérieusement, on se fâche presque, et tu plaisantais. Mayotte, une gazelle! c'est bien trouvé. Déjà dix heures et demie, je vais me coucher. Tu déjeunes avec nous demain?

— Non, bonsoir. »

Et Jean s'éloigna, sourdement irrité contre son ami.

« J'ai perdu mon temps et ma peine à lui parler ce soir. Pauvre petite Mayotte, quel peu de chance d'avoir rencontré cet honnête homme si bien élevé, si bien au courant de tout ce qu'on doit faire ou penser, si dédaigneux de tout ce qui n'est pas comme lui, si complètement fermé à tout ce qui ne se meut pas dans le cercle étroit de ses idées et de ses préjugés. Je ne suis qu'un viveur, un sceptique, mais si j'avais épousé cette petite Mayotte, je ne l'aurais jamais fait pleurer. Je lui aurais donné des fleurs, des bijoux, des poupées si elle les aime, que sais-

je, moi! Et je sens bien que je l'aurais aimée de cet amour fait de protection et de pitié qu'on éprouve pour un enfant ou pour un animal. Pauvre petite Mayotte! »

XIV

Oui, pauvre petite Mayotte!

Robert de Villiers a décidé d'aller passer le mois de septembre dans le Médoc, pour voir sa famille et surveiller les vendanges. Pendant ce temps, Mme de Valin ira avec sa fille chez Mme Bruyère, qui les a invitées à venir quelques semaines auprès d'elle à la campagne, et reviendra à Paris au commencement d'octobre afin de faire préparer l'appartement pour l'hiver.

Mme de Villiers et ses filles accueillirent Mayotte avec assez de froideur et, ce qui fut plus sensible encore à la jeune femme, elles ne témoignèrent aucune joie de voir la petite Mali. Évidemment ces dames aussi avaient souhaité

un garçon, et cette fillette très frêle, très brune, aux yeux noirs immenses, était pour elles une étrangère. C'était uniquement la fille de Mayotte, une créole, une petite sauvage dont il n'y avait pas à s'occuper. Pourtant Mali était déjà mignonne et vraiment aimable. Elle ne pleurait presque jamais et commençait à sourire et à tendre les bras à ceux qui la soignaient, c'est-à-dire à sa mère et à Dâ. La négresse adorait cette enfant et ne la quittait guère; elle la caressait avec amour et lui racontait déjà toutes les merveilleuses légendes dont elle savait un si grand nombre.

Mme de Villiers se montra fort mécontente de l'intimité de Mali et de Dâ.

« Je ne puis vous dire, Mayotte, l'impression pénible que j'éprouve quand cette négresse embrasse votre fille; je ne comprends pas que vous le lui permettiez. Puis Mali va grandir, commencer à parler, et vraiment cette femme lui apprendra un singulier langage. Robert, je suppose que, dans quelques mois, tu t'occuperas d'avoir une Anglaise ou une Allemande pour cet enfant?

— Mais, bien entendu! »

A ces paroles prononcées devant elle, Mayotte éprouva un véritable désespoir. Il lui semblait qu'on allait lui voler sa fille, en faire une créature si différente d'elle-même, qu'elle ne la reconnaîtrait plus et n'en serait pas aimée. Elle se mit à détester les jours qui passaient et qui avançaient d'autant l'heure où on lui prendrait Mali; elle épiait avec angoisse tout progrès de l'enfant qui marquait l'éveil de sa petite âme :

« Voilà qu'elle sourit, elle me tend les bras, elle gazouille; bientôt elle va parler, elle aura des dents. Alors on me l'arrachera puisqu'elle n'aura plus besoin de mon lait, et ce ne sera plus Dâ qui chantera pour l'endormir. »

La pauvre Mayotte pressait Mali sur son cœur et lui disait avec mille câlineries, d'une voix suppliante :

« Petite Mali, ma fleur, ne pousse pas trop vite! reste mon bébé à moi, rien qu'à moi! ce n'est pas bien gai, va, de grandir! »

La fidèle Dâ partageait le chagrin de sa maîtresse, et prenait en haine, de plus en plus, toute la famille de Villiers. Aussi, bien que

devant retrouver à Paris une large part de leurs tristesses, toutes deux éprouvèrent un soulagement à quitter le maussade séjour de cette campagne sans ombrage et sans liberté.

Mme de Valin s'était vraiment montrée admirable maîtresse de maison et l'appartement de la rue de Prony présentait aux yeux des voyageurs un aspect élégant et confortable. Bien qu'à peine à la fin d'octobre, déjà les rideaux et les tapis étaient posés partout, des fleurs ornaient les salons et on servit un excellent dîner, uniquement composé des plats favoris de Robert.

M. de Villiers la remercia chaleureusement de toute la peine qu'elle avait prise et causa gaîment avec elle, tard dans la soirée, tandis que Mayotte, lasse du voyage et le cœur triste, berçait silencieusement Mali sur ses genoux.

Mme Rémy vint voir Mayotte le lendemain même de son arrivée, et fut frappée du changement qu'elle remarqua chez la jeune femme. Au lieu d'accueillir sa vieille amie avec des bonds et des cris de joie, elle l'embrassa avec un sourire un peu mélancolique, et lui dit d'un ton ému qui ne lui était pas habituel :

« Je suis bien heureuse de vous revoir, car il y a des jours où je m'ennuie beaucoup. Nous recommencerons nos leçons, voulez-vous? Je suis une triste élève, et je ne vous ferai jamais honneur, car je sais bien que je ne peux rien apprendre. Pourtant il paraît que toutes ces choses-là sont utiles. Robert est vraiment fâché contre moi; je suis trop sotte, trop ignorante pour lui. Mais je croyais que beaucoup l'aimer aurait suffi. Mme de Valin, au contraire, sait toujours ce qu'il faut dire et faire, elle le distrait, elle le met en train de causer. Elle m'évite bien des soucis à cause des domestiques qui ne m'écoutaient pas, elle me rend bien des services; je devrais lui en être reconnaissante et l'aimer, je ne le peux pas. Elle m'intimide autant que Mme de Villiers, la mère de Robert. Il me semble toujours qu'elle va me gronder et qu'elle en a le droit. Elle est trop vieille pour que j'ose lui mal répondre et je sens qu'elle ne peut pas me souffrir; elle me trouve sotte, elle s'ennuie avec moi. Jamais nous ne causons quand elle me tient compagnie. Je fais semblant de dormir, car sa voix me rend triste; je serais con-

tente si elle s'en allait, et cependant je ne puis me passer d'elle. Je n'ai pas la tête faite pour comprendre et exécuter tout ce que veut Robert. Et dire que ma petite Mali me ressemble! on la torturera pour lui apprendre tant de choses fatigantes! Madame Rémy, je commence à croire que la vie est bien difficile! Tout me paraît gris comme votre ciel presque toujours voilé; il me semble que tout le bleu, tout le bonheur sont restés là-bas, dans mon cher pays où j'étais si heureuse, où maman, Dâ et Felipe m'aimaient si bien.»

Mme Rémy emporta de cette entrevue une grande impression de tristesse, et le soir, en rentrant, elle ne put s'empêcher de parler de Mayotte à son frère, qui avait conservé le souvenir très reconnaissant de sa visite du 1er janvier.

« Je t'assure, Pierre, que la pauvre enfant a beaucoup changé. Elle a pâli, maigri, et ce qui me fait une pitié immense, c'est d'observer l'expression douloureuse de ce joli petit visage qui, autrefois, riait toujours. Vraiment cela me navre de voir souffrir cette douce créature. Elle

me fait l'effet d'un papillon dont des doigts rudes froisseraient les ailes dorées. Je ne puis comprendre que le malheur atteigne certains êtres bons, gracieux et fragiles ainsi. »

Pierre Hyriex regardait sa sœur et, faisant allusion sans doute à des choses lointaines, il continua :

« Je crois que nul n'est à l'abri du malheur. Il frappe le plus souvent au contraire les meilleurs, les plus dignes d'être heureux, tu le sais bien, ma pauvre sœur ! Mais je dis comme toi, il y a des êtres si bons qu'ils ne devraient pas souffrir.

— Tu ne réponds pas tout à fait à ma pensée, Pierre. J'accepte facilement l'idée de la souffrance pour ceux qui peuvent en comprendre la signification, et en retirer quelque profit. Pour ceux-là, elle n'est point inutile, elle est au contraire un bien, et si parfois il est des heures lourdes, il vient un jour où on ne voudrai pas avoir moins souffert. On marche dans la nuit, dans l'angoisse, mais on sait que l'aurore viendra et, au matin, l'âme apaisée, purifiée par la rosée des larmes, mesure le chemin par-

couru. Mais que peut être la souffrance pour une créature comme Mayotte? une petite âme où il fait toujours nuit? Écrase les grappes dorées du raisin, tu en retireras un jus plus précieux encore que le fruit, mais froisse une fleur entre tes doigts, il ne restera dans ta main que des pétales meurtris. C'est ce qui a lieu pour Mayotte. Elle est gaie, aimante et bonne. Elle charme par sa grâce, elle répand autour d'elle la clarté de son sourire et la joie de son regard; elle a pour tous la tendresse naïve et spontanée de l'enfant qui tend les bras pour offrir une caresse, et penche son front pour recevoir un baiser. Elle ne sait, elle ne peut donner que cela, comme une fleur son parfum et un marbre très pur le charme de ses lignes. Pourquoi froisser la fleur? pourquoi briser la statue? Ainsi qu'un enfant sans cesse frappé, et puni sans comprendre pourquoi, Mayotte s'effare devant la vie, dont le mystère lui demeurera toujours inexpliqué. Pauvre petite! elle aurait dû rester là-bas où sa mère l'aimait tant, où la destinée lui eût été peut-être plus indulgente. Je ne puis comprendre la bru-

talité de M. de Villiers, qui lourdement, maladroitement, la blesse, la meurtrit et enlève toute la joie de sa petite vie. Quant à Mme de Valin, pour moi, elle joue dans cette maison un assez vilain rôle. Quel est au juste son but? il ne m'apparaît pas clairement encore. Qu'espère-t-elle en détachant de plus en plus M. de Villiers de sa femme? Il me semble que son intérêt lui commanderait au contraire de conserver l'entente de ce jeune ménage. S'ils se séparent, s'ils divorcent, elle perd par là même la situation dont elle jouit maintenant. Et néanmoins on dirait que c'est le but qu'elle poursuit. Je ne connais pas assez sa vie pour pénétrer ses secrets motifs, et, pour moi du moins, sa conduite a quelque chose de mystérieux. On penserait presque qu'elle intrigue en faveur d'une personne qu'elle voudrait faire épouser à M. de Villiers, après divorce.

« En tout cas elle a pris une influence extraordinaire sur cet homme vaniteux, qu'elle flatte habilement. Je n'en veux point dire davantage, et je m'interdis même d'y penser, car je n'aime point à juger les autres. Puis, qui sait? peut-

être fait-elle le mal inconsciemment, par la force de sa nature égoïste et dominatrice. Elle est ainsi, comme Mayotte — si ignorante, si enfant — est délicate et bonne sans le vouloir, sans le savoir même. N'importe, tout cela est bien triste, et j'en éprouve un profond chagrin.

— Si Mme Alban était auprès de sa fille, les choses n'iraient-elles pas mieux?

— Je ne le crois pas. D'après ses lettres rares et puériles, je la juge bonne sans doute, très tendre pour sa fille, mais elle aussi est une créature ignorante et inexpérimentée. Elle ne pourrait rien faire pour Mayotte, ce serait une malheureuse de plus, et sa présence compliquerait peut-être encore la situation. Vraiment je ne vois rien à faire. Mayotte ne peut pas changer, j'en suis convaincue. Elle souffre, elle est douce et passive, mais son âme ne se transforme pas. Quant à M. de Villiers, il serait inutile de vouloir lui faire comprendre que les conventions du monde ne sont pas des lois inviolables et sacrées. Du moment que Mayotte ne se conforme pas strictement à tout ce qui est « convenu », cet homme impeccable et

correct crie au scandale, et se croit le plus malheureux des mortels. Il souffre dans sa vanité, dans ses principes étroits; son mariage ne lui donne pas tout ce qu'il en avait espéré parce que Mayotte n'est pas telle que le monde voudrait qu'elle fût. Il souffre et il fait souffrir. C'est grotesque; mais c'est navrant de penser que des causes aussi mesquines empêchent deux êtres de s'aimer et d'être heureux. Cela m'irrite, et je ne puis penser sans douleur au visage attristé de Mayotte. Comme je voudrais la voir sourire encore! »

Quelques semaines après son retour à Paris, Mayotte étendue sur sa chaise longue dans son petit salon rouge et or, regardait dormir Mali posée sur un coussin, et, devant les longues flèches de lumière qu'un soleil d'automne glissait entre les rideaux écarlates, elle songeait à la finca de San Isidro.

Si seulement elle pouvait y retourner pour quelques mois! Sa mère serait si heureuse de connaître Mali, et, pour elle-même, quel bonheur de revoir toutes les choses anciennes! les hommes, les animaux, les plantes. Elle

retrouverait avec la même joie les bananiers dressés au-dessus de l'océan des cannes à sucre, les vols bruyants des perroquets aux cris aigres, son cheval Feliciano et son petit ami Felipe Baëz. Mais au fait il doit avoir grandi, Felipe! il a peut-être des moustaches. Est-il gai comme autrefois? pense-t-il encore à elle? En tout cas il ne lui a jamais écrit, et elle ne commencera pas, c'est bien trop ennuyeux d'écrire.

M^me^ Alban lui donne parfois de ses nouvelles, et c'est tout. Mayotte rit au souvenir de Felipe, de leurs jeux d'enfants, et des larmes tremblent dans ses yeux. Tout cela est loin, tout cela est fini! Elle n'espère pas beaucoup retourner à Saint-Domingue et les autres ne viendront point.

Si Mayotte! quelqu'un viendra! Bercée par votre rêverie vous n'avez point entendu sonner. Maintenant on monte l'escalier, mais l'épais tapis amortit le bruit des pas. La porte du petit salon rouge et or est ouverte, et voici devant vous votre ami d'enfance, votre camarade Felipe Baëz! Il a grandi depuis trois ans et le gamin est devenu jeune homme. Mais il a toujours les mêmes yeux sombres pailletés d'or,

très profonds et très doux; ses cheveux, luisants et noirs comme ceux de Mayotte, encadrent de leurs mèches un peu longues un visage au teint pâle, éclairé par le sourire des lèvres rouges et bonnes. Felipe n'est pas beau; ce n'est pas un gentleman à fière tournure, un clubman irréprochable quant à sa tenue et à la coupe de ses vêtements — tel Robert de Villiers —; pourtant son expression ouverte et franche, son rire très jeune, ses yeux volontiers rêveurs, font naître la sympathie et la retiennent.

« Mayotte!

— Felipe! »

Sans un mot de plus, dans un même cri heureux, ils s'élancent l'un vers l'autre, et échangent dans toute la joie simple de leurs cœurs, les baisers si gais du revoir.

« Tiens! regarde aussi ma fille; vois comme elle est jolie! Oui, tu peux l'embrasser, mais bien doucement pour ne pas la réveiller. Mets-toi là, près de moi, et puis...

— Mayotte, parle, raconte-moi tout ce que tu as fait pendant ces trois années. Dis-moi combien tu es heureuse, je veux tout savoir.

— Je suis heureuse, Felipe; vois comme ma petite Mali est gentille. Comment et pourquoi es-tu venu en France? Maman ne me prévenait pas de ton arrivée dans sa dernière lettre.

— Les voyages se décident vite, tu sais. Mon père a eu besoin d'envoyer quelqu'un en France pour ses affaires. Ta mère me parlait sans cesse de sa petite Mayotte. Je pensais à toi, moi aussi, je voulais te revoir; j'ai demandé à mon père de me laisser partir, et c'est tout. Je resterai à peu près deux mois avec toi.

— Felipe, donne-moi des nouvelles de maman, de Padre Nuñez, de tous ceux de la finca. Et Notre-Dame d'Altagracia? es-tu retourné tout seul à Higuey? »

Felipe raconta alors à Mayotte que Padre Nuñez venait toujours souvent à la finca pour avoir le plaisir de parler d'elle à Luisa Alban.

« Il t'aime bien! comme tout le monde du reste là-bas, où nul ne prononce ton nom sans sourire. On se souvient de ta gaîté, de ta main toujours ouverte pour donner, et de tes chansons qui s'envolaient si fraîches dans l'air bleu. Ton cheval Feliciano a longtemps conservé l'habi-

tude de hennir et de piaffer d'impatience à l'heure où tu venais lui donner du pain; si quelqu'un ouvrait alors la porte de son écurie, il tournait vers celui qui entrait son grand œil doux qu'on eût dit plein de larmes, et des frissons de regret moiraient sa belle robe brune.

« Pour moi, depuis que tu es partie, tout a été vide et ennuyeux. Comme Feliciano, je te cherchais sans cesse. Souvent je montais Hermoso — tu le connais aussi — et je m'en allais, au hasard, pour des journées entières, errant au travers des savanes et des bouquets de bois. Je laissais Hermoso me diriger à sa guise, et je m'en allais, heureux de la solitude qui berçait mes rêves. Je rentrais tard après le coucher du soleil, car tu te souviens combien j'ai toujours aimé cette heure douce où le soleil s'en va. Dans la forêt, il faisait déjà nuit sous les branches, mais plus près du ciel, les derniers rayons du soleil se jouaient aux plus hautes cimes, et réfléchissaient une lueur verdâtre semblable à un clair de lune étrange et surnaturel. Dans cette clarté verte, des lianes pendaient comme les agrès coupés de quelque na-

vire désemparé, des vols lourds de perroquets s'enfuyaient, inquiétés par le bruit des pas de mon cheval et souvent, dans l'ombre des taillis, j'ai cru voir glisser une forme blanche... Te souviens-tu des ciguapas? du vieillard charmé par elles, et qui chantait le soir auprès des feux rouges des péons? Mayotte, c'est toi ma ciguapa : tu m'apparaissais là-bas dans le mystère des forêts; j'entendais ton rire et tu m'as entraîné jusqu'ici. »

Tous deux se souriaient, un peu émus, et Mayotte se croyait ramenée par le langage pittoresque et imagé de son ami au cher pays lointain.

Bientôt après, Robert de Villiers rentra, et comme Mayotte avait insisté pour garder Felipe à dîner, l'entretien prit tout de suite une tournure moins intime. Évidemment ces deux hommes étaient complètement étrangers l'un à l'autre, et ne pouvaient échanger que des paroles d'une extrême banalité.

Robert de Villiers prit envers Felipe une attitude légèrement protectrice et dédaigneuse, et se mit à lui parler presque comme à un

enfant. On sentait très bien qu'il s'occupait de lui par simple politesse, et qu'il était plutôt ennuyé par cette visite qui causait une si grande joie à Mayotte.

Mme de Valin se montra tout à la fois réservée et charmante; elle adressa à Felipe ses sourires les plus aimables, et elle insista plusieurs fois sur le bonheur que deux amis d'enfance devaient avoir à se rencontrer. Pendant le dîner, ce fut elle qui fit presque tous les frais de la conversation; elle eut tant d'esprit, tant de gaîté, qu'elle dérida Robert et l'amena à causer avec elle sans s'inquiéter davantage de Mayotte et de Felipe.

Tous deux se taisaient maintenant, n'osant plus évoquer leurs chers souvenirs. Leur joyeuse causerie où les mots « t'en souviens-tu? » revenaient comme un doux refrain, ne pouvait pas se poursuivre devant ces étrangers dont l'âme était si différente de la leur, et qui ne savaient rien de l'île verte et rose.

Felipe observait Mayotte, et sous la lumière vive du lustre, il s'aperçut qu'une transformation s'était faite en elle; le visage était aminci, avec les yeux plus profonds et un pli triste au

coin des lèvres. Chaque fois qu'elle le regardait, elle souriait et il retrouvait alors la fillette heureuse d'autrefois ; mais au repos son expression lasse et découragée le frappa et lui fit pitié. Il découvrit aussi que Robert de Villiers la traitait avec indifférence ou brusquerie, tandis qu'il causait, plein de déférence, avec Mme de Valin.

Il eut alors la conviction qu'au milieu du luxe, de la fortune, dans ce Paris que de là-bas ils considéraient tous avec des yeux éblouis, la petite Mayotte n'était pas heureuse. Et plusieurs fois, pendant la soirée, cette certitude lui fut confirmée par divers incidents.

Il surprit le froncement de sourcil irrité de Robert et le sourire railleur de Mme de Valin quand, après dîner, Dâ, que Mayotte avait fait demander, apparut au salon avec Mali. Pour lui, oublieux de ces deux indifférents, il courut embrasser la bonne négresse qui riait, pleurait et criait dans sa joie : « Mi Felipe ! o mi Felipe ! » Dès que Dâ fut partie, Robert dit d'un ton bref :

« Mayotte, vous savez bien que je n'aime pas à voir votre négresse sans cesse au milieu

de nous; elle me déplaît. Pourquoi n'est-elle pas restée à garder Mali dans sa chambre? »

Mayotte répondit doucement, avec un regard d'excuse jeté à Felipe :

« Je pensais qu'elle serait bien contente de voir Felipe; elle l'a si souvent gardé et amusé en même temps que moi quand il était tout petit! Et lui aussi l'aime beaucoup. Avant dîner elle était sortie. »

Au bout d'un moment de pénible conversation, Robert annonça qu'il avait un rendez-vous, et il partit après une froide poignée de main à Felipe et un rapide baiser sur le front de Mayotte. Il ne regarda même pas Mali.

Presque en même temps, M^me^ de Valin se retira, non sans avoir assuré le jeune homme du plaisir qu'elle aurait à le voir revenir souvent, très souvent.

Demeurés seuls, Mayotte et Felipe restèrent tout d'abord silencieux, puis Felipe reprit le récit que lui avait demandé Mayotte au sujet des choses de là-bas, et il poursuivit comme si rien n'avait interrompu leur conversation :

« Tu désires savoir si je suis retourné à

Higuey? à Notre-Dame d'Altagracia? Oui, mais sans toi, sans plusieurs autres de nos amis qui ont aussi quitté Saint-Domingue, c'était un triste pèlerinage. Te souviens-tu des petites pierres que nous avions portées sur le Calvaire, avant ton départ? Je les ai cherchées, mais je ne les ai plus retrouvées. Tant d'autres pèlerins étaient venus jeter leurs douleurs aux pieds de la Vierge! Ah! Mayotte, que ne sommes-nous enterrés côte à côte sous le lourd monceau de cailloux!...

— Felipe, regarde Mali qui te tend les bras; on dirait que déjà elle t'aime, elle qui a peur de Robert. »

Felipe sourit tristement, et prit le bébé dans ses bras; il se mit à lui chanter les chansons du pays, et Mayotte l'écoutait, comme on écoute la voix qui parle d'un bonheur fini. Il reprit, lui aussi, l'ancien refrain créole :

Adoué Madras! adoué foulards!
Adoué! Adoué!

« C'est triste cela, Felipe; Dâ me le chantait quand on est venu m'annoncer que papa était

parti ; puis elle l'a chanté encore quand nous avons quitté Saint-Domingue. Adoué ! il faut donc sans cesse dire « adoué » à tout ce que l'on aime ! »

Tous deux restèrent pensifs tandis que Mali les contemplait de ses yeux où le reflet d'une âme mettait déjà de caressantes lueurs, et riait d'entendre les mots qui faisaient rêver sa mère.

XV

Felipe revint souvent voir Mayotte, et de plus en plus il lui fut facile de se convaincre que l'existence de sa petite amie n'était pas des plus douces. Il s'aperçut vite aussi que sa présence n'était nullement agréable à Robert, qui l'accueillait toujours avec froideur, lui parlait à peine et souriait ironiquement à chacune de ses paroles.

Felipe se sentait mal à son aise dans cette maison; il n'osait presque pas causer avec Mayotte, sûr d'être interrompu par l'arrivée hautaine de Robert, ou par l'entrée volontairement confuse de M^me^ de Valin.

« Pardon, madame, pardon, monsieur Baëz !

vous n'avez nul besoin de ma présence. Je sais bien le plaisir que des amis d'enfance éprouvent à se retrouver et dans ce cas-là les autres sont de trop. Monsieur de Villiers, il faut les laisser causer de leurs petites affaires. »

A ces paroles Mayotte ouvrait des yeux surpris, et Felipe, moins ignorant de la vie que sa petite compagne, mordait ses lèvres pour ne pas répondre à l'intrigante veuve ainsi qu'elle le méritait.

Un jour, Mayotte vint à la rencontre de son ami d'un petit air cérémonieux qui eût été amusant sans l'expression de réelle tristesse qui voilait son visage. Elle lui tendit la main et avec un regard très doux, comme suppliant, de ses yeux levés :

« Bonjour, Felipe... vous allez bien?

— Mayotte! tu me dis « vous », tu es fâchée?

— Non; seulement Robert m'a fait observer hier soir que ce n'était pas convenable de nous tutoyer. Il paraît que cela ne se fait pas en France. Après ton départ, M. et M^me^ Bruyère ont beaucoup ri de notre manière de parler, et M^me^ de Valin — je la déteste! — a eu une

façon de nous excuser et de te défendre qui m'a exaspérée. Enfin tout le monde a été d'accord pour conclure que ce tutoiement était à tout le moins d'une trop grande familiarité. Oh! Felipe, dis, n'es-tu pas toujours mon petit ami d'enfance? Qu'est-ce que cela peut leur faire que nous causions comme autrefois, que je sois heureuse d'entendre ta voix qui me parle de maman, qui raconte tout ce qui m'intéresse, tout ce qui est arrivé là-bas... Comment allons-nous faire pour nous dire « vous »? Je le vois bien, Robert ne t'aime pas. Cela devait être : tout ce que j'aime lui déplaît. Ma pauvre Dâ! comme il la tourmente! il ne cherche qu'un prétexte pour la renvoyer. Ma petite Mali — sa fille pourtant! — tu as vu combien elle lui est indifférente, et dès qu'elle sera un peu plus grande on me la prendra. Maintenant c'est à ton tour, mi Felipe! »

Le jeune homme, très pâle, avait écouté Mayotte.

« Pauvre petite amie! si mes visites sont pour toi une cause de chagrin, si on te tourmente à mon sujet, je ne viendrai plus.

— C'est impossible, Felipe! viens quand même! Tant que tu seras là, du moins j'aurai un moment de joie, je pourrai rire encore. Après ton départ, si Robert me gronde, cela m'est égal. »

Felipe ne répondit pas; ses yeux noirs se remplirent d'éclairs car, en sa fierté de jeune « caballero », il jugeait que ce blâme de M. de Villiers était une insulte. Non, certainement, il ne reviendrait pas de sitôt rue de Prony et, malgré son affection pour Mayotte, il sentait que sa dignité lui commandait de rompre toutes relations avec un homme aussi peu courtois que son mari. Sans expliquer toute sa pensée à la jeune femme, il lui laissa néanmoins entendre qu'il ferait peut-être un voyage de quelques jours aux environs de Paris qu'il connaissait mal. Puis il caressa Mali, s'informa des progrès de sa petite intelligence et partit, non sans s'être écrié :

« Ah! Mayotte, comme ta mère serait contente de voir ton joli bébé, de t'embrasser encore! Vous êtes si douces toutes deux, et depuis ton départ la « finca » paraît si vide! »

Cette parole ne fut pas perdue pour Mayotte. Sans former aucun projet, elle se complut à l'idée qu'elle pourrait, un jour, bientôt peut-être, revoir l'île verte et rose, sa mère, son cheval Feliciano. Et son imagination enfantine s'exaltait, elle parlait sans cesse de Saint-Domingue avec Dâ, elle croyait déjà s'y trouver et, enchantée par ces rêveries qu'un mot de Felipe avait fait naître, elle se montrait plus gaie qu'elle ne l'avait été depuis longtemps et ne s'inquiétait pas de l'absence, momentanée d'ailleurs, pensait-elle, de son jeune ami. M^me^ de Valin l'observait avec curiosité et cherchait à résoudre ce problème :

« Comment M^me^ de Villiers qui paraissait si heureuse des visites de ce petit Baëz, est-elle plus joyeuse que jamais maintenant qu'il ne vient plus? Et que cache cette retraite subite? »

M^me^ de Valin réfléchissait au point d'en avoir une ride creusée entre l'arc majestueux de ses sourcils et, afin d'arriver au plus vite à pénétrer un tel mystère, elle perdait à peine Mayotte de vue, allant même jusqu'à l'accompagner ou à la rejoindre inopinément quand elle sortait,

Mayotte ne dissimulant jamais le but de ses promenades.

Quant à Felipe, enfermé presque tout le jour dans sa chambre, à son hôtel, il ne rêvait que vengeance, mort de M. de Villiers et délivrance de Mayotte, qu'il considérait comme la plus malheureuse des victimes. Tuer Robert lui eût été fort agréable, mais il réfléchissait que, ce meurtre accompli, il serait lui, Felipe, arrêté tout aussitôt, et la pauvre Mayotte se trouverait, sans défenseur, dans une situation plus pénible qu'auparavant. Il se décida donc à écraser — moralement — M. le comte Robert de Villiers sous tout le mépris que pouvait contenir son sauvage cœur d'espagnol, et il se mit à chercher le moyen de rendre Mayotte à sa mère qui, seule, pensait-il, pourrait la protéger. Oui, le Ciel l'a fort bien inspiré ! Ramener Mayotte à M^me^ Alban est le meilleur parti à prendre et, en même temps, le plus simple. Déjà résolu, il s'apprêtait à courir rue de Prony pour soumettre ce projet à sa petite amie, quand la pensée de se trouver en face de M. de Villiers, de subir le regard moqueur de ses prunelles

grises, d'entendre sa voix railleuse et maussade le saluer sans cordialité aucune, fit bouillir tout le sang de ses veines.

« Non je n'irai plus là-bas! »

Et presque aussitôt, il eut l'idée que Mayotte devait se rendre souvent au parc Monceau avec Mali et Dâ. Pourquoi n'irait-il pas l'y rejoindre? il pourrait ainsi causer avec elle en toute tranquillité. Pendant deux ou trois jours il se rendit au parc sans y rencontrer la jeune femme, et à chaque attente vaine, son angoisse et son impatience augmentaient; à mesure que l'heure s'avançait, il comptait les minutes et se répétait :

« Elle ne viendra pas. »

Il marchait le cœur battant, les jambes molles; il s'efforçait d'occuper sa pensée par une fleur, par une inscription. Il s'interdisait surtout de regarder du côté de la porte par laquelle elle devait vraisemblablement arriver, car il était persuadé que, s'il regardait, elle ne viendrait point. Les minutes passaient. Pris de découragement, il s'asseyait et fermait les yeux.

« J'attends encore un quart d'heure, puis je partirai. »

Enfin, un jour, une secousse intérieure, un tressaillement de tout son être, lui faisait brusquement ouvrir les yeux : Mayotte, étonnée, souriante, s'avançait vers lui, si légère que ses petits pieds ne faisaient même pas crier le sable de l'allée.

« Quelle bonne surprise de te rencontrer, mi Felipe! tu es donc de retour! tu venais à la maison sans doute? Comme j'ai bien fait d'entrer par ce côté du parc — quelquefois je fais le tour pour marcher au soleil, — sans cela nous nous serions manqués. »

Dâ grimaçait un joyeux sourire et, sans façon, présentait Mali au jeune homme pour la lui faire embrasser. Mais Mayotte remarqua bientôt que Felipe paraissait songeur et ne causait pas avec son entrain ordinaire.

« Mayotte, n'est-ce pas triste de penser que dans trois semaines je partirai? Maintenant je regrette presque d'être venu. Je souffrirai plus qu'autrefois de ton absence et j'emporterai cette douleur de savoir que tu n'es pas heureuse. Je

me consolais de ce que nous t'avions perdue en pensant à ton bonheur. Heureuse? Non, tu ne l'es pas.

— Pas beaucoup, Felipe; Robert n'est pas méchant; il m'aime bien au fond, je crois, et moi je l'aime aussi parce que je t'assure que tout d'abord — tiens avant notre mariage surtout — il a été très bon et très affectueux pour moi. Seulement il paraît que je ne sais rien, que je dis et je fais toujours ce qu'il ne faudrait pas. Je n'ose plus parler ni me remuer presque. Je ne sais pas pourquoi tout est ainsi. Tu te souviens que je ne pouvais ni apprendre ni réfléchir. Padre Nuñez m'appelait toujours « petite linotte ». Mais est-ce de ma faute et pourquoi Robert m'en veut-il? Pauvre chère maman qui me trouvait si parfaite! comme je voudrais la revoir et l'embrasser! »

Mayotte baissa la tête avec de grosses larmes roulant sur ses joues.

« Ne pleure pas, Mayotte, je t'en supplie. Écoute-moi plutôt. Tu souffres ici, tu es malheureuse. Eh! bien, pars avec moi, emmène Mali. Quelle joie pour ta mère de la connaître! Quitte

ce pays qui n'est pas le tien et retourne vers tout ce que tu aimes. Si ton mari refuse de te laisser venir, fais semblant de te soumettre, mais rejoins-moi quand même. Tu ne lui manqueras pas beaucoup à lui, va! et là-bas nous t'aimerons tant, nous serons tous si heureux! »

Mayotte secoua la tête, trouvant maintenant difficile à réaliser le rêve vague dans lequel elle se complaisait depuis plusieurs jours.

« Je n'ose pas m'éloigner ainsi, Felipe. Je veux bien demander à Robert la permission de partir, et s'il dit oui, j'irai avec bonheur passer quelques mois là-bas. Mais s'il refuse, je resterai. Il est mon mari, je ne veux pas lui faire de peine, et les jours où il est bon, je l'aime. »

Felipe était très pâle; ses lèvres tremblèrent légèrement aux dernières paroles de Mayotte.

« Comme tu voudras... mais pense que ta mère et moi nous t'aimons bien plus qu'il ne t'aime, depuis bien plus longtemps, depuis toute ta vie, et jamais nous ne t'avons fait le moindre chagrin. Tu es plus à nous qu'à lui puisque nous t'aimons davantage.

— Oui, Felipe; mais le jour de mon mariage

j'ai promis de l'aimer toujours et de lui obéir; je ne peux pas faire ce qu'il ne veut pas, ce serait manquer à ma parole; ce serait très mal! Ne te désole pas, peut-être bien qu'il dira oui. Je l'espère même beaucoup — et elle souriait déjà. — Quel bonheur, Felipe! regarde-moi; pas comme cela, ris tout à fait! Viens demain à la maison vers cinq heures, je te donnerai sa réponse.

— Notre-Dame d'Altagracia, priez pour nous », fit gravement Felipe en soulevant son chapeau.

« Tiens, vous ici? J'avais bien cru reconnaître Dâ avec Mali, là-bas, du côté opposé à celui où vous êtes. »

M^me^ de Valin, toute aimable, toute souriante, débouchait de l'allée qui contournait l'étroit et haut massif des houx et des sapinettes devant lequel Mayotte et Felipe étaient assis. Elle ajouta un peu plus bas, d'un air mystérieux :

« Soyez tranquilles, jeunes gens! votre petit secret sera bien gardé. Je ne dirai rien à personne; je ne vous trahirai pas. Des amis d'enfance! c'est trop naturel. »

D'un bond Felipe fut debout, mais reprenant son sang-froid et laissant tomber sur la veuve un regard méprisant :

« Vous n'avez nul secret à garder, madame. Quand on ne fait rien de mal on ne se cache pas. On se cache pour épier, pour calomnier. Ceux-là travaillent dans l'ombre. Vous pouvez dire à qui vous voudrez qu'aujourd'hui mardi, à deux heures de l'après-midi, Felipe Baëz a rencontré au parc Monceau Mme Robert de Villiers. Ma chère Mayotte, je te verrai chez toi demain à cinq heures?

— Oui, Felipe, à demain. »

Mme de Valin prit gaîment la chose, elle plaisanta beaucoup au sujet de la vivacité de ces têtes espagnoles et, pendant tout le reste de la promenade, elle fatigua Mayotte de son incessant bavardage.

Mayotte aurait voulu le soir même demander à son mari l'autorisation de partir pour Saint-Domingue avec Felipe, et d'y rester un mois ou deux auprès de sa mère. Mais justement Robert paraissait taciturne et mal disposé. Aussi Mayotte, bien qu'assez peu diplomate d'ordi-

naire, estima plus prudent de différer jusqu'au lendemain ce qu'elle avait à lui dire. Elle quitta le salon de bonne heure à cause de Mali que ses dents fatiguaient beaucoup et laissa, comme cela lui arrivait souvent, Mme de Valin et Robert en tête à tête...

Avant de s'endormir, Mayotte se souvint des paroles de Felipe :

« Notre-Dame d'Altagracia, priez pour nous ! » Elle baisa son petit ruban rouge et adressa à la Vierge d'Higuey — si secourable et si bonne — de bien ferventes supplications.

Le lendemain matin Mayotte chercha en vain un moment favorable pour parler à Robert. Il paraissait encore plus maussade que la veille au soir, se dit très pressé de sortir, et quand il rentra pour déjeuner il amenait avec lui Henri Bruyère qu'il venait de rencontrer.

Mayotte était très ennuyée.

« Il faut pourtant que je lui parle. Ce pauvre Felipe qui va venir à cinq heures ! Et si Robert veut bien me laisser partir, j'aurais quelques jours à peine pour faire mes préparatifs. »

Après le déjeuner elle alla voir Mali et laissa

ces messieurs fumer seuls assez longtemps; puis quand elle supposa qu'Henri devait être parti, elle se décida à chercher Robert pour lui parler en particulier.

Comme elle s'apprêtait à soulever la lourde portière qui séparait le grand salon du fumoir, elle entendit son nom prononcé par Robert d'une voix irritée, et sans penser qu'elle commettait une indiscrétion, elle retint son souffle et écouta.

« Ah! cette Mayotte ! tu le vois, mon cher, j'ai vraiment été bien inspiré le jour où je l'ai épousée! Tu sais aussi bien que moi à quel point elle est ignorante et incapable de quoi que ce soit! Tu l'as vue dans un salon. Sans M^me^ de Valin nous n'aurions pas de relations, pas d'amis et nous serions dévalisés par les domestiques. C'est déjà fort agréable! Mais que dis-tu de ce que je viens de te raconter? Pousser l'inconvenance jusqu'à rencontrer ce malheureux petit Baëz au parc Monceau! Mayotte a des rendez-vous! Quel heureux hasard que M^me^ de Valin les ait surpris hier et qu'elle ait eu la délicatesse de me prévenir! Car demain tout

Paris le saura, d'autres ont dû les voir et je ne suis pas homme à passer pour un mari complaisant ou ridicule.

« Je le lui dirai, je lui ferai des reproches; elle me regardera avec stupeur — oh! ce regard qui ne peut pas ou ne veut pas comprendre? — et elle me répondra :

« Mais, Robert, qu'ai-je donc fait de mal? « pourquoi me grondez-vous? Là-bas, pendant « des journées entières je me promenais dans « les bois avec Felipe et maman le voulait bien. »

« Henri, ma situation est affreuse! « Je te l'avoue : je pense très sérieusement à divorcer. Elle n'a aucune affection pour moi et ne demandera pas mieux que d'être libre pour épouser son Felipe, qu'elle aime peut-être, après tout! Un divorce à l'amiable, demandé par les deux parties, sans éclat, ni scandale. Combien j'ai fait fausse route! Quand je vois l'intelligence d'une femme comme M^me^ de Valin, son esprit dans le monde, son entente à toutes choses, je me dis que je ne suis qu'un imbécile d'avoir épousé, sans réfléchir, cette petite sauvagesse. Allons, Henri, aide-moi! je te jure que

j'ai assez de cette vie-là! Je veux divorcer, malgré certains côtés fâcheux de cette solution.

— Très fâcheux, tu dis bien. Si tu divorces, tu renonces à sa fortune. Puis, tu sais, pour te remarier ensuite — ne pas passer par l'église c'est, dans notre monde, d'un mauvais effet; au moins les premiers temps quelques salons te seront fermés.

« Maintenant, si tu venais à épouser une protestante... la mairie, le temple, ce serait très bien. Puis à présent que tu commences à être connu, lancé à Paris, une femme énergique, intelligente, ayant déjà ses relations, n'eût-elle pas de fortune, te serait d'un grand secours. Qui a remué dans le salon?...

— Je n'ai rien entendu; mais voilà deux heures. Si tu veux, allume ton cigare et sortons, nous causerons en marchant. »

XVI

Quand les deux amis quittèrent le fumoir, ils ne virent personne et n'entendirent aucun bruit.

Légère et silencieuse, Mayotte avait disparu.

Elle s'était réfugiée dans son petit salon à elle, son petit salon si gai, rouge et or, où dans une volière chantaient ses bengalis à côté du judio, vivant, lui aussi, sa vie d'exilé. Elle s'était réfugiée là, machinalement, comme une bête blessée retourne à son gîte pour y mourir. Elle ne pleurait pas, mais il lui semblait qu'une main lui serrait la gorge et le cœur lui faisait très mal, avec la sensation de quelque chose de fini, de brisé.

Elle cacha son visage dans la soie écarlate

d'un coussin et ses lèvres qui tremblaient murmurèrent :

« Maman ! voir maman ! »

Eh ! bien oui, maintenant elle peut aller rejoindre sa mère. C'est Robert lui-même qui la chasse, qui ne veut plus d'elle. Il l'a dit assez clairement à Henri Bruyère tout à l'heure.

Il veut divorcer ! quelle honte ! quelle chose affreuse pour elle ! Mais qu'a-t-elle fait pour mériter cela ?

C'était donc bien mal de s'être arrêtée à causer avec Felipe dans ce jardin ? Encore une chose qui ne se fait pas ?

Elle ne savait pas, oh ! le méchant ! le méchant ! Et jamais il n'a compris qu'elle l'aimait bien, seulement qu'elle avait peur de lui parce qu'il la regardait toujours d'un air sévère et lui parlait en grondant. A présent elle ne l'aime plus. Elle ne racontera rien à personne, mais ce soir même elle ira trouver ce cruel Robert et elle lui dira qu'elle veut s'éloigner de lui, quitter ce pays où elle a tant souffert et retourner là-bas, vers tout ce qu'elle aime. Elle partira avec Felipe pour aller rejoindre sa mère, sa chère maman

qui la prendra tout de suite dans ses bras et lui dira : « Ne me quitte plus ».

Mais personne ne saura rien, pas même Dâ.

On frappe légèrement; la porte du petit salon s'ouvre. Pourvu que ce ne soit pas Robert! elle ne se sent pas la force de lui parler encore, il lui fait horreur.

Elle ferme les yeux et feint de dormir.

« Bonjour, madame. Seriez-vous souffrante? »

C'est M^me^ Rémy. Mayotte avait bien oublié qu'elle devait venir ce jour-là!

« Non; j'ai un peu mal de tête seulement et je reposais. »

Et elle cache un peu plus dans le coussin son visage qu'elle devine pâle et bouleversé.

« Je regrette de vous avoir réveillée, ma chère enfant; si vous êtes fatiguée je me retire, à moins toutefois que je ne puisse faire quelque chose pour vous. »

M^me^ Rémy contemplait l'attitude lasse et douloureuse de Mayotte et devinait en ce jeune cœur quelque gros chagrin.

« Non! non! restez! je vous en prie! » Tout à coup Mayotte a peur de la solitude, son triste

secret l'étouffe! elle attire Mme Rémy sur le canapé, tout près d'elle, et sans parler appuie son front contre l'épaule de sa vieille amie.

« Pauvre petite! » — et d'une caresse très tendre, Mme Rémy serre Mayotte sur son cœur.

Tout le courage de Mayotte est parti, elle pleure à grosses larmes et elle attend une consolation sûre de ces yeux si bons qui la regardent avec tant de pitié, de ces bras qui l'enlacent et la bercent comme si elle n'était qu'un tout petit enfant.

Mme Rémy n'ose pas trop tôt interroger la jeune femme; elle caresse les doux cheveux de soie et murmure :

« Mayotte, chère petite Mayotte, je vous aime bien. Je suis votre vieille amie et, moi aussi, j'ai eu beaucoup de chagrin. Laissez-moi vous embrasser comme si j'étais votre mère, et vous, pleurez sur mon cœur si cela vous soulage. »

Mayotte releva un peu la tête.

« Merci; moi aussi je vous aime. Mais je voudrais voir maman! oh! je la verrai bientôt; je vais partir, m'en aller là-bas. Nous voulons divorcer.

— Divorcer! Mayotte, ma pauvre enfant, qu'est-il donc arrivé? »

Tout bas, avec des crises de sanglots qui arrêtaient ses paroles, Mayotte, oubliant entièrement ses résolutions de silence et de dignité, raconta à Mme Rémy toute la conversation surprise entre Henri Bruyère et son mari.

« Vous le voyez bien, je n'ai que cela à faire. Il veut divorcer; moi aussi, certes! Je le déteste; je ne lui pardonnerai jamais. Pourquoi m'a-t-il épousée si c'était pour me torturer ainsi? J'étais si heureuse! je l'aimais tant! Je croyais que c'était si facile et si gai de vivre! Il n'a même pas d'affection pour notre petite Mali; il l'avoue clairement et il regrette de ne pas avoir épousé quelque autre jeune fille au lieu de moi. »

Mme Rémy soupira.

« Oui, tout cela est très dur, très pénible, pauvre petite Mayotte. Mais laissez-moi vous parler au nom de ma vieille expérience et de l'affection que j'ai pour vous. Essayez de pardonner. Même si lui veut divorcer, vous devez refuser. Ne croyez pas ceux qui disent que la dignité d'une femme lui interdit de tout excuser

et de tout pardonner. Votre mari est très coupable; mais ne lui défendez pas le repentir. Si vous saviez combien ils sont faibles, combien il est facile de les détourner du devoir et du vrai bonheur...

— Lui se repentir! Madame, il dit que c'est moi qui ai tort, qu'il se repent bien de m'avoir épousée. C'est de cela qu'il se repent et pas d'autre chose. Pourquoi voulez-vous que je reste ici à souffrir près de lui, à l'ennuyer, tandis que je serais si heureuse dans mon pays avec ma petite Mali, ma mère, tous ceux que j'aime et qui sont bons pour moi? Chère madame Rémy, vous ne pouvez pas comprendre combien ma vie est triste! vous n'avez certainement pas eu tout cela à supporter. A ma place vous verriez bien que vous ne désireriez qu'une chose : fuir, quitter celui qui est si méchant.

— Vous vous trompez, Mayotte; ce que vous souffrez, je l'ai souffert, j'ai supporté des épreuves semblables aux vôtres, de plus dures peut-être encore...

— Vraiment? racontez-moi ce qui vous est

arrivé, ce que vous avez fait; cela m'aidera peut-être. »

Un mélancolique sourire effleura les lèvres pensives de Mme Rémy; elle doutait que Mayotte, cette âme enfantine créée pour le bonheur, eût la force de faire ce qu'elle-même avait fait et de supporter le lourd fardeau que la vie appuyait sur ses délicates épaules. Mais elle voulut bien essayer de « l'aider », ainsi que le lui demandait la jeune femme dans sa naïve confiance.

« Comme vous, Mayotte, quand je me suis mariée — j'étais cependant un peu plus âgée que vous — j'avais l'espérance, mieux encore, la certitude que la vie me serait très douce et très facile. De toute mon âme j'aimais mon mari et je ne doutais pas de son amour pour moi. Mes illusions ont été de bien courte durée. Nous étions mariés depuis quelques mois à peine quand il m'a fallu apprendre ce que c'est que la vie et commencer à souffrir. J'ai vite compris que non seulement mon mari était un joueur incorrigible, mais encore qu'il m'humiliait de la manière la plus cruelle sans même prendre la peine de dissimuler sa conduite. J'ai

patienté d'abord ; j'ai eu l'air de tout ignorer ; puis j'ai essayé de timides remontrances, je lui ai parlé de notre petite fille. Tout a été inutile : il s'est montré brutal envers moi et n'a rien changé à ses habitudes. Je souffrais d'autant plus que sa manière de vivre était connue de tout le monde, et chacun croyait devoir m'offrir ses conseils ou sa pitié. L'avis général était que je devais demander la séparation, — le divorce n'était pas encore reconnu par la loi, — et l'abandonner en me retirant avec ma fille. On me représentait que j'aurais, à défaut du bonheur, au moins le calme, et que je compromettais ma dignité d'honnête femme en m'obstinant à rester auprès de lui. Mais j'ai cru que mon devoir était de ne le point quitter. Il était vicieux, méchant! Qu'importe! les maladies de l'âme sont-elles moins pitoyables et moins douloureuses que celles du corps? en est-on même beaucoup plus responsable?

« Pour moi, j'ai toujours cru que si on avait le courage et la patience de donner beaucoup de tendresse à ceux qui font le mal, on les guérirait peut-être. Quoi qu'il en soit, j'ai dédaigné

tous les donneurs de conseils et je me suis énergiquement refusée à toute séparation. Je me suis contentée de sauvegarder le peu de fortune qui me fût personnel afin que ma fille le retrouvât plus tard, et je me suis mise à travailler, à donner des leçons. Je voulais élever convenablement ma petite Henriette et que mon mari lui-même ne manquât jamais de rien le jour où il me reviendrait sans ressources. Car je l'attendais! je savais qu'il reviendrait. Je vous le répète, l'amour intelligent et la patience triomphent de tout. Je ne lui disais plus rien. Pendant des semaines, des mois, je l'apercevais à peine; il ne me parlait pas, son regard m'évitait et cependant je m'efforçais de lui sourire; je tâchais de faire la maison accueillante et bonne pour lui. Je cachais sa conduite à notre fille afin qu'elle eût pour lui amour et respect. De plus en plus on me blâmait, on disait que je manquais de dignité. Qu'importe, l'amour et le pardon valent mieux. Si j'avais été plus digne, René serait mort misérable et farouche en maudissant les hommes et Dieu lui-même; il serait mort seul, abandonné sur quelque lit d'hôpital.

Mayotte, il m'est revenu ! Un jour, malade déjà, et blessé à la suite de quelque honteux scandale, il a voulu rentrer chez moi sentant bien qu'il ne serait pas repoussé. On me l'a rapporté hâve, défait, presque mourant.

« J'ai eu pourtant le bonheur de le soigner, de lui dire qu'il était toujours le bienvenu ; pendant quelques mois je l'ai conservé humble et doux, heureux de m'avoir auprès de lui sans cesse. Il m'a demandé pardon, il a pleuré, la tête sur mon épaule, de brûlantes larmes de repentir. Toute ma vie j'avais souffert, mais par plus de souffrances encore j'aurais acheté cette minute-là.

« Il m'a alors avoué que même aux heures de pires folies, aux heures où il se montrait le plus cruel pour moi, ma pensée lui revenait comme une assurance de miséricorde, et au moment où tout l'abandonnait, où il comprenait la misère de ses illusoires jouissances, il avait crié mon nom et couru vers moi.

« Il s'est endormi réconcilié avec tous, en paix avec lui-même ; ma main a senti peu à peu se

glacer sa main, et mes lèvres ont aspiré son dernier souffle.

« Maintenant les années dures sont oubliées; elles sont effacées de ma mémoire. Je ne songe plus qu'aux heures radieuses de mon jeune amour, à mes rêves de bonheur, et je le remercie de me les avoir donnés. Puis je le revois si calme dans son dernier sommeil, je le vois reposant plein de confiance sur mon cœur qui n'avait jamais eu pour lui que tendresse et miséricorde. Voilà tout ce qui demeure ineffaçable et sacré. J'ai l'espoir que je le retrouverai quelque jour dans une vie plus clémente que celle-ci, et notre amour refleurira. »

Mme Rémy cessa de parler, mais ses yeux semblaient sourire à quelque lointaine et chère vision.

« C'est très beau, ce que vous avez fait là, et vous êtes très bonne; mais, moi, je ne saurai pas, reprit tristement Mayotte en appuyant de nouveau son front sur l'épaule de sa vieille amie. Je n'ai pas le courage de souffrir ainsi et de vivre auprès de quelqu'un qui ne m'aime pas. Maintenant, c'est fini, je ne peux plus être heureuse avec lui.

— Je ne vous dis pas non plus que vous serez heureuse, Mayotte. Je vous dis seulement qu'il est de votre devoir de rester auprès de votre mari. Et puis, croyez-moi, si vous consentez au divorce, vous serez encore plus malheureuse. Votre vie est tracée maintenant : puisque vous êtes catholique, vous savez que seule la mort de l'un de vous deux peut briser les liens qui vous unissent; vous savez que le divorce ne vous permet pas de contracter un second mariage dans le cas qui est le vôtre. Quel bonheur trouverez-vous donc dans une vie à jamais isolée? Quelle responsabilité si vous apprenez un jour que M. de Villiers s'est remarié?

« Votre mari ne vous aime plus, il manque à sa parole : est-ce une raison pour agir de même? est-ce une raison pour vous éloigner à jamais du père de votre petite Mali?

« Oh ! chère enfant, renoncez à ces résolutions de colère ; essayez de refaire votre bonheur. Pardonnez, soyez douce et patiente; vous finirez bien par le ramener à vous. »

Mayotte écoutait, les yeux pleins de larmes.

« C'est vrai ! le prêtre a dit « pour toujours »,

et moi aussi j'ai promis. Je crois qu'il vaut mieux ne pas divorcer. Mais au moins je peux bien m'en aller à Saint-Domingue pour quelques mois? Même avant d'avoir entendu ses horribles paroles, je voulais lui demander de partir avec Felipe. J'y suis bien décidée; il y a longtemps que je suis triste et de plus en plus...

— Ne parlez pas de partir en ce moment, je vous en conjure, et surtout avec Felipe Baëz. Rappelez-vous que, grâce à votre ignorance de nos usages, vous avez paru agir avec légèreté, et le monde qui ne juge que sur les apparences, vous donnerait certainement tort. Dès lors le divorce serait très facile à obtenir pour M. de Villiers, même malgré vous. On dirait que vous avez abandonné votre mari pour suivre ce jeune homme.

« C'est faux, c'est absurde, soit, mais on le croirait. Pauvre enfant! je comprends votre désir de retourner dans votre cher pays, de revoir votre mère, cependant je vous le répète encore, n'en parlez pas en ce moment; laissez partir M. Baëz, puis vous causerez de ce voyage avec votre mari et vous tâcherez même de le

décider à vous accompagner. Ce serait le meilleur moyen de le séparer d'amis dont l'influence peut être fâcheuse et de l'éloigner de cette Mme de Valin qui tient, à coup sûr, trop de place dans votre maison. Là-bas, seul avec vous dans ce pays qui est le vôtre, où vous êtes née, où vous avez grandi, il vous comprendra mieux. Il aimera lui aussi tout ce que vous aimez, et vous aurez entre vous le lien des souvenirs communs.

« Ne vous désespérez pas, ma petite Mayotte ! votre vie est loin d'être finie, vous serez heureuse encore ; vous serez même plus heureuse puisque vous aurez su conquérir votre bonheur. »

Mayotte souriait, bercée déjà d'idées moins tristes.

« Quelle bonne pensée vous avez eue, madame. Amener Robert à Saint-Domingue ? Je suis sûre, moi aussi, que nous nous aimerons bien mieux si je peux le faire vivre de ma vie d'autrefois. Je vais essayer de patienter et d'avoir du courage. Felipe viendra à cinq heures, je lui dirai que je ne pars pas avec lui. Pauvre Felipe ! il va être bien désappointé, lui qui se

faisait une fête de la surprise de tout le monde là-bas!

« Comme je suis contente de vous avoir tout confié! Mais croyez-vous que Robert voudra venir avec moi? A présent je prévois toujours des choses tristes, et je suis si fatiguée que j'ai peur de tout. »

Mme Rémy continua à rassurer et à encourager Mayotte; mais elle n'éprouvait point la confiance qui semblait animer ses paroles. Elle redoutait l'avenir pour cette fragile créature dont l'âme semblait trop faible pour supporter la lutte, et dont les yeux brillaient trop grands dans un visage trop amaigri.

XVII

Quelques heures plus tard, Felipe trouva Mayotte dans son petit salon, avec Mali sur ses genoux. Elle s'efforçait d'être calme, mais il vit tout de suite qu'elle avait pleuré et le regard qu'elle leva vers lui était bien triste encore, comme mouillé.

« M. de Villiers a refusé de te laisser partir avec moi, n'est-ce pas? »

Mayotte ne répondit pas directement à la question du jeune homme.

« M^me^ de Valin a raconté à Robert qu'elle nous a vus ensemble au parc Monceau. Ici cela ne se fait pas du tout; il paraît que c'est très mal. Robert est furieux; j'ai causé de tout

cela avec Mme Rémy, qui me donne toujours d'excellents conseils et elle est d'avis que j'attende maintenant un peu avant de parler de ce voyage à Robert. »

Felipe semblait n'avoir entendu qu'une seule chose : c'est qu'il allait s'éloigner et que Mayotte ne le suivrait pas.

« Ma petite Mayotte! encore nous quitter! ne plus nous revoir peut-être.

— Si, Felipe, nous nous reverrons et même avant bien longtemps. Dans quelques mois je pense aller à Saint-Domingue avec Robert, avec Mali, avec Dâ. Ne me dis pas que tu as de la peine : la mienne est grande aussi. Tu vas embrasser ta mère, retourner dans notre cher pays, continuer notre heureuse vie d'autrefois. Et moi je reste ici où tout est noir, où tout est triste. »

Devant le chagrin de la jeune femme, Felipe fut très brave. Il refoula les larmes qui montaient à ses yeux et s'efforça de sourire.

« Ne nous désolons pas, Mayotte. Tu viendras dans quelques mois, c'est cela. Tout est très bien ainsi ; regarde, je ne suis plus triste du

tout. Puisque tu ne pars pas avec moi... je dois te dire que je partirai un peu plus tôt. Je te laissais le temps de faire tes préparatifs. J'ai besoin d'être à Bordeaux demain soir pour mes affaires. Ne pleure pas puisque tu viendras bientôt! Qu'importe maintenant que je reste ici un jour ou deux de plus. »

Pauvre Felipe! il voulait demeurer ferme, mais sa voix tremblait et il sentait à ce moment si cruel des adieux combien il aimait sa petite compagne d'autrefois. Jamais il ne partirait assez vite : si elle aussi allait souffrir tout ce qu'il souffrait pendant que ses lèvres pâles souriaient, et que ses yeux brillants de larmes refoulées contemplaient avec désespoir le doux visage qu'il ne reverrait peut-être jamais plus!

« Tu as raison, Felipe, nous sommes sots de nous désoler ainsi. Nous nous retrouverons... mais je t'aime bien et tu pars! Non ne pleure pas — regarde, je ris. Embrasse ma petite Mali ; tu diras à maman combien elle est gentille ; elle lui ressemble beaucoup et à moi aussi. Tu mettras un cierge à Notre-Dame d'Altagracia pour obtenir que je ne tousse plus et que je

parte bientôt pour Saint-Domingue. Bientôt, tu entends? — Et puis... et puis embrasse-moi très fort, de tout ton cœur comme si nous ne devions jamais plus nous revoir. » Elle aussi l'avait donc cette triste pensée!

Felipe effleura légèrement de ses lèvres le front de Mali endormie et se retournant vers Mayotte il l'étreignit de toute la force de sa tendresse. Puis il s'enfuit sans vouloir écouter la chère voix qui lui disait des mots d'adieu.

Mayotte entendit le bruit sourd de la porte qui se refermait derrière lui, et elle pleura beaucoup tandis que son ami s'éloignait, le cœur navré, mais allant à l'oubli sans doute, et sans doute aussi à de nouvelles douleurs...

Le soir, à table, Mayotte annonça à son mari le départ de Felipe.

« M. Baëz aurait pu venir prendre congé de moi; cela eût été au moins poli. Mais qu'attendre d'un pareil sauvage? »

Mme de Valin fut légèrement étonnée de ce brusque départ du jeune homme; elle demeura silencieuse une partie du repas, se demandant ce que cela pouvait signifier. Elle remarqua

cependant avec un secret plaisir le visage bouleversé de Mayotte et, ne pouvant deviner tous les motifs de tristesse qu'avait la jeune femme, elle attribua sa contenance abattue au seul éloignement de son ami Felipe.

« Comme vous êtes soucieuse ce soir, chère madame! Certes, je n'en suis pas étonnée. Les séparations sont si pénibles, surtout quand c'est un ami d'enfance qui vous quitte! »

Mayotte absorbée par ses pensées répondit distraitement :

« Oui, j'ai beaucoup de peine que Felipe soit loin. Il est bien heureux de revoir maman et notre cher pays. »

Plusieurs fois, en présence de Robert, Mme de Valin souligna et commenta la tristesse de Mayotte. Si naïve que fût la jeune femme, elle ne put s'empêcher de remarquer le manège de Mme de Valin. Elle vit, sans comprendre tout de suite pourquoi, que Mme de Valin avait un intérêt quelconque, mais puissant, à mettre la désunion dans son ménage, et qu'elle serait heureuse si elle, Mayotte, venait à disparaître, lui laissant le champ libre. En réfléchissant, elle se dit

que, sans doute, Mme de Valin n'aimait pas son caractère et qu'elle aurait trouvé plus agréable de vivre auprès d'une jeune femme ressemblant à Mme Henri Bruyère par exemple. C'est cela ! Mme de Valin voudrait les faire divorcer et remarier ensuite Robert à son idée. Mais avec qui? Mayotte chercha parmi leurs connaissances et dut s'avouer qu'il ne venait souvent chez elle que des femmes mariées, et c'est à peine si, en passant, une ou deux jeunes filles avaient paru dans son salon; Mayotte ne se découvrit donc aucune rivale qu'elle pût nettement désigner; cependant, à tous ses motifs de repousser le divorce, vint s'ajouter le sentiment très féminin de jalousie contre une rivale, inconnue mais déjà détestée. Comme elle aurait voulu pouvoir éloigner cette veuve intrigante ! Mais elle savait bien qu'il serait inutile de demander cela à Robert. Elle n'avait d'espoir que dans son projet de voyage à Saint-Domingue, voyage qui arracherait Robert à toutes les funestes influences de Paris. Toutefois Mme Rémy avait conseillé d'attendre quelques mois avant même d'en parler; aussi Mayotte, le cœur gros, se vit-

elle condamnée à la patience et à la résignation.

De son côté, Robert de Villiers se sentait irrité de plus en plus contre Mayotte à mesure qu'il la voyait triste, indifférente à tout et uniquement occupée de sa fille. Il la regardait d'un œil hostile, il ne découvrait plus que ses défauts, il lui reprochait sa maigreur, son teint brun, ses cheveux trop plats. Il remarquait que son visage semblait flétri, qu'elle se courbait, plus petite encore et d'apparence plus chétive. Puisse-t-elle bientôt retourner pour toujours à Saint-Domingue et qu'il lui soit permis d'épouser une femme intelligente, instruite, qui le comprenne et partage tous ses goûts!

Un soir, afin de commencer à traiter la question, et désireux de savoir comment Mayotte recevrait ses avances, Robert dit, d'un air d'indifférence voulue, en parcourant le journal :

« Que de gens divorcent maintenant! Il faut avouer que le besoin de cette loi se faisait sentir; c'est une des plus justes et des plus raisonnables. Comment admettre en effet qu'on soit lié pour la vie, alors qu'il est si facile de se tromper en faisant son choix? Aujourd'hui,

ceux qui sont malheureux le veulent bien; il est si simple de se quitter quand on ne se convient pas, et de trouver le bonheur, chacun de son côté, dans une nouvelle union.

— Je ne partage pas vos idées, Robert », — la voix de Mayotte tremblait légèrement, mais elle ne baissait pas les yeux sous le regard ironique, étonné de son mari. « Le divorce est une chose abominable. On promet devant Dieu d'être unis jusqu'à la mort; on ne doit pas manquer à son serment. Rien au monde ne peut aller là-contre. Pour ma part, je sais bien que si j'étais malheureuse, je souffrirais toute ma vie, mais je ne divorcerais point. Ma mort seule rendrait sa liberté à mon mari. Bonsoir, Robert, je me sens un peu fatiguée. »

Très pâle, s'avançant d'une démarche lente, elle vint baiser le front de Robert qui la repoussa presque, avec un geste brusque, puis elle se retira, et très avant dans la nuit, elle pleura, la poitrine déchirée par une toux incessante.

A mesure que l'hiver s'avançait, Mayotte dépérissait visiblement; elle semblait ne pas s'en inquiéter, répondait à Robert qu'elle n'était point

malade et, sans les instances de Mme Rémy, elle aurait même refusé de consulter son médecin.

« Je vous assure, madame, que je ne souffre pas; je me sens lasse parfois, voilà tout. Je tousse un peu, mais cela dure déjà depuis l'hiver dernier. Votre climat est si affreux que ce n'est pas étonnant. Le ciel est pâle, le soleil ne chauffe pas. »

Et elle souriait encore de son petit sourire silencieux d'autrefois, du sourire qu'elle avait pour dire une malice ou faire une espièglerie.

Le médecin jugea Mayotte assez sérieusement atteinte et ordonna un voyage dans le Midi.

« Voici janvier qui arrive, dit-il, c'est le plus mauvais mois; allez-vous-en à Nice, à Cannes, où vous voudrez enfin, mais quittez Paris. »

Le visage de Robert s'assombrit; il répondit au médecin d'une manière évasive : on verrait, on réfléchirait. Mayotte crut les circonstances favorables à ses projets, et le soir même elle proposa timidement :

« Robert, puisque le Midi m'est conseillé, ne pourrions-nous pas aller à Saint-Domingue? il

y a longtemps que je désire faire ce voyage. Je serais si heureuse d'amener Mali à ma mère et de vous faire visiter mon pays. Quant à la dépense, ne vous en inquiétez pas : je connais ma mère et je sais qu'elle se chargera bien volontiers de la plus grosse partie des frais. Elle sera si contente! »

Robert eut un regard dur.

« Vous plaisantez, je suppose, en parlant ainsi? Aller nous exiler dans ce pays dont, je l'avoue, avant votre arrivée à Bordeaux, je connaissais à peine l'existence? Pourquoi faire? N'insistez pas; je vous le déclare, ce voyage est impossible. »

Puis il quitta brusquement la pièce sans laisser à Mayotte le temps de répondre un seul mot.

Le lendemain elle fit part à Mme Rémy de l'insuccès de sa tentative.

« Tout est fini maintenant! puisqu'il ne veut pas aller à Saint-Domingue, mon bonheur est bien mort, et moi je ne guérirai pas. Que me ferait Nice ou Cannes? Je voulais maman et mon cher pays. »

En vain Mme Rémy lui représenta qu'elle devait obéir au médecin et, par amour pour sa fille, essayer de se mieux porter; la jeune femme fut inébranlable.

« D'abord je ne suis pas malade; je ne le crois pas. Et puis je vous dis que Paris ou Nice c'est la même chose. Mais vraiment est-ce que vous me trouvez bien malade? Je me sens oppressée, voilà tout, et mon rhume me donne un peu de fièvre. Ce n'est rien. »

Mme Rémy sentit son cœur se serrer et elle détourna les yeux du visage si altéré de la pauvre Mayotte.

Car Mayotte était vraiment bien malade, et en elle-même Mme Rémy pensait qu'il était déjà tard pour l'envoyer à Nice ou à Cannes; de toutes façons ce voyage serait probablement inutile puisque ses chagrins et ses tristesses l'y suivraient. Il lui aurait fallu pour guérir un soleil plus chaud, et au cœur un peu de joie.

XVIII

« Oui, mon cher, je te conseille de te montrer avec ta femme un peu plus que tu ne le fais. Je trouve absurde son entêtement à refuser le divorce, mais ce n'est pas une raison pour perdre toutes tes relations et mener une vie aussi désagréable. Accepte quelques invitations, reçois chez toi. On remarque combien Mme de Villiers est triste et changée, et si tu ne veux pas qu'on s'imagine que tu es mauvais pour elle, il importe que vous ayez l'air très heureux dans votre ménage. Qu'il en soit au fond ce qu'il pourra, mais pour le monde, en ce moment, soyez très gais et très unis. Tu es mon ami et je

ne prétends pas qu'on puisse t'infliger le moindre blâme. »

Robert de Villiers écoutait les sages paroles de son ami Henri Bruyère tandis que tous deux remontaient le boulevard Haussmann par un froid clair.

« Tu as raison. Je vais essayer de me montrer plus conciliant avec Mayotte afin d'obtenir qu'elle m'accompagne. Elle est si entêtée que si elle dit « non » une première fois, je ne la ferai pas céder. Je n'ai pas voulu admettre ce ridicule voyage de Saint-Domingue; elle boude depuis lors et déclare qu'elle n'ira pas à Cannes où j'étais tout disposé dans son intérêt, à aller passer un mois. Au fond j'aime autant cela, j'aime beaucoup mieux rester à Paris. Mon pauvre Henri! quelle vie maussade est la mienne! Je n'espère qu'une chose : c'est que Mayotte la trouvera maussade elle aussi, et qu'elle finira par comprendre que le divorce donnerait à chacun de nous le bonheur et la liberté.

— Peut-être! les femmes sont si bizarres. Hier elle a refusé le divorce; demain c'est elle

qui te le demandera. En tout cas, n'oublie pas que nous avons quelques amis de samedi en huit. Mais vous recevrez une invitation en règle. A bientôt. »

Le lendemain Robert se montra plus aimable avec Mayotte qu'il ne l'avait été depuis longtemps. Il daigna même sourire à Mali et la prendre sur ses genoux. Puis il annonça son intention de recommencer à sortir avec sa femme.

« Tant que Mali a été toute petite, je vous ai approuvée de ne pas vouloir la quitter et j'ai consenti à aller dans le monde sans vous. Depuis le commencement de l'hiver nous n'avons reçu personne, sauf deux ou trois amis intimes. Cela ne peut pas continuer ainsi; je vous le répète, c'est une question d'avenir pour moi; si l'on veut arriver, il faut se faire connaître, il faut des relations! Maintenant que votre fillette a bientôt onze mois, confiez-la à Dâ. Même pour votre santé, la distraction sera excellente. Hier j'ai rencontré Henri Bruyère, nous irons chez lui la semaine prochaine et j'ai bien l'intention de donner un bal dans le courant de février. »

Mayotte se sentait très lasse; elle qui avait tant aimé le monde et la danse, tout ce qui est bruit et joie, ne désirait plus que le repos goûté sur la chaise longue, et le calme de son petit salon rouge à peine troublé par les rires de Mali et le gazouillement de ses oiseaux exotiques.

Cependant elle promit à Robert de faire ce qu'il désirait.

Elle espérait en se montrant envers lui aussi douce et aussi complaisante que possible, en cédant à toutes ses volontés, qu'il consentirait bien, lui aussi un jour — pas tout de suite — à faire quelque chose pour elle.

D'un désir maladif, elle voulait revoir Saint-Domingue; sans doute elle avait parlé trop tôt d'y aller. M^me^ Rémy avait dit d'attendre quelques mois; elle avait donc témoigné trop d'impatience; mais peut-être que Robert serait touché de son obéissance, et qu'au prochain hiver ils iraient enfin. Peut-être aussi qu'il cesserait de la détester en voyant qu'elle s'efforçait de lui faire toujours plaisir.

Aussi, bien que très fatiguée, elle dissimula

son malaise, et se fit habiller pour aller à la soirée que donnaient les Bruyère.

Elle s'était souvenue que, jadis, à Bordeaux, alors qu'ils étaient fiancés, Robert avait admiré une robe rouge qu'elle portait en soirée, et déclaré qu'elle lui allait à ravir. Ce soir elle en avait une, plus somptueuse sans doute, mais de même couleur, avec tous ses diamants dans ses cheveux noirs et beaucoup de bracelets autour de ses bras minces.

Elle espérait, elle attendait un mot, un sourire de lui : il ne la regarda même pas et Mayotte sentit s'évanouir la petite joie qu'elle avait au cœur en croyant avoir fait plaisir à Robert. Pendant la soirée cependant, il vint plusieurs fois l'inviter à danser, il resta souvent auprès d'elle, mais il ne lui parlait point et Mayotte sentit qu'il agissait ainsi, non par affection, mais pour un motif qu'elle ne pouvait deviner.

Il en fut ainsi pendant quelques semaines; Mayotte suivait son mari sans se plaindre, sans formuler aucune réflexion; mais elle avait complètement perdu sa gaîté et son entrain de

jadis. Elle s'asseyait un peu à l'écart, silencieuse et tranquille, ne s'occupant de personne, et peu à peu on prenait l'habitude de ne plus s'inquiéter d'elle. On la saluait, on lui demandait rapidement de ses nouvelles et c'était tout. Elle rentrait brisée, ayant un peu de fièvre et toussant davantage. De plus en plus elle se sentait lasse, ne demandait qu'à se reposer et vivait dans l'unique espoir que Robert finirait par consentir à la ramener à Saint-Domingue.

Quelques jours avant la date fixée pour le bal que les de Villiers devaient donner, Mme de Valin exprima le désir d'avoir une invitation pour « sa fillette qu'elle avait tenue jusqu'ici loin du monde à cause de sa jeunesse, mais qu'elle voudrait voir paraître maintenant chez quelques amis ». Mayotte, trouvant bien triste pour une mère et une fille de vivre séparées, se hâta de satisfaire Mme de Valin.

« Et chaque fois que cela vous fera plaisir de recevoir votre petite fille, dites-lui tout simplement de venir dîner ou déjeuner avec vous. Pourquoi ne m'en avez-vous

jamais parlé et ne me l'avez-vous pas encore amenée?

— Ma petite Germaine n'a plus aucune fortune; je tiens pour elle à une solide instruction et ne voulais pas la détourner de ses études. Je craignais aussi de lui donner, en la conduisant trop jeune chez des amis plus riches qu'elle, des goûts de luxe qu'elle ne pourra pas satisfaire. Si M. de Valin vivait encore, tout irait autrement pour nous! »

Mayotte, dans sa grande bonté, fut émue par ces paroles et en demeura plus préoccupée que celle qui les avait dites car, le jour de la fête, Mme de Valin paraissait avoir oublié tous ses soucis et prouva, une fois de plus, qu'elle était une maîtresse de maison accomplie.

Elle veillait à toutes choses, était partout à la fois, et commandait avec la même autorité et la même science à l'office et aux tapissiers.

Robert, témoin de son zèle et de son entente, la remerciait chaleureusement, la suivait d'un regard plein d'approbation et, très amusé par tous ces préparatifs, il causait avec elle, et

venait à chaque instant lui demander si tout marchait bien.

D'ailleurs Mme de Valin l'appelait souvent d'une voix gaie :

« Monsieur de Villiers, venez donc voir si ces plantes vertes sont bien placées. Je les aimerais mieux devant la fenêtre. Elles empêcheraient les courants d'air qui sont si dangereux, et elles tiendraient aussi moins de place. »

Robert lui donnait raison, déclarait qu'elle avait un goût exquis et que tout le succès de la fête lui serait dû.

Pendant ce temps, Mayotte reposait dans son petit salon; elle avait un peu de fièvre et souffrait beaucoup de la tête. Le bruit la fatiguait au point qu'elle avait demandé à Dâ de chanter tout doucement pour endormir Mali.

La brave négresse n'approuvait pas les somptueuses réceptions comme celle qui se préparait rue de Prony. Elle hochait la tête d'un air capable et disait d'un ton de mauvaise humeur : « Tout ça n'est pas utile pour bien s'amuser. On danse mieux chez nous sur la grana et on rit davantage. Ici ils croient tou-

jours qu'il faut dépenser beaucoup d'argent; c'est pour attraper le monde tout ça! mais on ne fait pas venir la gaîté par force. Tu entends, p'ti Mali?... »

Robert de Villiers ouvrit brusquement la porte.

« Mayotte, vous dormez? j'admire votre calme tandis que tout le monde s'agite et travaille dans la maison. Je suis moi-même obligé de m'occuper de mille détails, et quant à Mme de Valin, elle se fatigue d'une manière qui me touche. »

Mayotte rougit et se leva.

« J'avais mal de tête, Robert, et je ne voudrais pas être trop lasse ce soir. Que puis-je faire pour vous aider?

— Oh! rien, rien du tout. Je venais seulement vous avertir qu'on se tiendra aussi dans votre petit salon ce soir. Par conséquent vous en ferez enlever vos oiseaux. Tâchez d'être prête vers dix heures; quelques amis intimes comme les Bruyère n'attendront pas plus tard pour venir. »

Il fit un pas comme pour quitter la pièce, puis se ravisant :

« J'allais oublier : ne mettez pas tant de bracelets, c'est ridicule. Deux ou trois suffisent largement, et encore! Regardez donc un peu comment s'habillent les femmes qui vous entourent, Mme de Valin, Mme Bruyère, par exemple; imitez leur simplicité, l'élégante sobriété de leurs toilettes. »

Robert sortit sans avoir remarqué le tremblement des lèvres de Mayotte et le regard noir que Dâ avait attaché sur lui.

« Ah! Ah! Mme de Valin! elle est laide, bien laide et vieille. P'ti mam'zelle Mayotte, prenez pas garde à tout ça. C'est vous qui êtes la plus jolie de toutes. La jalousie fait parler les autres. »

Et Dâ vint, comme un bon chien caressant, embrasser les petites mains maigres que Mayotte laissait retomber sur ses genoux dans une attitude découragée. La jeune femme sourit tristement.

« Donne-moi Mali, Dâ, et emporte toi-même mes oiseaux. Installe-les dans ma chambre, j'ai peur qu'on ne leur fasse mal. »

Mayotte fut prête à dix heures, très exac-

tement, et, ainsi que l'avait prévu Robert, les invités commencèrent à arriver.

D'abord, accompagnée d'une amie de sa mère, Germaine de Valin fit son apparition et Mayotte, à sa vue, retint à peine un cri de surprise. Mme de Valin lui avait annoncé « sa petite Germaine », aussi Mayotte s'attendait-elle à accueillir, à embrasser une fillette timide et gauche, avec des robes encore à la cheville. Et voici qu'elle avait devant elle une grande et belle jeune fille qui, à dix-huit ans, avait déjà l'assurance et la toilette d'une femme de vingt-cinq. Elle était de haute taille, comme sa mère, avec des yeux un peu durs mais très beaux, et sa robe blanche, hardiment décolletée, laissait admirer des épaules et des bras superbes. Sa chevelure claire et frisée était tordue d'une manière savante et un léger nuage de poudre duvetait ses joues. Mayotte la regarda, devina que dans quelques années elle serait une autre Mme Henri Bruyère, qu'elle savait déjà, elle, causer, s'habiller, recevoir, et, au moment où Robert, surpris et charmé, s'inclinait devant Germaine, Mayotte comprit brusquement que là était sa rivale.

Cependant Mayotte accueillait tout le monde avec sa douce bonne grâce et trouvait à dire à chacun un mot aimable et affectueux. Mais elle ne pouvait complètement dissimuler sa lassitude et dès qu'elle ne se croyait plus observée, dès qu'elle n'était plus obligée de parler et de sourire, son visage avait une expression de tristesse qui faisait pitié.

Oui, Mayotte était bien changée, et sa maigreur, son attitude un peu voûtée, apparaissaient plus navrantes encore et plus visibles en sa riche toilette de bal en satin broché rose. Malgré la chaleur produite par les lumières et par la foule des invités, elle avait froid : sur ses frêles épaules elle avait jeté une neigeuse fourrure blanche dont la tiédeur ne ramenait aucun éclat à ses joues pâles.

Comme Dâ se trompait tout à l'heure en disant que « Mayotte était la plus jolie » : son teint jadis doré est devenu terreux, elle semble non plus petite, mais ratatinée et ses yeux brillent, immenses, fiévreux, voilés de larmes contenues. Malgré soi, elle fait penser, ainsi pelotonnée dans ses fourrures, au fond d'un

fauteuil, à ces petits singes très délicats qui meurent vite chez nous et qui inspirent la pitié par l'expression humaine et douloureuse de leurs faces flétries où vivent seuls les yeux souffrants.

Mme de Glossay s'était assise à côté de Mayotte.

« Je croyais que vous deviez aller bientôt à Saint-Domingue, madame? il me semble que Mme de Valin nous avait parlé de cela.

— Je ne sais trop... » commençait Mayotte; mais déjà, Robert qui se trouvait avoir entendu interrompait vivement :

« A Saint-Domingue? pourquoi faire? Je vous assure que nous n'en avons envie ni l'un ni l'autre. Rien que la pensée de ce long voyage à ne voir que le ciel et l'eau me donne le frisson. Puis c'est en somme un pays sauvage, très peu agréable à visiter. Mayotte elle-même se trouve mieux ici. Non, nous n'irons certainement jamais à Saint-Domingue, je puis bien vous l'affirmer. On attaque une valse, il me semble, voulez-vous me permettre?... »

Mais déjà Henri Bruyère s'avançait, allé-

guant une promesse antérieure de Mme de Glossay et pendant que tous trois s'éloignaient en riant très fort, Mayotte, se sentant trop malheureuse pour danser, chercha des yeux un coin sombre. Elle parvint à se glisser près de la fenêtre, derrière le bosquet de plantes vertes si habilement organisé par Mme de Valin, et là, dissimulée par le feuillage, elle se mit à réfléchir. Tout à l'heure en entendant les paroles de son mari, elle avait éprouvé un atroce sentiment d'angoisse. Jamais plus à Saint-Domingue! il l'avait déclaré nettement, sans espoir que sa résolution changeât.

A quoi bon alors sa douceur, sa bonne volonté de faire tout ce que désirait Robert, puisque lui ne ferait jamais rien pour elle? Mme Rémy s'était étrangement trompée quand elle lui avait laissé espérer que tout s'arrangerait, qu'elle aurait encore un peu de bonheur! Elle comprend bien ce soir que tout est fini pour elle. Comme elle se sent malheureuse, abandonnée! Qui donc la cherche? qui donc s'inquiète de savoir ce qu'elle est devenue? Elle voit à travers les feuilles, qu'elle écarte un

peu, les salons pleins de lumière, des femmes qui dansent et qui rient. Elle est bien oubliée de tous...

Juste en face d'elle, Mme de Valin s'avance, hautaine et majestueuse, dans une superbe robe en satin noir. Elle cause avec animation, elle est entourée d'une groupe nombreux. On dirait que tout lui appartient déjà, qu'elle reçoit et fait les honneurs de son salon. Germaine est à son côté; Robert, très empressé auprès de la jeune fille, lui parle en souriant comme il y a longtemps qu'il ne lui sourit plus à elle. Germaine lui répond, lève les yeux vers lui, ils se regardent et ils rient tous les deux.

Mayotte sent au cœur comme une morsure douloureuse et elle appuie son mouchoir sur ses lèvres pour ne pas crier. Elle voudrait s'enfuir loin de tous ces heureux, elle voudrait ne plus entendre ces airs de danse qu'elle aimait tant autrefois, et qui maintenant lui semblent tristes, ironiques, refrains cruels qui la poursuivent comme des paroles méchantes.

Mais, au moment où elle va quitter sa retraite, un couple de danseurs s'est arrêté

devant le rideau de plantes vertes. Mayotte reconnaît Henri Bruyère et Mme de Glossay. La jeune femme jouait avec son éventail qu'elle ouvrait et fermait très vite.

« Reposons-nous un peu; vraiment la tête me tourne. Où est Mme de Villiers? je l'ai à peine vue; je lui disais quelques mots au moment où vous êtes venu me chercher pour notre valse.

— Je ne sais trop, répondit Henri Bruyère; mais vous avez appris qu'elle est malade?

— Oui, on m'en avait parlé et je l'ai trouvée très changée ce soir. Elle a maigri d'une manière inquiétante. Elle n'a jamais été jolie; maintenant elle est laide. Qu'a-t-elle donc?

— Elle est atteinte du côté de la poitrine; notre climat ne vaut rien pour elle et nourrir sa fille a été une grave imprudence. Ce n'est pas moi son médecin, je n'ai rien eu à dire; mais à présent je ne lui en donne pas pour plus de trois mois; si elle traîne jusqu'à l'automne j'en serai fort étonné.

— Pauvre petite, elle est bien jeune pour mourir. C'est triste! Voulez-vous repartir? ah!

la valse est finie. C'est dommage », ajouta-t-elle du même ton qu'elle avait eu pour dire « c'est triste ».

Mayotte demeura effarée, incapable de remuer et presque de penser. Les paroles prononcées par Henri Bruyère et M^me^ de Glossay revenaient encore à son oreille comme dites par des voix lointaines, et parlant d'une autre que d'elle-même. Puis peu à peu elle comprit. C'était elle qui était très malade, c'était elle qui allait mourir.

Elle avait eu beau se sentir faible et lasse et fatiguée de plus en plus, elle n'avait encore jamais songé à la mort; elle pensait qu'il fallait être vieux pour mourir, et qu'à vingt ans ce n'était pas possible. Elle n'en éprouva sur le moment aucun violent désespoir; elle se sentait engourdie et troublée, elle revit Germaine de Valin vigoureuse et belle. Elle pensa :

« Je suis laide, je vais mourir, elle épousera Robert. »

Comme elle baissait la main, un de ses bracelets glissa sans s'ouvrir et tomba à terre. Elle le ramassa, sourit un peu.

« C'est vrai, j'ai bien maigri. Je vais mourir. »

Une larme roula sur sa joue; elle comprit que vouloir lutter était inutile. Elle appuya son front brûlant contre les feuilles vertes des pauvres palmiers de serre, exilés comme elle, puis elle revint au salon et resta, très pâle, au milieu de la fête, jusqu'au matin.

XIX

A partir de ce soir-là, Mayotte dépérit encore plus vite. Elle toussait davantage et la fièvre ne la quittait plus.

Le médecin lui ordonna de garder la chambre et blâma ses sorties de l'hiver. Mayotte se défendit faiblement, assura que cela ne l'avait point trop fatiguée mais avoua qu'elle avait dû prendre mal, chez elle, en se tenant un moment auprès d'une fenêtre. Robert lui reprocha vivement cette imprudence.

« M^me^ de Valin avait pourtant pris assez de précautions pour éviter les courants d'air! Mais vous ne faites jamais rien comme tout le monde. Pourquoi vous être réfugiée dans ce

petit coin au lieu de danser et de vous amuser comme les autres? Vous y avez pris mal, ce n'est pas étonnant! »

Mayotte ne chercha pas à s'excuser; elle reconnut qu'elle était malade par sa faute puisque le médecin et son mari le lui disaient, mais elle demanda qu'on ne la grondât plus, puisque cela ne changerait rien aux choses. Et elle se sentait si lasse!

« Ne soyez donc pas aussi enfant, Mayotte. Vous parlez comme un bébé contre lequel on se fâche. Tout ce que je vous dis, c'est pour votre bien. Vous n'avez jamais voulu m'écouter et ce n'est pas ce que vous avez fait de mieux. A l'avenir vous serez plus docile; que tout ceci vous serve de leçon. »

A l'avenir! Mayotte ne répondit rien, mais elle secoua tristement la tête : elle savait bien qu'il n'y aurait pas d'avenir pour elle puisqu'elle verrait tout au plus le prochain automne et qu'il était même probable qu'elle partirait avant. Et tous ceux qui s'approchaient d'elle avaient maintenant la même pensée; Jean Vernon, venu pour passer quelques jours à

Paris, put à peine dissimuler son chagrin et son étonnement en la retrouvant aussi gravement atteinte.

Cependant, afin de distraire Mayotte et de la rassurer — car son œil anxieux épiait le visage de tous ceux qui lui parlaient, — il affecta de ne pas la croire malade, il se mit à la plaisanter gaiement :

« Vous voulez vous faire gâter, madame! vous donnez un mauvais exemple à votre fille. Moi qui comptais faire des parties très amusantes avec Robert et vous! voici mon voyage manqué, vous n'êtes pas aimable. »

Puis il lui raconta, avec son entrain accoutumé, des histoires originales, il fit faire à Mali beaucoup de gymnastique sur ses épaules et leur chanta à toutes deux des chansons comiques et d'impossibles refrains de café-concert. Mali poussait de grands éclats de rire et, pour un instant, Mayotte oubliait ses souffrances et sa tristesse. Chaque jour elle attendait avec impatience l'arrivée de Jean et, dès qu'il entrait, avec un geste d'enfant curieux, elle se penchait vite pour voir la surprise qu'il lui apportait.

C'étaient des fleurs rares, un chien minuscule, de jolis bibelots ou, pour Mali, une poupée aussi grande qu'elle. Ce jour-là Mayotte poussa un cri de joie.

« Qu'elle est belle, Jean! — Mayotte détestait de dire « monsieur » ou « madame » à ceux qu'elle aimait. — Si j'en avais eu une pareille autrefois, moi qui les aimais tant, comme je me serais amusée! C'est trop beau pour Mali. Elle la casserait tout de suite sans l'apprécier. Je... on la lui donnera plus tard. Ce sera pour elle un souvenir d'un très bon ami de sa mère, et du temps où j'étais malade. Pauvre petite! elle ne se souviendra pas beaucoup de moi! »

C'était la première fois que Mayotte faisait allusion à la gravité de son état.

« Taisez-vous donc! reprit Jean Vernon en essayant de sourire. Vous allez déjà mieux qu'à mon arrivée. Je reviendrai vers la fin de mai, un peu avant le Grand Prix, et vous verrez comme nous nous amuserons! Je suis obligé de partir demain; mais Robert me donnera de vos nouvelles et je veux apprendre avant quinze jours que vous avez retrouvé un visage rond et

gai, comme celui de votre fille. Et en mai vous serez superbe!

— Oui, Jean, c'est cela, en mai. Pourtant si je ne vous revoyais pas, je voudrais aujourd'hui vous dire quelque chose. C'est difficile, mais vous ne vous en fâcherez pas, parce que je vous aime beaucoup. J'ai parfois entendu dire à Robert et à d'autres de vos amis, que vous meniez une vie... très mauvaise. Il paraît que vous dépensez beaucoup au jeu, aux courses et... autrement aussi. Puis — je vais être franche jusqu'au bout — vous vous moquez de tout; vous ne croyez à rien et vous avez répété plusieurs fois que si jamais vous vous mariez, ce sera avec une vieille femme très riche, quand « vous serez à la côte ». Voyez, j'ai retenu jusqu'à votre expression.

« Pourquoi agissez-vous et parlez-vous ainsi, vous qui êtes si bon? cela me fait de la peine quand j'entends dire du mal de vous, quand on assure que vous n'êtes qu'un joueur, un écervelé, un « noceur »; c'est le mot dont on s'est servi l'autre jour. Je sais bien que votre conduite ne me regarde pas, mais il me semble

que vous avez de l'affection pour moi, puis je crois que les autres vous connaissent mal. Ce n'est pas *vous* qui faites et qui dites tout cela. Le vrai *vous* c'est celui qui se montre si bon pour une malade, c'est celui qui caresse ma petite fille, qui est doux pour ma pauvre négresse et qui s'intéresse même à mes chats et à mes oiseaux. Alors pourquoi?...

— Oui, pourquoi? »

Jean resta un instant silencieux sans détourner son regard du regard interrogateur de Mayotte.

« Eh bien! je vais me confier à vous comme je ne me suis jamais confié à personne encore, car vous êtes vraiment pour moi une chère et douce petite sœur. Vous avez bien deviné que je puis ou plutôt que j'aurais pu être autre chose que le viveur égoïste et inutile que je suis. Maintenant c'est fini. Voyez-vous, c'est un malheur pour un homme de savoir trop jeune qu'il est riche, qu'il n'a pas besoin de travailler, de croire qu'il n'est au monde que pour s'amuser et jouir. C'est ce qui m'est arrivé. J'ai toujours fait ce qu'il m'a plu; j'ai toujours trouvé mes

poches pleines d'argent et depuis l'âge de quatorze ou quinze ans j'ai eu la liberté sans contrôle d'en faire ce que je voulais. Cela m'a perdu. J'ai eu des amis... pour mon argent. De nombreux amis que j'ai fait vivre, qui m'admiraient en tout, qui me poussaient au mal pour mieux me tenir en leur pouvoir. J'ai été volé, roulé par eux bien des fois et de toutes les manières, mais je les ai toujours trop méprisés pour leur en vouloir. En leur société j'ai pris la passion des chevaux, des yachts, non seulement pour le plaisir d'en avoir à moi, mais pour l'amusement plus coûteux des courses et des paris. Un emballement, une fièvre quoi! le jeu sous toutes ses formes. N'importe, à vingt-trois ans je n'étais pas bien mauvais encore et j'aurais pu guérir.

« Voilà maintenant ce qu'il m'est dur d'avouer, même à vous.

« Depuis mon enfance j'aimais — d'abord confusément, puis de plus en plus, une chère et douce jeune fille. — Je préfère ne plus jamais prononcer son nom. Je ne suis pas bien sûr qu'elle m'ait aimé. Pourtant sa main tremblait

un peu dans la mienne, et elle devenait toute rose quand elle me souriait. Elle a eu vingt ans et j'ai compris que je ne pouvais plus continuer à la voir, à venir m'asseoir souvent auprès d'elle sans rien lui dire, sans lui parler d'avenir. On causait assez de mon assiduité chez ses parents et beaucoup nous croyaient fiancés. Comme elle était belle et fière, et pourtant affectueuse pour moi! Mais elle était pauvre. Pour en faire ma femme, il m'aurait fallu renoncer à mes chevaux, à mon yacht, à ma vie oisive. J'ai hésité, lâchement hésité; je l'aimais bien, mais pas assez pour lui sacrifier mes goûts de luxe et de paresse. Enfin j'ai cessé de la voir. Quelques mois après, je l'ai rencontrée dans un bal; elle était pâle, un peu amaigrie. Elle m'a souri de loin et ses yeux m'ont appelé! Je suis parti, j'ai fui sans oser m'approcher d'elle, sans oser lui parler, de peur d'être vaincu par son charme. Lâche! oh! comme je l'ai été! Un an plus tard elle avait fait un mariage convenable, tout de raison. Elle avait épousé un brave homme beaucoup plus âgé qu'elle, quelqu'un qui valait mieux que moi, à coup sûr!

C'est alors que j'ai compris que j'avais gâché ma vie et que je me suis méprisé moi-même. Est-ce que je l'aime encore? je ne sais plus! Je la rencontre parfois dans le monde; elle me sourit, elle me tend sa main qui ne tremble plus, elle me dit de sa même voix douce : « Bonsoir, Jean! » et c'est tout. — Elle aurait fait de moi un homme utile et bon. En la perdant volontairement, par ma faute, par une lâcheté, ce n'est pas seulement mon bonheur que j'ai perdu; c'est mon âme que j'ai tuée.

« Depuis lors, j'ai vécu sceptique, blasé, indifférent à tout. Que m'importent ces femmes du monde ou les autres — elles sont toutes aussi méprisables! — qui viennent à moi parce que je suis riche encore et beau garçon? ou bien parce qu'elles ont appris que j'ai tenu et gagné le pari de boire, dans un soir, sept bouteilles de champagne et de conduire ma voiture ensuite, sans verser. N'est- ce pas que c'est un brillant haut fait? Mais il faut bien employer les heures! Ne me plaignez pas! tant que j'aurai de l'argent dans mes poches, j'aurai des amis, des chevaux et du bon vin. L'argent! puisque

c'est à lui que j'ai tout sacrifié, vous comprenez que j'y tienne ; j'ai toujours été logique. Voilà pourquoi le jour où je serai tout à fait à sec, je chercherai et je trouverai quelque vieille personne suffisamment riche, qui sera heureuse et fière d'épouser un viveur, un homme dont on a beaucoup parlé.

« Ah ! tenez, assez sur toutes ces hontes-là ! Je rougis de vous avoir conté mon histoire. Qu'allez-vous penser de moi? »

Mayotte posa doucement sa main sur le front du jeune homme assis tout près d'elle.

« Pauvre Jean ! comme vous êtes malheureux ! Dire que la vie que je croyais si gaie, est pleine de choses douloureuses. Merci de m'avoir parlé avec autant de franchise. Combien je voudrais pouvoir faire quelque chose pour vous !

— Vous faites beaucoup ; avec vous j'ose être bon ; près de vous je crois à ce qui est bien. Vous êtes simple et droite, je vous respecte. C'est si rare et si doux de respecter quelqu'un ! Laissez-moi toujours votre amitié de sœur.

— Oui, Jean, toujours. D'abord tant que je

vivrai; mais — vous avez beau dire — cela ne sera plus bien long. Seulement, même après, même quand je n'y serai plus, vous penserez à moi et peut-être que cela vous empêchera de... faire trop de sottises », ajouta-t-elle avec un petit sourire moqueur et tendre. Puis, tout à coup : « Oh! Jean, n'épousez jamais cette horrible vieille! Je ne sais pourquoi, mais ce serait plus mal que tout; ne vous vendez pas!

— Le fait est qu'un homme qui se vend... ce n'est pas beau. Quoique, au point où j'en suis! Enfin puisque cela vous déplaît trop, je ferai peut-être autre chose le jour — qui ne tardera guère — où la dèche sera complète.

— Vous travaillerez?

— Travailler? ah! non par exemple! d'abord je ne sais rien, je ne suis capable de rien; puis quand on n'en a pas l'habitude!... Mais il y a des explorations quelconques, des entreprises hasardeuses dans lesquelles on peut s'engager avec l'espoir d'y laisser sa peau. C'est cela! ma foi cette solution ne me déplaît pas! Je vais penser avec orgueil que le jour où je n'aurai plus d'argent je redeviendrai peut-être un

homme. Car tant que j'en aurai, je vivrai de même, c'est plus fort que moi! Enfin nous recauserons de ces graves sujets, n'est-ce pas, chère petite sœur? Vous voulez bien que je vous appelle ainsi?

— Oui, cela me fait grand plaisir, seulement je crois que je ne vous reverrai plus. Merci, Jean, d'avoir été bon pour moi, merci d'essayer de devenir meilleur pour l'amour d'une petite sauvage ignorante et sotte. »

L'arrivée de Robert interrompit la causerie de Mayotte et de Jean.

Il rentrait heureux et frais, venant de faire quelques visites au cours desquelles il avait fort bien parlé; on l'avait écouté avec une évidente attention, et son pardessus neuf avait une coupe excellente.

Il s'assombrit cependant un peu en pénétrant dans cette chambre chaude et close, car il avait, en général, l'horreur de la maladie. Puis chaque fois qu'il entendait tousser Mayotte, chaque fois qu'il rencontrait ses yeux de fièvre, il éprouvait un sentiment bizarre et désagréable fait de colère contre elle et d'un vague remords, comme si —

hypothèse absurde! — il eût été coupable en quelque chose...

Après que Jean Vernon eut quitté Paris, la maladie de Mayotte fit des progrès rapides et douloureux.

La jeune femme souffrait davantage, et devenait plus nerveuse avec le vague effroi de la mort qui approchait.

Mme Rémy lui consacrait une grande partie de ses journées, car elle savait que la pauvre Mayotte était heureuse de lui confier toutes ses pensées, tous ses chagrins.

« Maintenant je suis sûre de mourir! les premiers jours je l'ai dit sans y croire beaucoup. Mais je me sens bien plus malade et j'ai peur. Pensez-vous que je puisse durer assez longtemps pour voir encore le soleil et le ciel bleu? J'ai toujours cru que le Paradis était une maison très claire, et il me semble ici que ce ciel gris en est bien loin. Quand on m'a dit que mon père était mort, j'ai tout de suite compris qu'il était dans la lumière et la joie, car je voyais de beaux palmiers verts et les vagues étaient bleues. Ici on est trop loin de tout cela. Je

pense à la terre noire et froide sous laquelle vous couchez vos morts. J'ai tant peur d'avoir froid ! Chère vieille amie, comme je suis malheureuse ! Et pourtant quel mal ai-je fait? Je ne demandais qu'à rire, à aimer, à faire plaisir à tout le monde. Je ne comprends pas ! Je ne sais pas ce qu'est la vie. Je vois bien qu'elle est dure, mais c'est affreux de mourir ! »

Mme Rémy caressait le front pâle et moite de sueur qui s'appuyait sur son épaule avec détresse. Elle s'efforçait de consoler et de fortifier cette pauvre petite âme apeurée qui avait cru que vivre était si doux, et pour qui la mort paraissait si terrible. Mais tandis que, par de douces paroles, elle endormait un peu les terreurs de Mayotte, elle se demandait tout bas pourquoi la vie avait été si lourde à ces frêles épaules, et cruelle inutilement puisqu'elle allait mourir et que la douleur ne lui avait rien appris. Elle, qui était faite pour la joie, n'était donc venue en ce monde que pour souffrir et souffrir en vain !...

Un jour elle lui demanda si elle serait contente de voir sa mère : on pourrait lui écrire,

elle viendrait distraire sa petite Mayotte et la soigner pendant qu'elle était malade...

Mayotte interrompit Mme Rémy.

« Maman, oui, voir maman, je serais bien contente. Mais elle arriverait trop tard. Il s'écoulera au moins deux mois avant qu'elle ait reçu la lettre et qu'elle soit ici; même prévenue par dépêche, il faut toujours compter un mois pour le voyage... Je ne crois pas durer autant. Et puis, quand même, il vaut mieux non. Ici elle souffrirait bien plus que là-bas. Dâ lui amènera Mali... après. Cela la consolera; elle croira que c'est moi; elle rira et chantera encore. Ici on oublie de rire et de chanter. Pauvre douce maman ! Je ne l'embrasserai plus. »

XX

Mayotte n'embrassera plus sa mère. Cela est en effet bien certain.

La fin vient très vite et maintenant on parle bas, on marche presque sur la pointe des pieds dans l'élégant appartement de la rue de Prony où tous les visages ont quelque chose de contraint et de gêné. M^me^ de Valin est maussade; on dirait qu'elle en veut à Mayotte d'être trop lasse pour vivre et de lui donner le spectacle de sa lente agonie. C'est que M^me^ de Valin est au nombre des femmes dont les nerfs ne supportent pas la vue de la souffrance, qui fuient résolument le chevet des malades tant elles sont sensibles, et ne voient pas un cercueil

sans penser aussitôt avec épouvante qu'il leur faudra quitter un jour cette vie que leur égoïsme leur rend agréable et clémente. Aussi M^me^ de Valin en vient-elle presque à oublier que, pour elle, cette mort de Mayotte est une chance inattendue et sert ses intérêts, ceux de Germaine, encore mieux que le divorce. Elle se rend cette justice, c'est qu'elle n'a jamais souhaité pareil dénouement, ni le malheur de Mayotte. Elle s'est trouvée en face d'un ménage mal assorti, d'une petite sotte incapable d'apprécier un homme parfaitement aimable et distingué. Quoi de plus simple que de les aider à reconquérir leur liberté, de faire ensuite le bonheur de Robert, en assurant son sort et celui de sa pauvre Germaine? Et elle n'avait pas eu plus de remords à s'efforcer de détruire le foyer de Mayotte, que certaines personnes n'en ont à reprendre à un enfant un jouet qu'elles estiment trop beau pour lui.

Robert de Villiers soupire et lève les yeux au ciel quand on lui demande des nouvelles de sa femme; son attitude est fort correcte, car s'il n'éprouve pas une douleur très profonde à

savoir que bientôt Mayotte ne sera plus, néanmoins il est assez nerveux et assez ennuyé pour paraître affligé suffisamment.

Il est triste sans doute de penser que cette femme est toute jeune et qu'elle va mourir, mais il n'y peut rien et pour lui, personnellement, l'état actuel des choses est bien pénible. Sa maison est toute désorganisée; il est mal à l'aise seul à table en face de M^me^ de Valin qui parle peu, et d'une manière grave. Il s'ennuie chez lui et n'ose pourtant accepter aucune invitation.

Auprès de Mayotte il ne sait ni que dire, ni que faire, et bien qu'il soit persuadé d'avoir toujours été parfait pour elle, son triste et doux regard de gazelle le gêne et lui semble plein de reproches. Puis Dâ est là, dans un coin de la chambre, ramassée comme un félin prêt à bondir, avec une lueur de haine dans ses yeux brillants.

Mais en quoi a-t-il donc été coupable envers elle? Après tout s'il a fait parfois à Mayotte des observations, elles étaient toutes très justes et pour son bien; il a essayé de civiliser une petite

sauvage et, à tout prendre, c'est lui qui a le plus souffert de cette union mal assortie. Mayotte lui a bien apporté un peu d'argent, c'est vrai; mais est-ce une compensation suffisante pour tous les désagréments, les soucis, qu'elle a causés à un homme instruit et bien élevé? Combien peu leurs idées étaient les mêmes, et quelle patience il a montrée en somme! Tous ses amis lui rendent justice.

Évidemment Mayotte et lui n'étaient pas faits pour s'entendre, et ce qui arrive aujourd'hui est peut-être le mieux.

Robert réfléchit plus qu'il ne l'a jamais fait encore dans sa vie entière, et il en vient à croire que Dieu, qu'il a soin d'honorer à la messe de onze heures, chaque dimanche, à la Madeleine, dirige visiblement les choses humaines. Il est probable, sinon certain, qu'il y a une autre vie; Mayotte — la pauvre enfant! il le reconnaît de bien grand cœur — n'a jamais rien fait de mal; elle y sera donc heureuse, bien plus heureuse qu'ici-bas...

Quant à lui... eh bien! il prévoit déjà comment les choses s'arrangeront. Une retraite de

quelques mois à la campagne, auprès de sa mère; pendant ce temps Mme de Valin et Germaine resteront chez Mme Bruyère, une si excellente amie. Il compte bien que Mme Alban réclamera la petite Mali... elle ressemble à sa mère, il est bien juste qu'il lui laisse cette consolation. Puis dans un an, dix-huit mois, qui donc se souviendra de Mayotte? Au fond, c'est une solution plus correcte que le divorce; mais il éloigne en ce moment de son esprit la pensée qu'il conservera la part de la fortune de Mayotte que leur contrat de mariage assurait au survivant, et que le divorce lui eût fait perdre... Allons, l'avenir lui réserve encore des jours heureux.

L'avenir, oui; mais il y a le présent! Il est triste, lugubre, et malgré le témoignage de sa conscience, Robert éprouve une impression atrocement pénible devant un petit visage amaigri, aux yeux battus de fièvre, aux lèvres entr'ouvertes par un souffle bref et difficile. Est-ce donc là vraiment la Mayotte d'autrefois dont le visage si jeune, si gai, souriait toujours?

Que Robert soit ou non auprès d'elle, Mayotte

ne s'inquiète guère de lui, elle y pense à peine, il lui est devenu complètement étranger. La maladie l'a brisée au point que — semblable aux vieillards — plus rien du présent ne la touche. Elle vit dans le passé; elle ne parle que de sa mère, de Felipe Baëz, de Notre-Dame d'Altagracia et même de son cheval Feliciano. Elle n'éprouve plus aucune jalousie en songeant que Robert va être libre et qu'il épousera Germaine de Valin; mais elle éprouve, aiguë et torturante, la jalousie de penser que tout ce qui était à elle appartiendra à une autre : son joli petit salon rouge et or, sa chambre, ses oiseaux.

Puis c'est une grande tristesse qui s'empare d'elle au sujet des choses les plus banales, les plus indifférentes, des choses auxquelles on ne pense point quand on vit, mais qui navrent les pauvres mourants : les autres respirent sans souffrir, les autres mangent, rient, se promènent, et elle jamais plus! D'autres continueront à voir ce que ses yeux ne verront plus. Elle entend le bruit du couvert que l'on dispose, et elle pleure en se rappelant la joie douce des repas où l'on cause, où l'on est gai...

Et sa petite Mali?

« Dâ, tu la ramèneras à maman là-bas! Robert ne l'aime point. Maman et Felipe la rendront plus heureuse. Tu partiras tout de suite avec elle, n'est-ce pas, ma chère vieille Dâ? »

La négresse, qui passe ses jours et ses nuits auprès de la jeune femme sans dormir une minute et presque sans manger, lève ses mains noires vers le ciel et jure que :

« Jamais le maître blanc n'aura la p'ti Mali. »

Mayotte a des caprices : elle veut sans cesse des fleurs, les plus rares, les plus coûteuses; elle veut d'autres oiseaux, et c'est toujours à Dâ qu'elle demande, exigeante comme une enfant gâtée. Dâ ne sait rien lui refuser, sa chérie aura tout ce qu'elle désire, et pendant que Mme Rémy est auprès de Mayotte, Dâ sort et revient toujours les mains pleines. Dâ n'a pourtant point d'argent à elle; elle n'en recevait jamais : Luisa Alban, puis Mayotte la comblaient de cadeaux, satisfaisaient tous ses désirs, mais n'auraient pas eu l'idée de lui payer des gages comme à une domestique ordinaire. Pas d'argent, et elle voulait des fleurs, des oiseaux...

Quant à en demander à Robert ou à Mme de Valin qui gouvernait toutes choses, elle les haïssait bien trop pour même leur parler!

« Dâ sait bien comment acheter sans argent! »

Et elle grimaçait un sourire à la fois joyeux et féroce.

Hardiment, elle se présenta chez un marchand d'oiseaux où elle choisit des cardinaux et des bengalis — les favoris de Mayotte. — Puis au moment de payer, elle retira ses longues boucles d'oreille en or, ses lourdes bagues et les offrit au marchand.

« Ça fait-il assez? j'en ai bien d'autres encore à la maison! »

Le marchand hésita, se fit prier, puis il finit par se décider à accepter en bijoux plusieurs fois le prix de ses oiseaux.

De même, Dâ eut des fleurs, et presque chaque jour, avec un sourire triste, le cœur navré de vendre ses bagues, ses bracelets qu'elle aimait tant, elle se défaisait de quelque bijou pour satisfaire les caprices de « p'ti mam'zelle Mayotte ».

Et Mayotte essoufflée, haletante, a froid jusqu'au fond des os. Elle souffre beaucoup

comme une enfant elle pleure de souffrir et se plaint d'une douce voix lassée qui fait mal à entendre.

Pas plus que la souffrance morale, elle ne comprend la souffrance physique et elle s'étonne que la vie, aveugle et brutale, inflige les deux.

Maintenant que c'est le mois de mai, que le ciel est bleu, qu'il y a des branches vertes et du soleil, elle consent presque à mourir. Elle aura moins froid dans la terre et c'est peut-être le même ciel que celui qu'elle aimait à Saint-Domingue, c'est peut-être le même ciel que celui où s'en est allé son père, par là-bas, au-dessus des vagues bleues, du côté de Ballahibe.

« Dâ, chante pour que je m'endorme; j'ai tant souffert pendant la nuit que je voudrais reposer ce matin. »

Dâ couche sur le pied du lit de sa mère Mali qui gazouille et appelle « maman » et, tandis que Mayotte tient dans ses mains un de ses frêles bengalis dont elle caresse les plumes, Dâ chante doucement ses mélancoliques chansons créoles.

L'angoisse étreint son cœur dévoué, car elle trouve « p'ti mam'zelle Mayotte plus malade ce

matin » avec quelque chose déjà de solennel et de lointain sur son douloureux petit visage. Elle retient ses larmes pourtant, elle sourit encore; mais la plainte qui traduit ordinairement ses tristesses monte à ses lèvres; elle répète comme une prière, comme un cri de désespoir le vieux refrain :

Adoué foulards! adoué Madras!
Adoué! Adoué!...

Soudain Mayotte se redresse, une espèce de râle s'échappe de ses lèvres entr'ouvertes, l'oiseau qu'elle serre trop fort se débat et s'enfuit de ses doigts. En quelques secondes, c'est passé : Mayotte retombe sur l'oreiller blanc, ses mèches brunes éparses autour du visage à jamais immobile; elle retombe les yeux ternis, blanche de la blancheur sinistre des cierges, et sur sa poitrine, découverte pendant la brève agonie, apparaît la tache écarlate du petit ruban béni par Notre-Dame d'Altagracia, du ruban qu'elle ne quittait jamais et qui devait lui porter bonheur.

Très vite, Dâ a tout vu, tout compris. Elle

n'a cependant appelé personne : P'ti mam'zelle Mayotte est à elle, rien qu'à elle. Avec des mouvements lents et doux, elle se penche au-dessus du lit, elle abaisse les paupières frangées de longs cils sur les yeux déjà vitreux, elle dépose un dernier, un fervent baiser sur le front moite des sueurs suprêmes. Puis elle croise les mains amaigries sur les draps, elle arrache du mur un grand crucifix noir et l'étale — trop grand, trop lourd — sur la petite morte. Elle murmure les lèvres tremblantes : « Adoué! adoué! » et elle se hâte car, maintenant que tout est fini, elle va tenir son serment :

« Jamais le maître blanc n'aura p'ti Mali. »

Mayotte peut aujourd'hui dormir seule; elle ne s'éveillera point en appelant : Dâ! C'est Mali qui a besoin d'elle, c'est Mali qu'il faut tout de suite emporter là-bas, tout là-bas...

Dâ s'agenouille un instant encore devant la forme si chère :

Adoué! Mayotte, adoué!

La porte de la chambre s'ouvre après un coup discret : c'est Robert qui vient, comme chaque

matin, s'informer de la manière dont sa femme a passé la nuit.

Un bruit de sanglots l'arrête sur le seuil. Angoissé, indécis, il n'ose s'avancer :

« Qu'y a-t-il?... »

Mais Dâ s'est redressée d'un bond; elle enlève Mali qui riait toujours sur le lit de sa mère, elle la serre contre elle d'une étreinte de défi. Debout, prête à s'enfuir et sans larmes maintenant, d'un geste brusque elle montre à Robert la frêle morte qui ne sourit point dans son dernier sommeil; farouche elle lui crie d'une voix de triomphe :

« P'ti mam'zelle Mayotte est partie! »

Imprimerie du Palais, 20, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, 103, Boul. Saint-Michel, PARIS

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 058209161

DANS LA MÊM

LEON BARRACAND : Roberte.

GEORGES BEAUME : Les Quissera. — Jacinthe.

JEAN BERTHEROY : Les pierres qu'on brise. — Les Chanteurs florentins. — Le Journal de Marguerite Plantin.

JEAN BLAIZE : Similia.

M. BREEN : Mayotte.

H. CELARIE : Au Pair. — Petite "Novia". — La bague antique.

JEAN CHARLETTE : Millionnaire.

MYRIEM DE CHONSKI : Nitchevo ! — La Brabina.

B. M. CROKER : Une Diplomate.

ROGER DOMBRE : Tante Rabat-joie. — Le Médecin de Belle-maman. — Ma Petite Belle-Sœur. — Cousine Sans-Gêne. — La plus folle des trois.

ARISTE EXCOFFON : Chez les Corsaires.

CH. FOLEY : Le Roi des Neiges.

GABRIEL FRANAY : Le Château des Airelles. — Mademoiselle Huguette. — La Marraine de Peau d'Ane. — Reine-Claude et Reine-Marguerite.

HUDRY-MENOS : Un Petit Monde alsacien.

Mlle V. LE COZ (*Henry Bister*) : Sans Mari.

GUY MAYVIEL : Au beau Château dormant...

ACHILLE MELANDRI : La Fille du Braconnier.

L. MERRICK : La Fille de Lynch.

JACQUES MOREL : Par un chemin détourne.

LOUIS NOËL : Le Trésor des Précy. — Le Mariage de Mlle Béchereau.

MRS PAUL : Oncle Raoul.

FRÉDÉRIC PLESSIS : Le Mariage de Léonie.

YVETTE PROST : Catherine Aubier.

CHARLES RECOLIN : Vers la Vie.

A. ROBIDA : Le Mystère de la rue Carême-Prenant.

CHARLES DE ROUVRE : Princesse Esseline.

JEAN THIERY : A l'Échelle. — Monsieur le Neveu. — A Grande Vitesse.

A. UPWARD : God save the Queen!

S. URBANOWSKA : La Princesse.

YOLANDA : Le Chrysanthème rose.

COLETTE YVER : La Pension du Sphinx.

H. DE ZOBELTITZ : Le Journal d'une Fille d'honneur.

Chaque vol. in-16, broché.

Hemmerlé, Petit et Cie. 14943-11-43.